4e ANNÉE N° 267 1er DÉCEMBRE 1935

LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

ANDRÉ GIDE. . . . Pages de Journal 801
F. P. ALIBERT . . . Cygnes. 813
BERNARD GRASSET . . Valeur et Prix de l'Homme 818
GEORGES LIMBOUR. . Le Panorama. 831
PAUL LÉAUTAUD . . Remy de Gourmont 856
T. F. POWYS . . . Le bon vin de M. Weston (I) . . . 876

— CHRONIQUES —

Propos d'ALAIN
Sur Zola, par ALBERT THIBAUDET
Lettre à J. E. Blanche, par ANDRÉ LHOTE
Chronique des Romans, par MARCEL ARLAND

— NOTES —

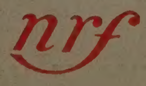
Sylvain Lévi — Xavier Léon

Le Roman. — *Le Sang noir*, par Louis Guilloux. — *Augusta*, par Roger Breuil. — *Le Bouquet de roses rouges*, par Isabelle Rivière. — *D'une haleine*, par Claire Sainte-Soline. — *Bénédiction*, par Claude Silve. — *La Nuit de la Saint-Jean*, par Georges Duhamel. — *Jours sans gloire*, par Fr. de Roux. — *Sang et Lumières ; Coups durs*, par Joseph Peyré. — *Le Vivier*, par H. Troyat. 919
La Poésie. — *Les Nouvelles Nourritures*, par André Gide 935
Les Essais. — *Service inutile*, par Montherlant. . . . 937
Lettres Étrangères. — T. F. Powys 940
Les Arts. — L'Exposition Chirico 942

Revue des Livres — Revue des Revues

— L'AIR DU MOIS —

Confusion dirigée. — Caractère ou drame de conscience. — Logique infaillible. — Lectures d'Eleuthère. — Autorité, donc... — Force et faiblesse de l'argent. — Dranem. — L'Art Flamand. — La Bandera. — De quelques signes typographiques. — Chants d'hiver. — Décembre.



ANCE : 6 FR. ÉTRANGER : 7.50

LA NOUVELLE
REVUE FRANÇAISE

PAGES DE JOURNAL

Lundi 4 Mars 35.

A ma vieille femme de ménage :

— Eh bien, Eugénie, vous avez eu un bon dimanche ? Vous avez été à la messe ?

— Mais oui.

— Le matin, et puis le soir ?

— Oh ! ma foi, le matin seulement. Vous savez, moi, je ne suis pas bigote. Mais il faut se mettre en règle. On ne sait pas ce qui peut arriver. Je me souviens, au couvent, quand j'étais jeune... Monsieur sait bien que j'ai été élevée au couvent... Eh bien, un jour, après la messe, je me suis approchée de la supérieure, et je lui ait dit ... Ma mère, tout de même... et si le Bon Dieu n'existait pas... ? Alors elle m'a pris le bras et : — Ma petite, ça n'est pas nous qui serions le plus attrapées.

8 mars.

Je sens aujourd'hui, gravement, péniblement, cette *infériorité,* — de n'avoir jamais eu à gagner mon pain, de n'avoir jamais travaillé dans la gêne. Mais j'ai toujours eu un si grand amour du travail que cela

n'eût sans doute pas entamé mon bonheur. Aussi n'est-ce pas là ce que je veux dire. Mais un temps viendra où cela sera considéré comme un manque. Il y a là quelque chose à quoi la plus riche imagination ne peut suppléer, une certaine sorte d'instruction profonde que rien, par la suite, ne pourra jamais remplacer. Un temps vient où le bourgeois se sentira en état d'infériorité devant un simple travailleur. Ce temps est déjà venu pour certains.

Tanger à Fez
23 mars 35.

Si je ne me redisais sans cesse mon âge, certes je ne le sentirais guère. Et même me répétant comme une leçon qu'on a du mal à retenir : j'ai soixante-cinq ans passés, je parviens mal à m'en convaincre et ne me persuade que de ceci : que l'espace est étroit, où mes désirs et ma joie, mes vertus et ma volonté, peuvent encore espérer de s'étendre. Ils n'ont jamais été plus exigeants.

Jef Last qui, près de moi, lit mes *Nourritures*, me fait sentir combien j'eus tort d'écrire qu'en moi j'ai favorisé « tous les vices ». Cela est faux ; il entre, dans cette déclaration, du défi, de la forfanterie. Car je ne puis consentir à appeler vice un penchant et des goûts qui m'étaient naturels. Tout ce qui procure une griserie artificielle, tout ce qui frelate, déprave et vicie la nature, je m'en suis toujours farouchement détourné. Et c'est à cela sans doute que je dois de me sentir aujourd'hui plus jeune que je ne me sentais à vingt ans.

24 mars 35.

Jef Last estime que le récit de *Ménalque* fait tache et trou dans mes *Nourritures*. Il a raison. C'est un morceau surajouté ; je l'écrivis, il me souvient, à Saint-

Moritz, tout d'une haleine, pour répondre à la demande de Ducoté qui souhaitait me voir ouvrir la nouvelle série de l'*Ermitage* dont il venait de prendre la direction. C'est là que parut ce récit, d'une éthique assez différente de celles des pages des *Nourritures* déjà écrites, mais qui me paraissaient de caractère trop fragmentaire pour que je consentisse à les livrer aussitôt. (De même *la Ronde de la Grenade* parut dans le second numéro du *Centaure ;* tout le reste restait inédit.

Jef Last blâme l'éthique de Ménalque. Il a raison. Moi-même je la désapprouve et en ce temps déjà, ne la donnant que sous réserves, j'avais soin de la faire endosser par autrui. Il est vrai ; mais ma désapprobation partielle reste presque imperceptible et le peu d'ironie que je crus mettre dans certaines phrases (« les tableaux que ma connaissance de la peinture me permit d'acquérir à très bas prix ») n'est pas assez marquée. La figure de Ménalque est mieux dessinée dans l'*Immoraliste*. Ici, dans *Les Nourritures*, se confondant sur certains points avec la mienne, elle risque de fausser ma ligne et contrevient à ce qui reste de plus précieux dans l'ouvrage : l'apologie du dénuement. Je le sentis si bien que je tentai de rejoindre cette ligne dans diverses affirmations de Ménalque en cours de route : « mon cœur est resté pauvre », etc. — mais qui me paraissent aujourd'hui comparables à ces sophismes par lesquels certains riches, qui se veulent tout de même chrétiens, tentent d'élargir le chas de l'aiguille par où, sans s'appauvrir, entrer tout de même dans « le royaume de Dieu ».

Je n'ai pu retrouver, pour le faire figurer dans mes *Œuvres Complètes*, le petit poème en prose que j'écrivis, il me souvient, à La Flèche, du temps que j'y allai rejoindre mon beau-frère, alors professeur au Pryta-

née. Ce poème parut, je crois bien, dans une petite revue de l'époque, mais je ne sais plus laquelle. J'y tenais beaucoup, encore que Marcel Drouin en critiquât la première phrase où il voyait un fâcheux hypallage (?) que pourtant je défendais et dont je ne parvenais pas à souffrir ; au contraire ; et j'allais, répétant à haute voix cette phrase, dont le rythme et la sinuosité me ravissaient :

« Froide à mes mains mais pour elles tiède, je sens, ah ! dans cette eau brunie, ces vivantes racines heureuses. » Je l'aime encore et prends plaisir à la transcrire ici. Peut-être la suite se retrouvera-t-elle un jour.

J'ai beau faire et lutter contre ce qui peut me paraître (et bien à tort, sans doute) une servitude injustifiée : le nombre domine ma phrase, la dicte presque, épouse étroitement ma pensée. Ce besoin d'un rythme précis répond à une secrète exigence. La scansion de la phrase, la disposition des syllabes, la place des fortes et des faibles, tout cela m'importe autant que la pensée même et celle-ci me paraît boîteuse ou faussée si quelque pied lui manque ou la surcharge. C'est ainsi que la pensée ne vaut pour moi que lorsqu'elle participe à la vie, qu'elle respire, s'anime et que l'on sent, à travers les mots et dans leur gonflement, battre un cœur.

Je me dis, ensuite, qu'il n'y a là qu'une illusion un peu complaisante, qu'il n'y a pas à souhaiter que la pensée soit *émue*, que je la compromets en l'invitant à participer aux tremblements et aux faiblesses de la chair. Une illusion ? Mais que m'importe, si je la fais partager aux lecteurs.

La pensée abstraite est glacée ; et, de ce qui reste froid, je n'ai jamais rien su faire. Elle se compromet en se tiédissant et s'humanisant, mais prend vie ; c'est seulement alors qu'elle peut devenir active.

28 mars.

..... Mais l'immense majorité des hommes s'accommode fort bien de sa misère, n'en souffre et ne s'en aperçoit même pas. Celui qui tenterait de les secouer et dégoûter de leur apathie sordide risquerait de jouer le vain jeu de l'agitateur agité de *Paludes*. En transférant l'inquiétude de ce livre du plan moral dans le plan social, je crois que je n'aurais fait que le rétrécir. Mais il est aisé d'opérer en imagination ce transfert. Au fond l'inquiétude resterait la même. Belle fonction à assumer ; celle d'*inquiéteur*.

De ce monde si imparfait, et qui pourrait être si beau, honni celui qui se contente ! *L'ainsi soit-il*, dès qu'il favorise une carence, est impie.

Les théories de droite paraissent aisément beaucoup plus raisonnables que les théories adverses ; de même que les gens d'un salon sont mieux mis et paraissent plus respectables que ceux de l'antichambre ou du couloir.

Des arguments que l'on échange en faveur de ces théories, les uns (ceux de droite) ont une valeur fiduciaire éprouvée ; les autres, qui tentent d'accréditer des vérités nouvelles, n'ont pas de valeur reconnue. Les vérités d'ordre politique et social ne sont communément admises pas avant d'avoir fait leur preuve, de sorte que le crédit qu'on leur accorde reste toujours en retard sur l'événement.

Fez. — Avril.

Ah ! combien peu central chacun peut se sentir ici ! Dans chaque instant toute une éternité s'attarde ; l'exubérance du printemps ne parvient pas à cacher la mort.

Il ne suffit pas de dire : « Tout ce qui est jeune est tendre ». Ce qu'il importe de remarquer d'abord, c'est

que toute graine est dure, d'où sort la jeune pousse attendrie. Toute graine doit être dure.

Balzac était-il conscient de cette cocasserie, digne de nos meilleurs humoristes ?

« Ah ! voilà, dit Madame du Val Noble, c'est l'histoire du hareng qui est le plus intrigant des poissons.

— Pourquoi ?

— Eh ! bien, on n'a jamais pu le savoir. »

20 avril 35.

Arrivé à Algésiras, hier vendredi saint ; fort fatigué par l'otite que je traîne depuis six jours. Pas du tout certain de faire le nécessaire pour en sortir. Aujourd'hui aggravation sensible. Incapable de lire, d'écrire, de me promener, je passe presque tout le jour étendu sur mon lit, tout occupé par la douleur. A quel point la souffrance replie l'être sur lui-même...

Cuverville, 14 mai.

Achevé hier la relecture de la longue suite qui comprend *les Illusions Perdues*, *Splendeurs et Misères des Courtisanes* et *La Dernière Incarnation de Vautrin*, ce Saint-Gothard de *la Comédie Humaine*, où Balzac donne à la fois son meilleur et son pire ; incomparable dans l'excellent, mais fort au-dessous de Zola dans le mauvais et précisément là où Zola eût excellé. Tout comme Hugo, Balzac a trop de confiance en son génie ; souvent, pressé par le besoin sans doute, il bâcle. Les excellents interrogatoires de Vautrin et de Lucien de Rubempré, où tout à la fois la conscience professionnelle de Camusot et sa vanité de juge d'instruction prennent le pas sur ses intérêts, avoisinent les traits les plus maladroits, les plus médiocrement conventionnels ou les plus faux, les plus épais ; dans la con-

versation entre la Duchesse de Maufrigneuse et Madame Camusot :

« Je n'ai, dans toute ma vie, écrit qu'à ce malheureux Lucien... Je conserverai ses lettres jusqu'à ma mort ! Ma chère petite, c'est du feu ; on en a besoin quelquefois.

— Si on les trouvait ! fit la Camusot avec un petit geste pudique.

— Oh ! je dirais que c'est les lettres d'un roman commencé. Car j'ai tout copié, ma chère, et j'ai brûlé les originaux !

— Oh ! madame, pour ma récompense, laissez-moi les lire...

— Peut-être, dit la duchesse. Vous verrez alors, ma chère, qu'on n'en a pas écrit de pareilles à Léontine ! »

Et, pour plus d'épaisseur, Balzac ne peut se retenir d'ajouter naïvement :

« Ce dernier mot fut toute la femme, la femme de tous les temps et de tous les pays ». Car il n'est jamais naïvement sublime ; jamais moins sublime que quand, naïvement, il croit l'être.

« Le père Goriot était sublime », croit-il devoir ajouter, et de crainte que le lecteur ne le sente point de lui-même, après une des moins bonnes tirades du vieil homme (p. 146, ancienne édition Michel Lévy). Il croit l'être lorsqu'il écrit, comme eût fait Hugo : « Ces deux hommes, (Grandville, procureur général et Vautrin) le CRIME et la JUSTICE, se regardèrent » — et l'exécrable dialogue qui suit.

Mais, malgré tout, et comme dans Hugo, que de raisons encore il nous donne de l'admirer ! et comment ne point comprendre que ses défauts mêmes font aussi bien partie de sa grandeur ; que plus parfait il ne saurait être si gigantesque !

Sans doute Balzac a-t-il raison d'écrire : « Il me *taonne* avec le respect », là où nous aurions écrit :

tanne. Pourtant je lis dans Littré : « On dit que *tanner*, tourmenter, ennuyer, était pour *taonner*, piquer comme un taon. Mais l'historique écarte complètement cette idée. »

Exclusivité ; ce mot, si courant de nos jours, fut-il créé par le seul Balzac ? Il écrit :

« Elle (Esther) avait aimé Lucien pendant six ans comme aiment les actrices et les courtisanes qui, roulées dans les fanges et les impuretés, ont soif des noblesses, des dévouements du véritable amour, et en pratiquent alors *l'exclusivité* (ne faut-il pas faire un mot pour rendre une idée si peu mise en pratique ?) »

Trop de temps donné, trop de plaisir pris, à la lecture, comme presque toujours lorsque je suis ici, et par conséquent enlevé au travail. Lentement et studieusement j'avance dans *l'Histoire sincère de la Nation Française*, de Seignobos (presque achevé). J'ai défendu ce titre contre ceux qui l'attaquaient devant moi, car je vois bien ce qu'il signifie ; mais mieux vaut avouer qu'il ne me plaît pas beaucoup. Il me semble contenir à la fois un *satisfecit* pour le tableau que l'auteur trace, et un tacite reproche à l'endroit des autres historiens. Ce qui n'empêche point le livre d'être excellent, et des plus instructifs (pour moi du moins).

A haute voix, et avec une admiration non moins vive, relu (en allemand) le *Clavigo* de Gœthe que je lisais l'été dernier à Karlsbad avec Stoisy S.

Quantité de Hugo (particulièrement de *Dieu* et de la *Fin de Satan*). Nulle part la prosodie française n'a atteint une telle maîtrise ; mais, après cette chevauchée prestigieuse, Pégase reste fourbu pour longtemps, et le lecteur abasourdi, ivre de vertige, a quelque peine à retrouver sa jugeotte et son équilibre.

« Et le chaos se tut dans le gouffre ébloui. »

Lu et relu beaucoup de Sainte-Beuve. Je prends plaisir à copier ceci :

« On m'objecte : Mais il y a bien des absurdités, bien des idées inapplicables chez Jean-Jacques et contraires aux dispositions de la nature humaine. Et moi je vous dis : Les paradoxes du XVIIIe siècle ont plus fait pour l'avancement de l'espèce que les magnifiques lieux communs du XVIIe. Il fallait donner un heurt violent à la routine pour en sortir. Vous me parlez de Bourdaloue et de ses habiles descriptions morales. Eh bien, tout compte fait, Rousseau renferme infiniment moins d'absurdités que Bourdaloue avec ses sermons en trois points et les subtilités inimaginables qu'il déduit de textes prétendus sacrés. Il fallait *désengaîner* la morale de tout ce revêtement artificiel : de là quelques brisures. »

(De la connaissance de l'homme au XVIIIe siècle, N. L. III, note).

20 Mai.

L'homme ne deviendra point vraiment grand tant qu'il se juchera sur des échasses.

Pour Roger M. de G.

Si je m'intéresse aux veaux à deux têtes (comme vous dites) c'est parce qu'ils m'aident à comprendre pourquoi ceux qui n'en ont qu'une s'en servent si mal.

Hossegor, 29 mai.

Certains s'étonnent (et, s'ils m'aiment un peu, s'attristent) des « aveux » qu'ils lisent dans les pages de Journal que j'ai confiées à la N. R. F. de Mai. Th. M., dans l'*A. F.*, va jusqu'à déclarer « sans précédents » cette reconnaissance, par un écrivain, d'une diminution de ses facultés créatrices. Il paraîtrait, d'après lui, que la vanité des auteurs est si forte, qu'ils préfèrent laisser aux critiques et aux lecteurs le soin

de s'en apercevoir ; et, en tout cas, s'il leur arrive de s'en rendre compte, c'est pour prendre grand soin de dissimuler l'horreur de cette constatation. Mais, pour moi, précisément, cette constatation n'a rien d'horrible : il me paraît tout naturel de vieillir et je ne m'en sens pas plus honteux que je ne le serai de disparaître. Je crois qu'il y a dans la sincérité d'un aveu plus d'éloquence et d'enseignement que dans les plus savantes feintes de l'éloquence. Mon journal est plein de ces aveux. Il me paraît si vain, si absurde, de se surfaire ; un portrait me plaît ressemblant, non flatteur. Au reste je reconnais que ces aveux de défaillances, je ne les ferais peut-être pas si volontiers, si j'étais bien convaincu que ces défaillances dussent être définitives. Mais ce qui me rassure un peu et me les fait considérer comme n'étant pas nécessairement l'effet de la vieillesse, c'est que, de tout temps, j'en ai connu de semblables et parfois de très prolongées. Je crois que le simple aveu que j'en ai fait au moment même où j'en souffrais ne sera pas sans apporter quelque secours à ceux qui se découragent trop vite et ont tendance à croire tout perdu dès qu'il leur faut remettre à plus loin leurs espoirs.

Quelle admirable confirmation de mon « proverbe de l'enfer » (C'est avec les beaux sentiments qu'on fait la mauvaise littérature) je trouve dans *Les deux amis* de Beaumarchais, et même dans son *Eugénie* (où pourtant quelques scènes charmantes).

Ce n'est pas de la médecine que se moquait Molière ; c'est de la tradition. Il ne faudrait pas s'y méprendre.

C'est Lénine lui-même (et je ne le lui fais pas dire) qui parle de « l'esprit démocratique révolutionnaire » « du christianisme primitif », alors qu'il n'était pas encore devenu une « religion d'état ». A en croire Dujardin, qui dit avoir étudié durant dix ans les

« textes sacrés », quantité d'interpolations, tant dans les Evangiles que dans les Epîtres de Saint-Paul, auraient été glissées pour favoriser un fléchissement opportuniste.

Je reçois de Henri Massis, cette lettre très singulière. La dernière phrase de cette lettre me laisse entendre qu'il m'autorise, et même m'invite, à la citer :

11 août 1935.

Pour la réimpression de vos *Pages de Journal* (car j'espère que les lecteurs de la *Nouvelle Revue Française* se font un devoir de les relire en volume), permettez-moi, André Gide, une autre communication, relative, celle-là, à ce que vous imprimez dans le N° du 1er août (p. 186).

Ce n'est pas, me semble-t-il, parce que vous êtes « payé pour en douter » que vous avez écrit à mon sujet : « ... encore qu'il mette ces phrases entre guillemets, sont-ce bien des citations qu'il fait là ? » Vous eussiez lu ce Zola de ma dix-huitième année, quand il parut, par exemple, dans la *Revue des Revues* en 1905, que vous vous fussiez sans doute posé la même question. Votre esprit critique, sinon mes insuffisantes précautions, n'eût pas laissé de vous prévenir. Encore que j'eusse multiplié les « se dit Zola », les « pense-t-il », la confusion était trop facile pour ne se pas produire. En vérité, il s'agit là non pas de citations textuelles, mais de paraphrases en style direct — et cela pour donner plus de vivacité au commentaire des notes de Zola que je publie ensuite sous le titre : « Conception de l'œuvre » (pp. 15-62). Cet artifice littéraire qui souhaite garder à l'exégèse les apparences de la vie, est-il légitime ? Je n'en discuterai point ; toujours est-il qu'il n'y a là qu'interprétation critique, et il importe qu'on ne se méprenne pas là-dessus. Vous avez déjà commencé de m'y aider ; je vous saurais gré de bien vouloir y ajouter ces précisions positives.

Toujours attentivement votre

Henri MASSIS.

J'avais toujours pensé que, lorsque Massis fait de fausses citations, c'était en toute honnêteté. Seulement nous ne nous faisons pas de l'honnêteté la même idée. Tout est là. Mais pourtant il ferait bien d'avertir ses lecteurs qui pourraient ne pas comprendre que, lorsqu'il ouvre les guillemets, c'est simplement par « artifice littéraire » comme il dit ; ne pas comprendre que les paroles, les phrases citées par lui, sont celles qu'il veut bien prêter à son adversaire et non point celles que cet adversaire a authentiquement prononcées. Certains lecteurs naïfs pourraient s'y tromper. D'autres, moins naïfs, pourraient croire que c'est Massis qui les trompe.

ANDRÉ GIDE

CYGNES

Un cygne d'autrefois se souvient que c'est lui...
Stéphane MALLARMÉ.

Ce cygne qui d'en bas regarde inversement
Remonter sa blancheur au calme glissement
De sa source à lui seul toujours continuée,
N'est-ce pas ta présence errante insinuée
Sous l'onde mais avec un si pur nonchaloir
Que j'hésite laquelle à ce glauque miroir,
Chacune convertie en sa propre apparence,
Vient tantôt de plus près rendre sa transparence ?
Vers quels songes surpris aux fluides réseaux
De ces arbres qui vont approfondir les eaux,
Les coudes au bassin monotone où tu penches,
Gravis-tu longuement l'abîme de leurs branches,
Sans qu'il puisse embrasser de l'une ou l'autre part
Ni leur fuite onduleuse et leur commun départ,
Ni le sort qui les fait divertir de leur cime ?
Ne serait-ce plutôt, sous le gouffre unanime
Où ta bouche à ta bouche hésite à se poser,
L'espérance et le jeu d'un si vague baiser
Qu'il ne ride pas même au semblant d'une haleine
Ton image apparue à travers la fontaine
Qui, ne formant plus qu'un d'un double souvenir,
Souhaite indolemment par lui se réunir,
Et vos lèvres enfin n'être plus qu'elles-mêmes ?

Octobre toutefois gagne sa pointe extrême.
Tout pèse, tout succombe, et c'est à peine hier
Que je sentais peser, cœur taciturne et fier,
Ton ardeur dans mes bras gisante et prisonnière,
Par ces nuits où bientôt la douceur printanière,
Sous un platane épais toujours plus répété,
Allait céder la place au fardeau de l'été.
Mais quel été succède à sa fleur verdissante,
Qui me ramènera la saison décroissante
Où j'aimais, sur la mort des feuilles, à m'asseoir,
Pour te regarder fondre à la teinte du soir
Et respirer ta chair aux richesses décloses
Ressemblante à l'odeur impudique des roses,
Et, plus secrète encor, qui passait à la fois
Le ferment que l'automne amasse dans les bois ?
Ainsi, t'éloignais-tu chaque jour davantage,
Jusqu'à ne me laisser comme unique partage
De ton fruit de jeunesse entre mes doigts pressé,
Que l'arome tardif et d'abord effacé
D'une grappe tarie aussitôt qu'elle est mûre.
Si bien que de cette ombre amère où ne murmure
Que ton fantôme épars dans l'air silencieux,
Qu'avais-je à faire sauf au sillage des cieux
De suivre pour vaisseau gonflé de seules voiles
Cette brume qui marche au-devant des étoiles,
Et le cruel silence où l'hiver fraternel
A saisi l'eau dormante à la force du gel ?

Or, voici qu'à présent tout bas tu les délies,
Tes mains sous leur froideur opaque ensevelies,
Qu'un miroir de frimas dérobait à mes yeux.
Et, loin de redoubler le chant mystérieux
Qui prélude au frisson des pousses renaissantes,
Ce n'est plus à présent qu'aux feuilles jaunissantes
Qu'elles rendent en moi leurs suprêmes accords.

Un ciel sans lendemain s'exhale sur le corps
D'Endymion, et toi, de ce triste présage,
Tu ne vois onduler sur ton dernier visage
Que l'amarante et l'or d'un jardin passager
Qui n'offre dans sa pourpre et son feu mensonger,
Pour toute adolescence à la lune furtive
Qu'une trace de cygne au hasard fugitive
Dans l'onde où son écume a fini de glisser.
Si toute chose est cendre et va se disperser,
Même avant qu'elle soit cendres redevenue,
Reste en suspens encore, ô langueur inconnue
D'un autre crépuscule où tes saules pleureurs
N'ont plus, pour prolonger leurs fidèles erreurs,
Que ce chemin liquide irisé d'ailes blanches,
Au lieu que son azur y bleuisse aux pervenches
Dont l'amas qu'un beau soir par surcroît embellit
Creusait à notre amour son ineffable lit
Que l'Occident moirait de ramures dorées.
C'est là, par la douceur de ces longues soirées
Où le jour engourdi ne voulait pas mourir,
Qu'entre tes bras défaits tu n'étais qu'un soupir
Hésitant avec moi que sa chaude musique
Eût gonflé ta poitrine ardente et prophétique
Ou bien ce cœur jumeau plus gorgé de douleurs
Que tu ne fus jamais à la source de pleurs
Où notre âme ici-bas puise sa nourriture ;
C'est là que je menais ta double sépulture,
Suivant de l'une à l'autre et n'ayant pour témoins
De ma sollicitude et de mes tristes soins,
Telle au dernier feston de la mer périssable
Chaque vague se change à son contour de sable,
Que ces vergers en fleur moins vite devenus
L'abondance et l'éclat de leurs fruits ingénus
Que la rouille insensible et la feuillaison d'ambre
Où le déclin d'un mois de précoce novembre
Me composait d'avance un funèbre retrait.

Toi, garde un peu plus loin que sous l'enfer secret
Que ce cyprès se tisse avec son ombre épaisse,
Tu n'écartes soudain l'invisible déesse
Qui t'a vu transparaître au rideau constellé
Qu'elle tient par avance à tes regards voilé,
Pour tromper ton audace et t'accroître son piège.
C'est bien assez qu'un seul succombe au sortilège
Où, sitôt qu'il franchit l'espace merveilleux
Que son esprit déjà retraçait à ses yeux
Afin d'y mesurer sa course aventureuse,
Il ne découvre plus que l'horreur ténébreuse
Qui tombe après le seuil de l'abîme sans fond,
Ni plus désespéré peut-être et plus profond
Que celui qu'à travers un destin solitaire
En lui-même il aura traîné dès cette terre,
Malgré le vain repli de son front sourcilleux.
Loin d'aller plus avant dans ton cœur orgueilleux,
Va, reviens sur tes pas et regarde en arrière,
Tant qu'il tremble là-bas un reste de lumière
Que pas même une chair d'étoile n'a percé,
Jusqu'au jardin d'automne où, naguère bercé
Au chaste croisement de tes mains nonchalantes,
Un cygne appesanti sous les eaux somnolentes
Allait chercher parmi les mirages touffus
D'un lis qui se disperse en pétales confus,
Ton ciel intérieur de lointaines ivresses.
Encore un peu, du moins, ce gouffre que tu presses
Entre tes bras captifs de son simple élément,
Tu t'y réfléchiras plus amoureusement
Qu'il ne pourra combler ta soif de son délice.
Quel ordre inverse, hélas, de nos désirs complice,
Viendrait contrarier l'ordinaire ressort
Que forge à l'univers le rouage du sort ?
Car, ou bonne aventure ou mauvaise fortune,
Tu n'échappes pas plus à la parque opportune,
Quel que soit son retard, aujourd'hui ni demain,

Que tout ce qui retombe au niveau de l'humain.
Dès lors, mon plus beau soir, plutôt que ta jeunesse
Rêve que d'elle-même un jour elle renaisse
Dans son germe splendide et sa tendre fraîcheur,
Crains une fois de plus que de cette blancheur
Où tu substituais ta fuite virginale,
Il ne sorte, porté sur son aile infernale
Qui bat d'accord avec ton plus cher désespoir,
Ce monstre de l'Erèbe enfin, ce cygne noir
Dont le bûcher n'est rien qui ne brûle et s'éteigne,
Et la fumée au loin d'un oiseau d'or qui saigne.

FRANÇOIS-PAUL ALIBERT

VALEUR ET PRIX DE L'HOMME

« Nous plaisons plus souvent, dans le commerce de la vie, par nos fautes que par nos bonnes qualités. »

LA ROCHEFOUCAULD.

« L'homme cité, fêté dans la société, ne doit pas s'enfler de présomption. S'il avait plus d'esprit, s'il était doué d'une forte imagination, d'un caractère déterminé, il ne serait pas ainsi accueilli. »

SÉNAC DE MEILHAN.

L'homme n'est pas aimé pour sa valeur : il est aimé pour sa personne. Sa valeur — j'entends : ses dons, sa puissance créatrice — ne lui est pas un droit à l'attachement de ses semblables. Nous sommes aimés ou haïs, recherchés ou négligés, pour des raisons à quoi notre valeur est souvent étrangère et dont l'ensemble fait notre « prix ». Il faut là, comme il en va pour les objets, se garder de confondre valeur et prix. Et ces pages n'ont d'autre prétention que d'apporter quelques lumières sur ce qui distingue l'un et l'autre pour ce qui est de l'homme.

Le prix pour vous de cet homme ? Si la question vous est posée, ce ne sont point des choses se rattachant à sa prééminence particulière, à sa « valeur », à son œuvre réalisée ou attendue, que d'abord elle évoquera, mais toutes celles encloses dans des mots comme « attrait », « agrément », « avantages » : c'est à ce que vous recueillez de sa personne que vous penserez, à ce que vous perdriez en perdant l'homme. Les senti-

ments ne vont en effet qu'à la personne, à commencer par le plus fort, qu'un bandeau symbolise, lequel saurait d'autant moins se soucier de la valeur qu'il la crée. La valeur d'un homme n'entre dans le prix qu'il a pour les autres, que pour autant qu'elle leur est attrait, agrément ou avantages. C'est là une vérité, mais à certains si dure qu'il leur faut les pires traverses pour la reconnaître et surtout pour s'en accommoder.



Convenons ici, sans plus tarder, que nul homme n'est en droit de faire grief aux autres de ne pas prendre soin de sa valeur — si haute soit-elle — comme du bien de tous. Pour autrement dire, ceux de son temps avec qui l'homme est lié d'intérêt ou de sentiment n'ont point à être ménagers de sa personne dans la mesure de sa valeur, à supposer qu'ils en aient pu apprécier ; nul devoir ne leur incombe de faciliter à un créateur l'exercice de dons qui pourtant seraient profitables à tous. Ce n'en est pas moins là l'exigence inavouée de tout homme ayant reçu en partage quelque parcelle du don créateur, — par une confusion qui lui est naturelle de sa valeur et de son prix. Au vrai, les dons, la valeur créatrice d'un homme ne touchent ses contemporains, plus précisément ils n'y tiennent, que pour autant que l'homme personnellement les enrichit. Ainsi peut-on définir « le prix de l'homme » : *l'enrichissement qu'il procure à ses semblables*. Il va sans dire que le mot « enrichissement » est pris là dans son sens le plus étendu et qu'il englobe tout ce qui répond aux besoins du cœur et de l'esprit humains, toutes les « richesses immatérielles », diraient les économistes. N'importe ! C'est du seul enrichissement qu'il procure aux autres, et ainsi de ce qu'il livre, que l'homme reçoit des autres le prix, et non de la valeur qu'il détient. Il n'est en somme payé que du bonheur qu'il dispense. Le bien de tous, c'est

l'œuvre qui le devient : c'est elle qui est gardée et protégée, sitôt son prix reconnu, et non point nécessairement du vivant de son auteur. Elle seule est, dès lors, pour tous richesse, dont il est fait commerce, comme de toutes les richesses. Le créateur, lui, ne tire personnellement avantage que de ces échanges avec ses semblables qui fondent leurs sentiments envers lui, échanges que l'on appelle aussi « commerce » où la valeur de l'homme a moins de part que son utilité ou son agrément.

***

« La Société n'appelle ou n'admet que celui qui sait plaire », écrit Chamfort dans son *Eloge de La Fontaine.* — La Société, entendez : « les autres », les « contemporains », dont l'appréciation, l'accueil, l'hommage ne sauraient négliger les manières de l'homme, son commerce, tout cet ensemble à quoi une école récente a donné le nom barbare de « comportemen », qui est tout uniment la façon d'être de l'homme dans la Société. Ici « Société » s'oppose presque à Postérité, — la postérité ne retenant tout au contraire de l'homme que ce qui éclaire l'œuvre qu'il a laissée. — Chamfort qui s'était fait tant d'ennemis par ses mots cruels que l'on colportait partout, cet écrivain que certains manuels qualifient encore d' « insociable », qui le fut en ce sens que nulle considération d'intérêt ne l'arrêtait dans ses jugements, ne pouvait que s'attarder, ébloui, devant le personnage de La Fontaine, qui lui apparut comme la rencontre miraculeuse du génie et de l'esprit de société. Le court essai que consacre au fabuliste cet homme, si dur à lui-même et aux autres, — dont, pour cela, la valeur devait, jusqu'à sa fin tragique, tant déborder le prix ! — est même un des ouvrages les plus aimables d'une époque tourmentée, tranchant en tout cas singulièrement sur tout ce que Chamfort nous a laissé d'autre. Au vrai il fut touché par la grâce émanant de l'auteur qui,

selon lui, est le mieux parvenu dans ses écrits à « rendre son âme visible ». Je ne puis résister au plaisir de citer là un long passage de cette œuvre de Chamfort, parfait hommage au « génie heureux », ces mots entendus à la fois dans le sens de réussite de l'expression et de réussite de la vie : « Malgré cet abandon du Maître, écrit Chamfort, abandon qui retarda même la réception de l'auteur des *Fables* à l'Académie Française, malgré la médiocrité de sa fortune, La Fontaine fut heureux ; il le fut même plus qu'aucun des grands poètes, ses contemporains. S'il n'eut point cet éclat imposant attaché aux noms des Racine, des Corneille, des Molière, il ne fut point exposé au déchaînement de l'envie, toujours plus irrité par les succès de théâtre. Son caractère pacifique le préserva de ces querelles littéraires qui tourmentèrent la vie de Despréaux. Cher au public, cher aux plus grands génies de son siècle, il vécut en paix avec les écrivains médiocres, ce qui paraît un peu plus difficile. Pauvre, mais sans humeur et comme à son insu ; libre de chagrins domestiques, d'inquiétudes sur son sort ; possédant le repos, de douces rêveries et le vrai dormir, dont il fait de grands éloges, ses jours parurent couler négligemment comme ses vers ». — « Cher au public, cher aux plus grands génies de son siècle... » : comment mieux dire que La Fontaine ne fut pas seulement admiré, mais aimé par ses contemporains ! Au prix qu'il eut pour eux, sa valeur ne fut évidemment pas étrangère, mais elle n'eût pas suffi à faire de ses contemporains les complices de sa réussite. Cette précieuse complicité, ce fut à sa nature qu'il la dut, ou mieux, au commerce qu'elle offrait. La Fontaine possédait au plus haut point ce « don de sympathie » qui s'allie si rarement au don créateur. Je veux dire qu'il éprouva le « besoin d'échanger » plus fortement que tout autre besoin. Là est le secret de l'agrément de son commerce. De là il tira son prix. Alors que la plupart des

créateurs réservent leurs dépenses à leur œuvre, il se dépensait proprement pour les êtres de son choix. Il n'eut pas d'ailleurs lui-même appelé « dépenses » ces dons à son entourage qui, loin de lui coûter, représentaient pour lui des allègements et lui valaient des richesses de même nature. « Je suis tout emmêlé à mon prochain » a écrit un moraliste de notre temps. Comme ce mot s'applique à La Fontaine, qui véritablement dans son commerce avec ses familiers, donnait et recevait, par un penchant naturel, sans distinguer l'un de l'autre ! Ce don de sympathie ne tient pas — je l'ai dit ailleurs — dans une exceptionnelle capacité d'aimer, dans un particulier ménagement des autres. Il est même avant tout une audace, une liberté, le droit qu'on s'est reconnu de faire partager à son prochain le meilleur et le pire de soi-même. Ici le mot « sans-gêne » s'appliquerait presque, qui exprime tout l'inverse de « contrainte » ou « d'application » pour les autres. En ce domaine, en effet, l'auteur des *Fables* ne fut certes pas sans reproches, ne serait-ce que dans ses rapports avec les siens ; mais il eut sur d'autres l'avantage de ne se rien reprocher. Au vrai, l'aise attire l'aise. Et je crois bien que le commerce d'un homme est agréable dans la mesure de son indulgence envers lui-même, ou, mieux, que l'homme n'a de prix pour les autres qu'autant qu'il ne s'interroge pas sur le sien. « Connais-toi toi-même » est sans doute une maxime de sagesse. « Ignore-toi toi-même » n'en est pas moins une maxime de bonheur. C'est ainsi de son propre bonheur qu'est fait celui que l'homme dispense. Saurait-on d'ailleurs dépenser une richesse que l'on ne possède pas ?



A ce point de mes explications, certains trouveront peut-être que je m'étends trop sur le personnage de La Fontaine, eu égard à l'ampleur du sujet que je me

suis proposé. Je le dois cependant pour la clarté de ce qui va suivre. La Fontaine fut en effet, parmi les créateurs, une exception. On l'appelait déjà, de son vivant, « l'inimitable ». Inimitable, il l'est certes dans ses écrits en raison de la concordance exacte de son œuvre et de sa nature, ce qui est un des signes du génie. Inimitable, il l'est surtout dans sa personne, en ce sens que sa nature fut aimable, ce qui n'est point l'ordinaire chez les créateurs. Je voudrais faire encore mieux apparaître que cette harmonie entre l'homme et l'œuvre — qui fit que l'auteur des *Fables* eut pour ses contemporains un prix égal à sa valeur — lui fut particulière, en parlant de façon générale de ceux que mène le besoin de créer, en quelque ordre qu'ils l'exercent. On comprendra aisément qu'étant parti de l'observation de La Fontaine, je pense surtout aux écrivains en disant « les créateurs ». J'y ai d'ailleurs des raisons personnelles que l'on devine.

En un certain sens, les créateurs s'enrichissent plus qu'ils n'enrichissent ; je veux dire : plus qu'ils n'enrichissent leur prochain dans ces échanges en quoi tient la vie de société. Ils prennent à leur entourage et rendent au public et à la Postérité. De cela, pour l'ordinaire, leur entourage n'a cure, n'en retirant point profit. C'est à leur œuvre, disais-je, qu'ils réservent leurs dépenses. Ils s'exposent ainsi à ce que leurs contemporains usent envers eux de cette « ancienne méthode de négliger la personne en estimant les écrits », selon l'heureuse expression de Chamfort. Au vrai, les créateurs s'intéressent trop à l'homme pour se soucier des hommes, regardant, pour ainsi dire, par-dessus eux. Et l'homme a peu de goût à être observé comme espèce. La Fontaine, certes, observait les hommes. Il ne fit même que cela. Mais son génie le porta à transposer sur les animaux ses remarques ; son « bon génie » serait mieux dire, pour la raison que, de la sorte, nul de ses

contemporains ne pût se voir outragé dans un de ses personnages et lui en garder rancune. Ainsi avait fait, avant lui, Esope dont il se revendique. Avec les hommes le fabuliste conversait. Un commentateur de Rivarol parle quelque part des « monologues prodigieux » de ce pamphlétaire, si difficile à interrompre, qui réfutait toutes les objections « avec le rapide dédain de la supériorité ». Cela c'est le courant pour les créateurs. Parmi eux l'auteur des *Fables* se détache en ce sens que sa vie fut un perpétuel dialogue. Dialogue avec la Nature et les êtres qui la peuplent, dialogue avec lui-même — qu'il fut, sans doute, le premier à divertir — dialogue avec ses familiers sur lesquels proprement il essayait ses fables, mais où il prenait lui-même tant de goût que les autres pouvaient croire qu'un tel commerce était tout l'emploi de son génie. Le mot « prendre goût » semble fait pour La Fontaine. Ce mot revient souvent dans ses écrits, ainsi que d'autres qui expriment la même chose : « Si Peau d'Ane m'était conté, j'y prendrais un plaisir extrême ». — Le premier « état » de ses créations, pourrait-on dire, ce furent ces dialogues. Et ce fut du plaisir qu'il y prenait que les autres lui surent gré, — comme il en va dans les choses du sentiment. Le genre qui était le sien se prêtait d'ailleurs à de telles ébauches : court, tout d'humanité simple, le plus près du commun. On s'imagine mal, par contre, un Gœthe essayant un Faust sur son entourage. Et puis, il faut bien le dire, La Fontaine semble faire mentir ceux qui, comme moi, pensent que l'esprit moraliste naît de la révolte. Peut-être y a-t-il deux sortes de moralistes : ceux qui s'indignent du spectacle du monde et ceux qui s'amusent de cette « ample comédie à cent actes divers ». L'humeur de La Fontaine le portait à s'en amuser et à en amuser d'abord tous ceux qui l'approchaient. De là le prix qu'il eut pour ses familiers, qui ainsi se trouvèrent les premiers bénéficiaires de son génie. Ce créateur était un

dilettante, ce qui paraît contradictoire. Pour autrement dire, il semblait toujours n'avoir rien d'autre à faire que de converser. Le vrai est que son œuvre est sortie de loisirs heureux.



Je viens d'écrire le mot « heureux ». Les créateurs, pour la plupart, ne sont pas heureux, tout au moins de ce bonheur qui s'échange, qui gagne, disons tout net : « qui est une monnaie ». Leur bonheur, tel qu'il est fait, c'est à leur œuvre qu'ils le communiquent : de là les « ouvrages heureux ». Ce serait à croire qu'ils n'en ont que pour cet usage. S'ils ne connaissent point tous, en effet, dans l'enfantement de leur œuvre, les tourments d'un Chopin ou d'un Balzac, ils n'en luttent pas moins tous avec elle, et dans cette lutte ils s'exposent et exposent leur entourage à quelques horions. Cela, je me hâte de le dire, n'est pas vrai seulement des écrivains et des artistes, mais surtout peut-être de ces autres créateurs, que sont les chefs, — ceux-là n'ayant pas seulement à lutter avec ces formes nouvelles de la pensée qu'on appelle les créations de l'esprit, mais avec des hommes dont les buts ne se plient pas nécessairement aux leurs. A la vérité, dominés par le souci de leur œuvre, ayant proprement subordonné leur personne à cette œuvre, tous les créateurs sont portés à attendre des autres la même subordination. Ce qu'on appelle leur tyrannie n'est en réalité que la part de soumission qu'ils exigent des autres à la tyrannie qu'ils acceptent, et qui est celle de leur création. Elle n'en est pas moins ressentie par les autres comme une tyrannie qui vient d'eux. En cela tient ce que j'appellerai le « désagrément » de leur commerce. A l'amour lui-même les créateurs demandent d'accepter de ne pas être pour eux tout l'amour, et ainsi presque de renoncer à ce privilège qui est sa définition. Pour mieux dire, l'être aimé et l'œuvre se disputent

leur cœur, et ils y risquent de perdre de leur prix aux yeux de l'amour dans la mesure de leur valeur, plus précisément dans la mesure où les exigences de leurs dons se heurtent à celles de l'amour. Là, tout dépend de l'amour, je veux dire : de la manière dont les créateurs sont aimés, et aussi de leur faiblesse envers l'amour qui refuse de se subordonner à l'œuvre ou de leur force contre lui.

C'est, je crois bien, dans leurs loisirs que les créateurs sont le plus accommodés aux autres. N'étant pas alors menés par leur démon, ils jouissent d'autant plus de ces trêves qu'ils sont, à l'ordinaire, plus contraints. Ils se trouvent dans ces moments au niveau des plus simples, marquant d'ailleurs une préférence pour les plus simples, parce que ceux-là ne risquent pas d'envahir d'une pensée prétentieuse la leur, qui se repose. Et c'est tout un trésor d'enjouement, libéré pour un temps, que certains dépensent alors. Ainsi pourrait-on presque mesurer la puissance créatrice d'un homme à l'espièglerie de ses loisirs. Qu'on relise à ce propos les pages charmantes que nous a laissées Betsy Balcombe sur son commerce familier avec Napoléon à Sainte-Hélène, — l'histoire de la robe de bal que le héros, par une vengeance gamine, déroba, puis rendit à la jeune fille, l'aventure des précieux documents qu'elle emporta et lui laissa croire perdus, toutes ces relations scrupuleuses de leurs plus simples échanges : on aura tôt fait d'apprécier par quoi ont du prix, dans les moments où ils ne songent pas à fournir témoignage de leur valeur, ceux qui valent.

Il faut se garder de confondre ce charme des créateurs, sorte de glane du génie, qu'ils abandonnent, dans le temps de leurs repos, à tout venant qui ne les heurte pas, — et l'attraction qu'ils exercent sur ceux qu'ils associent à leurs poursuites. Ces derniers recueillent en effet d'un tel commerce un enrichissement véritable

dont ils sont redevables à cette curiosité de l'homme qu'ont les chefs, à leur divination des valeurs, et à la passion qu'ils apportent au meilleur rendement de toutes celles qui se livrent à eux. Au vrai ils se saisissent, pour ainsi dire, des dons des autres comme de choses à tous, par conséquent à eux-mêmes, ou mieux de « biens qu'ils doivent faire rendre » ; et ils en imposent à ceux qui les ont reçus en partage l'emploi qu'ils croient le meilleur. Ils recréent proprement ceux qu'ils emploient en les révélant à eux-mêmes. Il en va là de quelque chose de très voisin de cette révélation de soi-même qui est un bénéfice secondaire de l'amour. Le prestige du chef sur ceux qu'il gouverne ne vient pas d'ailleurs d'autre chose que de ceci qu'il les aime, — l'homme d'action tirant sa plus grande joie de la connaissance et de la conduite des hommes. Amour possessif, dira-t-on. Amour quand même. Et puis là encore il faut s'entendre. Je crois en effet que tous ceux qui ont joui d'une grande autorité étaient eux-mêmes les serviteurs d'un haut idéal, nul ne pouvant susciter de véritables dévouements pour des fins qui lui seraient étroitement personnelles. Un collaborateur de Lyautey écrivait même récemment que ce héros, si proche de nous « faisait rendre à certains au-delà de leurs moyens apparents, en les animant, en faisant circuler en eux cet esprit de vie, de foi passionnée en la grandeur de l'œuvre à accomplir ». De cela, ceux que les chefs associent à leur œuvre leur sont reconnaissants comme d'un don de l'amour. Je veux dire que l'homme qui les a révélés à eux-mêmes et emportés par delà eux-mêmes, a pour eux un prix de cette nature.

Tous, il est vrai, ne payent pas ainsi de retour celui à qui ils doivent leur propre révélation, — d'aucuns même, pourrait-on dire, leur existence. Plus attachés aux avantages qu'ils retirent de leur chef qu'à sa personne, portés même à oublier la formation qu'ils en ont reçue pour les profits qu'elle leur vaut, certains seraient

tentés de négliger l'homme sans lequel peut-être ils ne seraient rien. Pour si peu que les circonstances les favorisent, les moins scrupuleux iront jusqu'à lui disputer son prix, à la faveur de la connaissance qu'ils ont acquise de ses manières. Et si une intimité constante avec lui leur a révélé le point où tout chef est vulnérable, ce prix, ils peuvent le lui ravir, De là ces grandes ruptures d'équilibre entre le prix et la valeur, origines de véritables tragédies pour certains créateurs. — Négligeant d'ailleurs ces cas extrêmes, disons que les circonstances sont pour autant que la nature de l'homme dans la méconnaissance par les autres de sa valeur, ou dans ceci qu'elle n'est point à temps défendue.



Est-il là injustice ? Oui, dans le sens de « chose déplorable ». Ainsi dit-on : l'injustice du sort. Non, pour ce qui est de responsables à atteindre, à moins que l'on ne s'en prenne à la société elle-même. « Je crains que notre civilisation n'augmente pas la vraie valeur de l'homme, écrit quelque part Jacques Chardonne, et une société ne doit pas avoir d'autre but. » C'est là poser toute la question du devoir de ceux qui gouvernent envers la valeur de l'homme. En l'état présent de notre civilisation les gouvernants ne prennent point en charge les dons épars dans les diverses natures de ceux dont l'ensemble est la nation qu'ils conduisent. Nul ne les a investis du devoir de découvrir ces dons, s'ils ne sont qu'à l'état de promesses, d'en favoriser l'épanouissement, s'ils ont déjà commencé à s'affirmer, d'en aider l'exercice à ceux qui les reçurent en partage, — et moins encore de prendre soin de leur personne, comme du bien de tous. L'œuvre seule, je l'ai dit, est, pour notre société, le bien de tous. L'homme, — pourtant le plus précieux des capitaux — est peu pour elle, en face de ces biens matériels, de ces forces, de ces richesses dont la seule

espérance fait parfois l'objet de trafics qui mettent en danger la paix des nations. Nos lois ne s'inspirent que de la sauvegarde de ces biens-là et des personnes qui les possèdent. Les gouvernants, s'ils ont en ce domaine des soucis plus étendus que la loi, si une certaine notion de l'homme et une conception personnelle du bien de ceux qu'ils conduisent les animent, reçoivent de leurs contemporains un nom particulier, qui est tout uniment « conducteur » dans les divers langages. Pour l'ordinaire, la puissance publique laisse à ceux qui sont par nature des chefs, le soin de découvrir les valeurs humaines, dans le domaine où s'exerce leur action, de les développer et de les récompenser. Elle s'en remet ainsi à eux de la charge de transformer la valeur de l'homme en prix. — Aussi les considérations qui font l'objet de ces pages ne sont-elles vraies que pour ces régimes que l'on pourrait appeler « libéraux » par rapprochement avec l'expression « libre échange », — c'est-à-dire où les services de l'homme s'échangent, suivant la loi de l'offre et de la demande, comme les objets. Et, pour les objets, nous référant à l'économiste Charles Gide, nous trouvons : « Dans une société absolument communiste, il n'y aurait pas d'actes d'échange, pas plus qu'au sein d'une même famille ou à l'intérieur d'une même fabrique quand les produits passent des mains d'un ouvrier à celles d'un autre ». Ainsi en va-t-il, au moins théoriquement, dans une société « absolument communiste », des services de l'homme, du plus humble au plus précieux pour la communauté. Dans le passé, nous n'avons guère d'autre exemple, en ce domaine, que les communautés religieuses. Le communisme prétend, il est vrai, avoir déjà fourni la preuve qu'il est cet « ordre nouveau », depuis si longtemps attendu par l'humanité, où l'homme reçoit dès son vivant le prix de sa valeur. Mais, laissant à d'autres le soin d'apprécier l'idéal qui inspire les sociétés communistes, je demande qui saurait nous persuader

qu'elles y puissent persévérer ? Toutes les constructions qu'elles ont faites pour assurer le meilleur rendement des valeurs humaines, et par là, prétendent-elles, le plein contentement de l'individu et des communautés, reposent sur un certain sentiment du juste et la croyance que ce juste peut être durablement établi dans les rapports entre les hommes, entraînant pour chacun d'eux tout le bonheur possible ici-bas. Cette foi, toute humaine, est-elle suffisante pour fonder une civilisation nouvelle, soucieuse avant tout de découvrir, de garder et de développer la valeur de l'homme, pour son bien à lui-même et le bien de tous ? On peut en douter, surtout si l'on considère qu'un nouvel état de chose ne mérite le nom de « civilisation » qu'à la condition d'enfermer des germes de durée. Or, de quelle solidité peuvent être des établissements destinés à s'opposer, en chaque domaine, à l'égoïsme de l'individu, s'ils ne furent inspirés que par une certaine conception du bien-être de tous et s'ils doivent se heurter, à toutes les étapes de leur développement, à l'égoïsme de chacun ? Les communautés religieuses ne tiennent pas leur inspiration du bien-être de l'homme, et sont redevables de leur durée à une tout autre foi. La civilisation qu'elles gardèrent pendant de longs siècles ne prétendait pas assurer à l'homme, de son vivant, la récompense, ni même la reconnaissance de sa valeur, à plus forte raison, son bonheur. « Prix de l'homme » et « valeur de l'homme » étaient deux notions que cette civilisation ne cherchait point à accorder l'une à l'autre. Elles restent encore pour nous distinctes. Aussi nul n'est en droit, pour la méconnaissance de sa valeur, d'appeler injustice ce qui n'a rien à voir avec le juste, étant de l'ordre naturel des choses.

BERNARD GRASSET

LE PANORAMA

Le petit vieillard, tourné comme un pot à tabac, la tête couverte d'une calotte de bibliothécaire et vêtu comme un jardinier, faisait pour la millième fois admirer à ses hôtes appuyés sur la balustrade de la véranda, les richesses florales de sa propriété et le superbe panorama de la ville. Il évitait de lever les yeux vers le toit de verre sous lequel les raisins ne voulaient jamais mûrir et où pendaient des vrilles rabougries comme des boucles de vieilles dames.

— Et mon araucaria, croyez-vous qu'il est beau !

Il se détacha de la contemplation du paysage, jugeant suspectes les intentions des enfants à l'égard d'un arbuste, au pied de la véranda. « Surtout, ne touchez pas aux fruits du cuba, c'est poison.

— Ah oui, répétèrent les parents, c'est poison. Allez jouer plus loin. » Le perroquet criailla quelques mots, sans doute d'acquiescement. Il n'était pas en bonne disposition.

. . . .

Il est rare qu'une ville ne soit adossée à quelque élévation qui permette d'en prendre une vue générale. A défaut d'un banc caché dans le feuillage, au plus haut lacet de la route, une borne kilométrique en pierre blanche domine, comme une petite note aiguë qui s'élance vers le ciel, les toits du village qui dans la vallée résonnent sous la lumière plus gentiment que les lames du xylophone. Il est des villes rêveuses au front

pur, nu du crêpe endeuillé des cités industrielles, ces veuves démentes qui tuent leurs enfants. Celles-ci, le prophète ou l'ange, debout sur la colline, les accable de sa malédiction.

Repliant ses ailes jaunies d'ange satisfait par le concert panoramique, le petit vieillard venait de prononcer son jugement, et le jury de ses hôtes ayant, en un chœur admiratif, repris « quel magnifique panorama ! » tout le monde entra dans la maison où attendait le tapis vert.

***

Gérard, Gisèle et les autres enfants observèrent avec soulagement la rentrée des grandes chenilles processionnaires qui emportaient vers la table de jeu le réconfort d'un magnifique panorama, et ils se disposèrent à jouer sans témoins. Ils étaient encore à l'âge mystique et omnivore où toutes les plantes se goûtent et où le monde des étoiles, des araignées et des fantômes est plus familier que celui des hommes.

Enfin seuls, ils manifestèrent avant de jouer, pour libérer leur âme des attitudes empesées des dimanches, leur révolte contre les beautés mondaines du jardin. Un bâton, lancé avec la violence de la haine, vola dans l'araucaria qui étendait au-dessus de la pelouse ses branches bénisseuses et cérémonieuses, évoquant quelque ornement d'église. Il était bien de la famille du sapin, mais comme un oncle protocolaire, il avait un air maniaque et prétentieux et jamais aucun oiseau n'était venu se poser sur lui.

A ce moment, le perroquet d'éducation bourgeoise eut une crise d'exubérance et lâcha quelques phrases sordides et grinçantes. Les enfants coururent sous la véranda lui rendre une petite visite inamicale. C'était l'habitude de le piquer de temps en temps avec des

branches à travers les barreaux et de lui donner à manger des choses suspectes. Dès qu'il les aperçut, l'oiseau tourna avec inquiétude autour de son perchoir, se mettant acrobatiquement la tête en bas pour les regarder à l'envers de son œil rond inexpressif. « Allons, Jacquot, dis-le aussi, quel magnifique panorama, répète : Quel magnifique panorama. » Mais le perroquet avait une mémoire bien rudimentaire. Il continuait à s'agiter et on voyait sa langue noire et métallique tourner rapidement dans son bec, concassant un râle effarouché. « Quel magnifique panorama », criaient méchamment les enfants, abrutissant l'oiseau irresponsable du dégoût et de la haine qu'ils vouaient à cette vision de l'univers, puis ils redescendaient quatre à quatre, comme une volée de moineaux, le large escalier, sans un regard pour la ville étalée dans sa lointaine ténèbre et d'où montaient des fumées noires et lugubres, mélangées à une rumeur monotone et triste, comme l'encens d'un désespoir s'élevant d'un abîme de parias.



Il resta longtemps, ce jardin si fragilement suspendu au-dessus de la sombre cuve du malheur et si mal défendu contre ses émanations, le paradis délirant des couleurs et des parfums, le royaume des enchantements. Mais combien d'amour et de courage il avait fallu pour se livrer entièrement à ses délices et ne plus se laisser troubler par tout ce qui filtrait d'en bas et passait parfois comme un pan noir du démon. C'était un combat qu'il fallait toujours reprendre contre ces sombres puissances qui n'étaient parfois que des voix, des sifflements, des insinuations mélancoliques. Car le mur de glycines et quelques bâtiments intéressants, remises d'outils, buanderie, cachaient bien ce qu'il y avait de plus matériel dans le paysage d'en bas, mais son essence,

en une espèce de feu d'artifice perpétuel de ténèbres s'élevait très haut dans le ciel et défiait tous les murs. C'était un indolent bouquet, parfois d'une sombre suavité, qui se défaisait aux vents ou s'immobilisait cyniquement, tel le panache paresseux d'un volcan nordique et mouillé, ayant perdu toute impétuosité. Gisèle, Gérard, au moment où ils se tenaient penchés sur ces fleurs qui appartiennent déjà à la flore microscopique des insectes et qu'ils appelaient « désespoir du peintre » en imaginant de sombres drames, se sentaient soudain réveillés par la chute calme d'une suie, comme, sur le livre de poèmes, retombe d'un plafond obscurci tout un cauchemar de pétrole. On se détourne vers la lampe oubliée qui file une longue fumée rigide, aussi inflexible et régulière que le déroulement silencieux du temps, et qui tout à coup ondule nerveusement, dérangée sans doute par le passage d'un poétique fantôme.

Pourtant les massifs de rhododendrons formaient des labyrinthes compliqués ; de nouvelles fleurs apparaissaient chaque semaine ; des poires, à la bonne saison, pendaient aux espaliers ; des taillis entiers de groseillers, des bordures de fraisiers ; les petites fontaines des prises d'eau.

Mais le plaisir de la balançoire était lui aussi empoisonné, car elle était installée dans le haut du jardin et si peu qu'on prît de la hauteur, de par-dessus le mur de glycines surgissait par intermittences, juste comme s'arrêtait le frisson un peu convulsif des entrailles, la vision, un instant suspendue, de l'épouvantable cité. Avant que le mouvement descendant n'eût ramené l'enfant presque dans les bras des rosiers voisins, il avait pu distinguer de longs toits noirs de gares étendus comme des tables de morgue pour des mineurs géants de Gulliver, et perçant des hangars serrés, des mâts et des cheminées de bateaux probablement désaffectés, qu'un cataclysme avait dû projeter sur ces amas sans

eau où ils restaient, leur quille enfoncée dans des charbons.



Vers le milieu de la pelouse, la grosse boule sur son trépied de fer un peu rouillé était une énigme à résoudre. Elle exerçait une attirance magnétique, surtout quand le soleil venait y allumer un foyer intense comme on en fait avec les loupes, et y ouvrir une cassure de feu. Elle avait ainsi un aspect planétaire, mais vivant là d'éclats empruntés, elle appartenait selon les jours et les humeurs enfantines, au monde solaire ou à celui de la lune. Peut-être quelque aérolithe ramassé un matin sur le gazon, chu d'un monde d'argent ou de mercure sans signification aucune et de mystérieuse matière ; (quel métal ? était-ce soufflé comme les petites boules des arbres de Noël et de quelle fragilité ?) et où l'on apparaissait joufflu et ballonné tels des êtres dégénérés, des monstres amollis d'un monde flasque. Pouvait-elle compter comme instrument de divination ? » Les tireuses de cartes en ont de pareilles, mais plus petites ; elles voient l'avenir dedans », dit Lucien.

Ils formaient un cercle comme une foule qui regarde gonfler un ballon. Leurs cols blancs et roses faisaient à la boule une ceinture de nacre et de corail que le temps, depuis des mois, faisait progressivement monter et cette petite frise, au-dessus de laquelle se touchaient leurs visages sous une pluie de multicolores confettis jetés de loin par les fleurs, s'était souvent mise à tourner en un carrousel fusant des cris, des rires et des chansons usant l'herbe en un cirque joyeux semblable à ceux qui restent marqués autour des feux consumés de Saint-Jean. Leurs visages ? La mémoire ne retient pas leur fuite mouvementée. Ils bougent comme les flammes, ils coulent comme les sources, sur ce globe enchanté qui les connaît pourtant mieux que la plaque du premier

photographe de la ville. Il faudrait sans doute pour en avoir un sûr sentiment ouvrir, à l'heure de sa calme réflexion, le cœur amoureux de Gisèle, plus sensible qu'un lac où ils ondulent, en longs mouvements, comme des reflets mélodieux d'arbres.

« Les tireuses de cartes ! »

Gisèle, qui contemplait vaguement sur le miroir les petites taches rouges projetées par des géraniums lointains, imagina les cartes sans prestige qui tombaient là-haut sur le tapis vert. Leur conférer un tel pouvoir ! Non, elle ne croyait pas qu'on pût prédire l'avenir ; cette idée la révoltait inexplicablement. Par une telle possibilité, elle sentait instinctivement sa liberté menacée, et toute sa puissance détruite. « Les prédictions sont des blagues, les prédictions sont des blagues ! » criait-elle avec une violence de pythonisse exaltée. Ce ne serait pas la peine de conduire ses rêves avec tant de fière ardeur, de choisir si judicieusement ses tendresses, ni de vivre avec cette secrète passion qui commence à la dévorer, si toutes ses aventures futures étaient déjà dans cette boule incandescente comme de brûlants objets cachés par un prestidigitateur aux doigts gantés d'amiante.

Lucien ne comprend pas grand'chose à la colère qu'il a provoquée, et par contenance se fait des grimaces dans le miroir.

— Tu n'es pas comique du tout, c'est grotesque, dit Gisèle.

— Mais cela te fait rire, quand c'est le père Duflo.

Le père Duflo, c'est l'ange tabagique du panorama. On ne sait pas très bien comment il est en réalité, si ce n'est qu'il est à peine plus grand qu'eux, car la boule l'a déformé pour l'éternité et il flotte à tout jamais dans un monde boursouflé et dérisoire. On éprouve une sympathie complaisante pour ce gnome pas méchant, à la grosse moustache jaunie, qui règne en despote

sur son royaume de fleurs, et a, dans son immense innocence, installé la boule et la balançoire, planté l'araucaria et les cubas, fait un pacte suspect avec le perroquet. Jardinier du paradis, c'est lui qui eût, dans sa simplicité, planté l'arbre à serpent. Ce gnome aime par-dessus tout la terre : il en a sur ses vêtements, de ses mains s'effrite toujours un peu de glaise séchée, son teint est terreux et il ne fume que des pipes en terre, blanches ou rouge brique.

Des jours de pluie, dans la salle de billard, on en a vu toute la collection pendue au mur, à des rateliers, en une vaste panoplie. On dirait un cimetière préhistorique où se croisent les ossements jaunis d'animaux antédiluviens. Quand l'eau tombe au dehors, et que les cartes, dans la pièce voisine, s'abattent désespérément comme quarante jours de pluie, on remonte sur ces radeaux d'os creux le long fleuve du temps jusqu'au diplodocus et à l'homme des cavernes, car il y a des têtes de mort emmanchées on ne sait comment, au bout de longs tibias. Une fois, on en a fait tomber une et ses éclats ont lancé de petites notes aiguës, flûtées, d'une tendresse qui eût rendu charmante l'apparition d'un squelette dansant. Que de générations de cactus et de géraniums ont dû passer tandis que s'accumulait cet ossuaire. Ainsi, avec sa grosse moustache paléontologique, ses mains et ses vêtements terreux comme si l'on venait de le déterrer de sous un grand champ de fougères et de bruyère, le père Duflo apparaît comme un contemporain débonnaire du mammouth, et quand il émerge drôlement de la boule, on ne sait pas finalement qui vient de plus loin et d'un plus étrange pays, de l'aérolithe de mercure ou de ce vieillard soufflé, porté par son ballonnement à travers les âges et qui arrive tranquillement du fond des temps pour faire sa partie de cartes.

A part lui, Gisèle n'aimait pas voir les êtres qu'elle

aimait défigurés par ce miroir. C'était injuste qu'il les traitât comme ceux pour lesquels elle éprouvait de l'antipathie et qu'elle se réjouissait de haïr sous une forme ridicule. Pour les autres c'était leur âme, ou quelque chose comme cela, qu'elle eût aimé voir apparaître, les figures que les sorciers voient dans les flammes.

S'il s'agit de monstruosités, Gérard peut bien parler d'Allemands qu'il a vus au cirque : des obèses extraordinaires et une femme très jolie qui n'avait ni bras ni jambe.

Comme si l'aérolithe jetait du lest avant de remonter dans son monde de mercure et d'argent, on les voit l'un après l'autre tomber mollement sur la pelouse.

Gérard raconte. Des êtres fantastiques rôdent autour du trépied. Les enfants entrent dans un monde déconcertant qui n'est pas le monde d'en bas, de fumées et de suie, qu'habitent pourtant sans dégoût les joueurs et les tireuses de cartes, ni celui tout opposé où l'on est entré merveilleusement, à la suite de Gisèle, par le labyrinthe des taillis. Ce troisième monde dont ils inspectent le seuil avec épouvante, c'est un monde lunaire, froid et répulsif, celui des limaces et des vers de terre. Tout y est absurde ; il y passe des bossus, des nains, des désossés. Il y a des êtres qui nous sont aussi étrangers que les poissons et qui cependant sont des hommes. Gisèle sent confusément qu'à ce monde menaçant, on ne peut que partiellement échapper. La forme burlesque imposée par la boule est comme un premier avertissement. Cette petite personne se sent elle-même si profondément qu'elle découvre aussi tous les étrangers qui l'habitent. « N'importe lequel d'entre nous pourrait la nuit se réveiller somnambule », dit-elle..... et faire des pas dangereux dans ce monde inconnu. Et après les bossus, et les nains, et les somnambules, il y a encore la Folie. On inventa les cartes pour Charles VI. Ils connaissent tous des histoires de fous. Il y en avait qui chantaient

toujours et c'est en chantant qu'Ophélie tomba dans le ruisseau. Ils entendent une musique démente, mais tendre, ravissamment tendre. Il y a des fleurs aussi dans le jardin de la Folie.

« Les bouffons des rois avaient des grelots, dit Gisèle, à leur bonnet et à leur petite jupe. » Et Lucien, comme s'il découvrait enfin un secret : « la boule doit être de la même matière que ces grelots. »

C'est vrai. On se demandait toujours en quelle matière était la boule. Elle résonne maintenant drôlement comme si un gros insecte prisonnier y servait de battant.

Mais en quoi, en quoi étaient exactement les grelots des bouffons.?

***

Quelque chose vint frapper la boule qui résonna comme un gong. « Ils nous bombardent avec des cubas », dit Lucien. Quelques baies rouges, un peu moins grosses que des cerises, tombèrent autour des enfants qui étaient restés sur la pelouse.

Les cubas n'avaient pas seulement un nom exotique qui faisait rêver de nègres, de fruits tropicaux, de mers chaudes et de bateaux à voiles, ils portaient encore des fruits empoisonnés. A vrai dire, on doutait de la violence de ce poison. Le maître du perroquet voulait peut-être protéger par une interdiction lourde de menaces, ces arbustes qui risquaient d'être vite dégarnis, leurs fruits volant en projectiles. Néanmoins il fallait se méfier : ils pouvaient être venus par le même vieux trois-mâts que l'oiseau, avec une cargaison de pipes indigènes. Ainsi, croyant défendre son jardin, le vieillard aurait créé un mythe plein de charme, ce dont, s'il l'avait su, il ne serait jamais revenu. Car ces baies qui n'avaient rien de la splendeur perverse du champignon au pourpre surnaturel, ces pauvres

baies sans parfum, et dont, sous la peau rouge, la chair d'un très banal vert pas mûr entourait un noyau jaune sale comme la dent d'un vieux cheval, eurent aussitôt le grand prestige de tout ce qui touche à la mort. Elles faisaient régner, dans ce coin du jardin, une atmosphère macabre, non loin de la salle de billard, mais là-bas, un squelette dansait tendrement sur un air de flûte, ici, c'était une mort indienne, invisible.

Le perroquet ne les aimait pas.

Gisèle, Gérard, Lucien, toujours étendus sur la pelouse, regardaient avec assez d'indifférence pleuvoir ces baies, chacune portant, comme un chaton de bague, une petite parcelle de mort, une petite pensée de passion ou de crime peut-être. Entre les brins d'herbe, près des pâquerettes écrasées, elles n'étaient pas perdues. C'est la nuit que ces graines germeraient dans leur cœur. En attendant, ils les ramassaient machinalement et les écrasaient. Ils rentreraient à la maison, les doigts encore délectablement enduits de ce suc dangereux, et ignorant très probablement que Cuba, divinité romaine, protégeait le sommeil des enfants, ils enfonceraient le soir dans leurs draps des mains empoisonnées.

Mais l'enfance est mithridatée. Ses doigts ont trempé dans toutes les fioles des sorciers. Le suc des cubas s'y mêle à la bave des escargots, la salive de la grenouille à la neige du salpêtre, et la farine du papillon au lait orangé de la chélidoine.



Quand ils revinrent le jeudi suivant, une jeune femme inconnue était installée à coudre devant la véranda. A côté d'elle, dans une voiture, un bébé de quelques mois tendait les bras vers les hirondelles. Le père Duflo sortit de sa serre, comme des profondeurs de la

terre, un petit outil à la main, pour leur présenter une cousine de leur âge que la jeune mère avait amenée avec elle passer quelques jours devant le magnifique panorama. Cette gamine un peu forte s'appelait Marie, avait des joues rougeaudes et de gros yeux mornes. Le bébé les intimida fort. Il regardait les gens fixement, sans gêne, avait l'air de lire effrontément les pensées les plus secrètes. Nulle reine d'Orient, nul dominateur de peuples, nul démon ne lui eût fait détourner le regard, et comme il les faisait rougir tour à tour d'une inexplicable honte, Gérard s'enfuit dans un taillis pour y cacher son humiliation. Ce n'était pas la première fois qu'il se sentait gêné d'être mis publiquement en présence d'un bébé. D'habitude il s'en tirait en s'efforçant de rire bêtement et en lui chatouillant ses « petites » paumes avec le doigt.

Les grandes personnes, négligeant de retenir les garçons autour de la voiture, s'efforçaient d'éveiller dans le cœur des filles, les premiers frissons de l'amour maternel, leur vocation, car on les juge plus aptes que leurs compagnons un peu frustes à sentir la grâce du nouveau-né et à lui témoigner de la tendresse. La mère faisait mine de se désintéresser de ces démonstrations, et gardait les yeux fixés sur son ouvrage, mais un sourire de satisfaction témoignait de sa fierté intérieure. Gisèle ne tenait pas à jouer à la maman et s'esquiva de la leçon de maternité. Bientôt il ne resta plus près de la voiture que la seule Marie qui s'épuisait, avec une douteuse sincérité, en grimaces que le bébé, toujours inexorable, regardait de son œil fixe, introublé, et comme émettant intérieurement de profonds jugements glaciaux.

Envolés un à un des bords du berceau comme les insaisissables hirondelles, ils s'étaient rejoints dans la partie inférieure du jardin où l'on descendait par une dizaine

de marches, la partie supérieure, celle où était la boule, formant une vaste terrasse. Les présentations inattendues avaient dérangé les habitudes, troublé l'atmosphère comme si une gaze subtile s'était glissée entre les choses et eux. Ne sachant pas comment se comporterait Marie, ils restaient, l'âme en suspens, dans un état d'attente méfiante, hostile.

Gérard n'était pas encore revenu.

Et Gisèle, où était-elle ? Ils la croyaient encore près du berceau. Non. Gisèle était près de la remise à outils, examinant le tonneau où la gouttière amenait les eaux de pluie qui serviraient à arroser, en cas de sécheresse. Ce tonneau était à moitié rempli d'une eau croupie où nageaient des infusoires : des sortes de lentilles d'eau d'un vert très clair y flottaient comme sur les mares, avec quelques cadavres de moustiques. Des feuilles des temps passés, des débris végétaux provenant de la mousse et des herbes verdissant le vieux toit, infusaient dans ce liquide d'où montait une odeur troublante et automnale de décomposition qui faisait appeler ce tonneau de mélancolie le tonneau des philtres.

Gisèle avait beaucoup réfléchi aux philtres cette semaine à l'occasion d'une leçon, et l'odeur de l'eau l'emportait vers un vague pays de Cornouailles brumeuses. Gérard lui toucha l'épaule, encore très peu sûr de lui à cause du marmot et honteux de sa faiblesse.

« Tu connais l'histoire de Tristan et d'Yseult, demanda Gisèle, accoudée au tonneau et y contemplant son visage noyé. Je n'aime pas ces histoires de philtres, et toi ? » Tout de suite elle se passionnait : « Je ne veux pas croire aux philtres. » Mais, pour le moment, cette question n'intéressait guère le garçon. Il s'imaginait plutôt remplissant le biberon au tonneau. « Je ne voudrais pas aimer quelqu'un parce qu'on m'aurait fait boire un breuvage. Ce ne serait pas moi qui aimerais véritablement. J'aimerais mieux mourir. Et je ne vou-

drais pas qu'on m'aime ainsi, je dirais que c'est un mensonge. Figure-toi que je te fasse boire de cette eau et que tu aimes Marie. Cette histoire de Tristan et d'Yseult me fait horreur. »

Depuis qu'elle avait pris conscience dans la boule de toutes les puissances étrangères qui cherchent à s'emparer de notre esprit, Gisèle se sentait perpétuellement en danger dans ce monde d'illusions et de réelles métempsychoses où des âmes nous quittent, d'autres nous viennent.

Gérard n'avait pas encore répondu, que les autres arrivaient de ce côté, l'air désœuvré et mécontent. Lucien en passant jeta dans le tonneau une grosse pierre qui éclaboussa Gisèle.

A ce moment, le père Duflo descendait lentement la grande allée, résistant à la pente dallée comme à la poussée du temps. Il tenait par la main, comme sa plus vilaine création, Marie, presque aussi grande que lui. Ce couple avait un air de monstruosité burlesque et innocente.

De la remise arrivaient les éclats d'une dispute naissante. Gérard s'éloigna dédaigneusement et remonta vers la terrasse, prenant un petit sentier pour éviter Marie et le vieillard.

Où va-t-il ? Assouvir une vengeance. Il n'aura pas de répit que tournant le dos à la mère pour prendre le masque cruel de quelque Tamerlan il n'ait effrayé le gosse et tiré des larmes de ses yeux impassibles. Catherine, il ne sait même plus comment elle était et il a tout de suite jugé Marie. En revanche, il éprouve une colère et une haine intenses à l'égard de ce bébé qui aujourd'hui, dans sa couverture blanche, entouré de ses adorateurs, a triomphé du panorama. Il n'a pas fini de monter l'escalier du pas dévastateur d'Attila

qu'il l'entend hurler dans le jardin supérieur. L'emmerdeur.

Il n'y avait plus personne autour du berceau. La mère elle-même avait disparu. Tant mieux, il pourrait observer le monstre à son aise, mais elle ne tarderait sûrement pas à revenir. Il s'approcha et jeta au bébé un regard brutal. Soudain il fut étonné de trouver une ressemblance humaine aux petites larmes qui lentement se formaient, se détachaient et coulaient, artistement arrondies et perlées par un chagrin parfait. La tête, le nez, le corps tellement informes et ces larmes si fines, transparentes, et si délicates, plus claires que celles de Gisèle et surtout que celles, énormes, qu'il avait vu couler un jour des yeux de sa mère, lourdes et un peu vitreuses comme ces pendants trop gros qui allongent le lobe des oreilles. Le marmot avait aussi une manière de ravaler ses sanglots et un tremblement de la lèvre inférieure qui semblaient témoigner d'une longue expérience obscure de la douleur et qui toucha Gérard presque jusqu'aux larmes. Car cette mimique, il l'avait observée une fois avec Gisèle chez un acteur de cinéma, épouvantable histrion virtuose de la douleur. Par la suite ils s'étaient longuement efforcés d'imiter cette souffrance sans larmes, imaginant des cas pathétiques, mais le tremblement de la lèvre inférieure était toujours raté. Et voilà que le bébé le reproduisait fidèlement, comme s'il eût su le secret qu'ils ne connaissaient pas, et en eût éprouvé un désespoir infini. Gérard ne savait quoi faire ni dire. Il aurait eu besoin du secours de Gisèle. Il entendit revenir la mère et comme elle aurait pu croire qu'il s'était amusé à faire pleurer son enfant, car malgré ce qu'il venait de voir il n'avait pas la conscience tranquille, il s'éloigna doucement du côté des cubas.

Il s'arrêta devant les arbustes et distraitement cueillit quelques fruits qu'il jetait dans l'air où ils

montaient et descendaient en arpèges comme les notes rouges d'une flûte à peine macabre qui ne rythmait pas la danse des os, mais suggérait la mort voluptueuse d'une chair pourpre et blanche.

Il n'entendait plus pleurer le bébé ; il tourna les yeux de son côté et aperçut la mère, qui, le corsage ouvert, lui donnait sa têtée. La poitrine molle et gonflée était d'une blancheur éclatante qui rendait à peine croyable la présence toute proche du sang prêt à jaillir à la moindre égratignure. Il y courait des petites veines d'un bleu sentimental et tendrement précieux comme les vers aimables d'un sonnet galant qui cache une dévorante passion. Son sang, quel feu, quel amour déchaîné masquait-il peut-être sous son déguisement bleu de page ?

Lumineuse apparition d'une splendeur insoupçonnée ! Il y brûlait ses yeux tandis que ses doigts détachaient encore machinalement des boules et, sans force, les laissaient retomber au fond du feuillage dense en petites notes qui meurent longuement dans les ténèbres d'une vaste caisse de résonance. Et tout à coup en monta ce motif banal en soi mais qui allait se moduler en d'infinies variations : le lait guérit du poison. Cette vieille recette éclata en une explosion de lumière blanche. Il nagea ébloui dans un rayonnement laiteux, irradié par des astres en matière liliale et des marguerites, alors que tous les poisons de toutes les plantes roulaient dans son sang brûlé. Mais il buvait une vie céleste à la poitrine d'où coulait un lait miraculeux d'étoiles et de cristaux de neige. Plus seulement une poitrine de femme qu'une bouche a mordue pour en répandre le suc voluptueux, comme l'euphorbe brisé livre généreusement sa sève, la chélidoine déchirée son liquide orangé où vont se baigner les papillons pour y fleurir leurs ailes ; une brèche s'ouvrait dans les nues d'où ruisselait en cataracte le blanc qui n'existe pas, et il passait par

les tourments de la mort et le délire des résurrections.

Des pas faisaient craquer les petits cailloux de l'allée ; Gisèle le regardait, les yeux étonnés et dilatés de questions. Il ne remarqua pas son col déchiré, ses genoux couverts de terre et dont l'un saignait, signes manifestes qu'une bataille avait eu lieu en bas. L'agitation qui devait animer le visage de la petite fille quand elle montait le jardin avait fait place à l'inquiétude. Elle regarda Catherine qui reboutonnait calmement son corsage, puis Gérard. L'autre jour, au pied de la boule, il n'avait pas très bien compris ce qu'elle disait, aujourd'hui c'était à elle de ne plus bien comprendre. Elle le prit par le bras et l'emmena. Elle le sentait loin, étranger, certainement sous le pouvoir d'un de ces philtres qu'elle redoutait et qui devait le posséder maintenant, sans qu'elle eût pu intervenir. Il jetait, à droite et à gauche, des petites boules de cubas qu'il tirait de sa poche, et qu'elle regardait, sans les reconnaître, rouler et se perdre dans les massifs.



Une baguette antimagique, voilà Marie. Elle a désenchanté le jardin. Elle est un araucaria vivant, aux branches tentaculaires et hérissées qui dans leurs plus secrètes cachettes vient les blesser. Dans le labyrinthe des taillis où ils pensaient qu'eux seuls pouvaient se retrouver, elle court lourdement, minotaure dévastateur qui souffle partout la grossière haleine de son prosaïsme.

Tout ce qui existait de féerique dans leurs rapports, cette harmonie surnaturelle qui faisait qu'aucune mésentente ne les séparait jamais, rien que par sa présence, elle le détruit. Elle est un message commercial émis par le plus charbonneux des cargos qui dérange mille ondes musicales, tout le fragile réseau qui les lie. Gisèle saigne

encore au genou de cette chute où ils ont été tous entraînés, lorsque l'esprit ailé les a lâchés, déconcerté par Marie.

C'est ainsi qu'ils sont devenus de petites brutes et se sont battus l'autre jour. Marie a assisté à la bataille qu'elle a, sans qu'on s'en rende bien compte, provoquée, puis elle est allée se réfugier près du tapis vert. Les parents sont intervenus et on est parti plus tôt qu'à l'ordinaire.

Maintenant que le charme est (passagèrement ?) aboli, les enfants désemparés et devenus méchants, prennent à l'égard des choses une attitude agressive : une branche de l'araucaria pend misérablement, le perroquet s'agite dans une panique continuelle, des mûres écrasées se dessèchent sur le siège de la balançoire, des carreaux de la serre sont cassés et les bégonias se brisent comme des tiges de verre. Des poires encore vertes et caillouteuses jonchent les allées, creusées de l'empreinte déjà jaunie d'une bouche, comme des galets de traces fossiles.

On entraîne souvent Marie devant la boule. Qui sait si on ne la déforme pas pour toujours et si, dans ce supplice, elle ne va pas prendre un éternel dégoût d'elle-même ?



Gisèle sent le jardin lui échapper. Les choses s'immobilisent, pâlissent, passent et ne parlent plus. C'est une terrible crise de doute, dont une incantation magique les délivrerait peut-être, le pense-t-elle ?



Était-ce bien Gisèle assise, un saladier entre les genoux, sur la brouette terreuse de la remise dont une araignée avait filé les rayons de la roue ? N'étaient-ce

que groseilles et mûres, cassis et framboises, qui tombaient de leurs poches retournées sous le pilon de Gisèle ? Etait-ce bien une guêpe au plafond qui bourdonnait comme un derviche tourneur et tournait, faisait tourner la petite main tournante, tournait horizontalement quand les cœurs battaient la terre battue, battaient de bas en haut comme autant de petits pilons battants ?

Etait-ce dans la grande cuvette de la chance et du risque toute constellée de numéros qu'allaient tomber les boules dénoyautées de cubas qu'on voyait surnager un moment, comme des ventres de scarabées retournés, sur la confiture tourbillonnante et, aussi prompts que la guêpe, s'évanouir sous le pilon de Gisèle ?

Etait-ce la voilure de Christophe Colomb, ces sacs de cordes empilés dans un coin et qu'on allait hisser pour un grand voyage sur une mer inconnue vers un cuba mythologique où l'on arriverait peut-être empoisonnés ?

Et Gisèle avait-elle l'impression de préparer un philtre ?

Et Gérard l'intoxiqué y pressait-il le sein laiteux de Catherine ?

Et Marie serait-elle invitée à manger de la bonne soupe ?

***

Pleins d'une sournoise affabilité, les enfants avaient reconduit dans le haut du jardin leur convive Marie qui digérait innocemment avec eux le repas dont elle ignorait les vertus.

Gisèle s'était attardée en bas, près de la grosse porte brune qu'on fermait toujours soigneusement à clef et qu'ils ne pouvaient pas ouvrir.

C'est alors qu'une nouvelle fois, à travers les lourds battants elle entendit « la musique », l'inexplicable et faible musique d'au-delà que la porte barricadée empê-

chait de voir et sur laquelle personne n'avait jamais daigné leur donner d'éclaircissement. Un saltimbanque ... dans une rue déserte et de jardins... qu'aurait-il pu recevoir si personne ne l'entendait.. une musique sans personne qui la jouait, peut-être, une musique qui passait toute seule, certainement, et qui faisait peur, à travers la porte, comme un fantôme, de sorte que si on était seul, on reculait, doucement, pour ne pas se faire entendre, puis on se sauvait, presque pris de panique, à cause de ce refrain, évadé on ne savait d'où, mélodieux et satanique, une musique qui charme pour faire quelque chose de mal aux enfants et, pas trop fort, pour que personne d'autre ne l'entende. Mais parfois aussi la musique s'arrêtait et, tel fut encore le cas, après un mortel silence, on entendait grincer le fil de fer rouillé de la sonnette, comme une vieille chaîne qui n'a pas remué depuis des siècles ; il geignait de toute sa douleur terrible le long des poiriers et le bruit montait l'escalier comme un éclopé, traversait encore péniblement le jardin en terrasse, et enfin on entendait sous la véranda, au-dessus du perroquet, battre faiblement une clochette mourante. On ne pouvait imaginer la main qui avait tiré d'une manière aussi timide, sans poids et comme sans espoir. Ceux de la maison ne se dérangeaient même pas : ils reconnaissaient à la légèreté du tintement que ce ne pouvait être un vivant. On pouvait attendre : un deuxième appel ne retentissait jamais. La main, la musique était rentrée dans la terre. Il fallait longtemps pour oublier.

Dans le jardin supérieur ils avaient reconnu, agitant faiblement le vieux fil, l'appel mystérieux. Ils accoururent au haut de l'escalier au secours de leur amie. Gisèle ! Gisèle ! Mais elle n'avait plus envie d'être sauvée de cette musique, et deux larmes coulaient sur ses joues.

***

Ils s'étaient donné rendez-vous pour le lendemain matin, après l'école, sur le quai, en face le marché aux fleurs. Là, pour la première fois s'aventurant seuls dans le cœur de la ville pour des affaires personnelles et secrètes, ils connaîtraient le dénouement de leur premier drame.

Gérard n'avait pas encore pris l'habitude de prendre un chemin détourné pour revenir de l'école. Il faisait une partie avec des camarades, passait un moment dans le square à vider quelque querelle ou à jouer des tours à l'invalide de guerre chargé de la garde des poissons rouges et des tulipes.

Ce jour-là, les avenues qu'il suivit lui parurent plus larges et plus majestueuses ; il trouvait un air nouveau aux plus vieilles maisons. Une odeur d'apéritif et d'absinthe qui se dégageait des cafés lui causait un petit vertige délicieux ; il y respirait des plantes qu'il n'avait pas connues dans le jardin et qui promettaient encore de belles voluptés futures. Il y avait bien, au coin des terrasses où des parasols colorés s'ouvraient au-dessus des tables, de certaines boules métalliques où les garçons faisaient disparaître des torchons aromatisés, une dérision de l'Unique. Lui venant du lycée de garçons, il pensait aux chemins que suivraient les autres, du lycée de filles, de l'école des Sœurs, du collège des Frères, ces plus importants monuments de la ville, pour arriver au lieu presque inconnu qu'ils s'étaient fixé et ces quatre chemins figuraient à ses yeux la patte griffue posée résolument sur la cité d'un imposant oiseau qui prenait en leur nom possession de la ville et du monde.

Pour la première fois, par cette fin de matinée de juillet, ses yeux s'ouvraient sur les femmes aux toilettes légères et colorées et qui marchaient chacune dans

sa lumière et son parfum. Comme il y en avait de belles qu'il regardait dans les yeux avec tendresse et dont les jambes sveltes sautaient légèrement les trottoirs comme des petites vagues de lumière d'or ! Toute cette vie de loisir, de flânerie et d'amour qui allait son train par la ville où les tramways jaunes comme des papillons avançaient en faisant retentir gaiement leurs sonneries ! Sur l'archet de leur rail, ils grinçaient parfois aux tournants en un bruit strident qui était un vrai cri de liberté, un long cri de toutes les couleurs qui brillait au soleil en éclats d'épée et en ailes d'oiseaux, avec quelque chose de plaintif et de nostalgique, déchirant appel de plus de liberté encore, et comme l'arome de l'absinthe, d'un plus grand délire imprécisé de la vie.

Arrivé le premier, il s'assit sur une chaîne entre deux bornes, au bord du quai. Un long yacht blanc était amarré en face de lui, et d'autres plus loin, à voiles et à vapeur. Leurs reflets blancs étaient au-dessous d'eux, endormis, et sur une eau si calme qu'ils pourraient être entraînés dans le départ sans se réveiller. En revanche l'eau bleutait le flanc des quilles. Ces magnifiques navires de luxe, endormis dans ce bassin depuis cent ans merveilleux, qui n'attendaient qu'un caprice de femme, le signal d'un voile pâle, pour se détacher lentement de la pierre et franchir là-bas le pont tournant de l'écluse, on ne les voyait pas de la véranda du père Duflo. Il revit le jardin suspendu dans l'azur, sur sa colline, de l'autre côté des faubourgs ténébreux. Les abeilles devaient y bourdonner dans l'assoupissement du midi proche. Ce jardin qu'ils avaient si longtemps considéré comme un paradis, lui apparaissait, maintenant qu'il avait conquis sa première liberté, comme la prison de leurs jeudis. Des fleurs ? Mais il y en avait plein le marché, sur la place, ou même les affreux hortensias semblaient avoir été trempés dans l'eau du bassin, les lys dans le reflet des yachts. Cependant, dans le jardin,

là-haut, si haut qu'il fallait lever la tête comme vers une icône pour penser à elle, il y avait bien Catherine, qui cousait sans doute, parmi le bourdonnement des abeilles, auprès du bébé dont les petites mains roses se tendaient encore vers les hirondelles. Mais n'était-elle pas une prisonnière, elle aussi, dans son bois dormant et fleuri ? Pourquoi n'était-elle pas à se promener dans le chaud matin étourdissant ? Que ne l'avait-il aperçue marcher sous les ombres des platanes et des marronniers, semblables à celles qui venaient de retomber, semblait-il, en un bond exquis de sur les fils des trolleys tendus provisoirement comme des cordes raides au-dessus d'une ville de fête et de carnaval, pour les ballerines de la lumière d'été ?

Lucien et Louis le firent sursauter par leur brusque apparition. Avait-il oublié que ce rendez-vous avait été fixé pour se compter sur l'autre rive d'une nuit empoisonnée ? Eh bien, Lucien n'avait pas été incommodé, ni Louis qui avait longtemps attendu les douleurs, mais s'était finalement endormi. Lucien ne raconta pas sa nuit de remords et de peur : au lieu d'être resté dans la remise, que ne s'était-il réfugié auprès du tapis vert ? Devant son esprit inquiet, les cartes défilaient comme les visages de la sécurité et du bonheur, jolies, bien que certaines un peu crasseuses et usées, les carreaux, les cœurs, les piques... Elles s'abattaient sur la table, tentatrices et comme une monnaie qui l'achetait. Oh ! comme il suppliait le dix de trèfle de lui masquer l'épouvantable arbuste du cuba ! Quel secourable paravent de piques se dépliait devant le tonneau des philtres, mais rien n'arrivait à cacher l'absurde boule. Elle, cette inéluctable Boule, elle se mit à tourner en grinçant sur son trépied, colorée maintenant, et il voyait passer l'Europe verte, l'Atlantique trop bleu, et Cuba ; l'île rouge éclatante comme un diamant qui jetait, du cœur du monde, une lueur accusatrice. Non, pas cela ! Vite

l'Amérique, la Chine, le Pacifique, qu'ils tournent, passent, effacent l'île maudite. Il prenait en horreur les voyages, les explorations, les aventures. Il apprendrait tout, mais cela il ne voulait plus le connaître. Il tombait des arbres une branche dorée, une couronne. Des prix rouges s'étalaient sur le gazon. Il songeait qu'il raterait sa composition du lendemain et se demandait s'il irait à ce rendez-vous.

Maintenant, sur le quai il avait le sentiment des traîtres et sentait que sa présence réticente devait mal cacher son secret. Son rire sonnait faux quand les autres riaient aux éclats, car la vie était magnifique, il n'y avait pas moyen de mourir, mais non, puisque Gisèle et Geneviève et Gilberte enfin surgirent soudain en plein milieu du marché, riant aussi aux éclats, poussant des cris, et prirent d'entre les fleurs un grand élan pour franchir en courant la rue.

— Vous ne nous avez pas trop attendues ? Etiez-vous inquiets ? Mais Simon, où est Simon ?

Les cris, les rires cessèrent. Ce retardataire leur donnait de l'inquiétude. Mais il arriverait certainement, il arriverait, il avait tant de chemin à faire.

— Quel dommage que nous n'ayons rien dit à Marie, dit maladroitement Lucien qui n'était plus dans le jeu, et pour se rattacher aux autres.

On protestait. « Es-tu fou ? — Voudrais-tu la voir ici ? »

Ces mots font une étrange impression sur Gisèle, comme une apparition de l'au-delà, car elle n'imagine plus Marie vivante depuis qu'elle a rêvé sa mort. L'a-t-elle bien rêvé, l'enterrement de Marie ? Le panorama a définitivement triomphé du jardin sous la forme de personnages en très denses ténèbres qui rôdent dans les allées. On a descendu de la chambre le petit cercueil recouvert d'une étoffe blanche resplendissante. Il faut le porter à bras pour traverser le jardin, suivi des som-

bres personnages panoramiques. Gisèle le voit arriver sur la boule où il se présente d'abord de face, puis vire doucement jusqu'à se mettre de profil ; il suit la courbe du miroir, il s'allonge, tel une longue chenille blanche, une resplendissante chenille communiante, fait plusieurs fois le tour d'un fruit, et puis soudain, mystérieusement, il disparaît, laissant place sur le miroir au ténébreux cortège qui pousse Gisèle dans le dos, comme si Marie et son cercueil venaient d'entrer à l'intérieur. Est-ce là son tombeau ? L'aérolithe n'aura plus qu'à repartir et à la remporter dans son monde flasque.

Et c'était tout. Alors pourquoi parler de cette Marie catéchisante et rougeaude, puisque... « Comme tu es devenue belle cette nuit, Gilberte ! » Gilberte était un peu pâlie, un petit cerne lilas ombrait ses yeux parfumés et brillants et ses lèvres avaient pris aux scarabées pourpres de leur mélange un inextinguible éclat vermeil. Ils découvrirent sa beauté, miraculeusement éclose en une nuit et la regardaient étonnés, émerveillés que l'une d'elles pût partager cette gloire qu'ils n'avaient encore accordée qu'aux choses : belle, belle, belle, belle pour la vie, et dans cette révélation elle vacillait, ne se reconnaissait plus elle-même, toute confuse.

Elle fut sauvée par l'apparition blonde et séraphique de Simon de l'autre côté de la rue. Il semblait en marchant toucher à peine le sol. Il donna l'impression d'un être adorablement fragile, quand il s'arrêta, avant de traverser, pour laisser passer l'infernale résonance de fonte d'un lourd camion qui emporta un moment tout au fond de la terre son visage pâle au timide sourire étonné. Puis on le vit resurgir, ailé, de son abîme avec une grâce plus touchante encore, devant la vitrine des Nouvelles Galeries où se tenait pour Marie tout un étalage de garçonnets niais et joufflus, desquels il se détacha comme un petit dieu, pour se jeter, le visage en sueur, dans les bras de Geneviève.

— Le père Duflo avait menti, c'était une blague !

— Peut-être ne le savait-il pas lui-même ?

— Qui te dit que nous n'avons pas été plus forts que son poison ?

Souriant, le petit Simon tirait de sa poche les dernières boules de cuba noircies et les jetait contre la coque du yacht, contre lequel elles rebondissaient pour aller tomber dans l'angle du bassin, où s'attiraient des morceaux de bois, des cadavres d'animaux, des pommes vertes, tous les vieux fruits décolorés, noyés, perdus, à bout d'aventures.

— C'est le coin des suicidés, dit Lucien.

Mais cette réflexion déplacée n'éveillait aucun écho. Les douze coups de midi tombèrent lentement de l'horloge du théâtre sur le marché aux fleurs et dans l'eau profonde du bassin. Une sirène retentit dans le port. Ils levèrent les yeux et aperçurent assez haut dans le ciel bleu un gros ballon sphérique, sans nacelle, mais sur l'aluminium poli et brillant duquel semblaient remuer des figures. Il s'en allait tranquillement, dans leur silence, et prenait sans hésitation la direction de la mer.

GEORGES LIMBOUR

REMY DE GOURMONT

JOURNAL LITTÉRAIRE. 1905.

(Fragments)

Jeudi 6 avril. — Ce soir, à 6 heures, rencontré Remy de Gourmont au Mercure. Compliments sur mon article sur Schwob. Je lui réponds en riant. Il me répète ses compliments. Après tout, il pensait peut-être ce qu'il disait. Quelle raison pour le contraire ? Parlé ensuite ensemble de Schwob. Je lui complète ce que je pense du talent littéraire de Schwob. Puis Gourmont me dit : « Il va vous manquer, maintenant. » Nouveaux propos sur le certain éloignement que je me sens pour les livres de Schwob. Trop soignés, trop « fabriqués ». Nous concluons par une préférence pour plus de spontanéité ou, si on veut, moins d'art. Plus de spontanéité, surtout. Gourmont est aussi arrivé à cette opinion, qu'il a exprimée, je le lui ai dit, dans ses *Promenades littéraires*. Quand on connaît ses premiers livres, c'est là un grand changement de sa part.

Lundi 17 avril. — Jean de Gourmont, en me reconduisant ce soir, me disait, au coin de la rue de Sèvres et de la rue Vaneau, que son frère, en lisant devant lui l'article sur Schwob, lui a dit : « Léautaud a de la personnalité. Il arrivera. » J'ai dit à Jean de Gourmont en me moquant : « Oui... Seulement, il faudrait avoir plus d'activité, et plus d'ambition que je n'en ai », — et,

à la vérité, je ne m'en sens aucune. J'écris vraiment pour mon plaisir.

Vendredi 18 août. — Il y a quelques jours, au Mercure, Gourmont m'a demandé si je voudrais faire un volume de pages choisies de Stendhal dans la collection du Mercure. J'ai dit oui. Il m'a demandé mes vues sur ce sujet. Je lui ai dit qu'il faudrait surtout donner le vrai Stendhal, l'amateur de soi-même, l'homme qui se regarde, s'écoute, s'analyse sans cesse, l'égotiste, enfin. Il m'a approuvé entièrement. Ce soir, nous retrouvant au Mercure, nous sommes allés nous asseoir au Luxembourg, pour parler de tout cela. Nous avons aussi parlé de bien d'autres choses, par exemple des romans prétendument nietzschéens de Paul Adam et de Madame de Noailles, dont les héros sont seulement des gens grossiers, qui ont pour toute morale d'écraser tout ce qui gêne leur marche, les empêche d'arriver à leur but. Comme je n'ai pas lu ces romans, c'est Gourmont qui m'a renseigné. Il me dit : « C'est cela la philosophie de Nietzsche pour Paul Adam et Madame de Noailles ». Je lui dis : « Mais c'est de la bêtise, alors ? » Il approuve, en riant. Ensuite, longue conversation sur la production effrénée de tous nos écrivains actuels, raconteurs d'histoires, plus ou moins adroits inventeurs de sujets, au fond sans personnalité ni grand intérêt. Je dis combien je me sens incapable d'autant de travail, d'imagination, de diversité. Il me demande comment je pense que Stendhal peut se différencier de tous ces faiseurs de « copie ». Je lui réponds sans chercher qu'à mon avis les romans de Stendhal ont été pour lui des occasions, des moyens d'utiliser les circonstances de sa vie, les caractères qu'il avait observés, les intrigues qu'il avait surprises, ses propres aventures, ses propres sentiments, en un mot un moyen, une façon de recréer et de revivre sa vie,

que c'est la raison pour laquelle il a beaucoup écrit, se racontant, parlant de lui sans cesse, sous une forme ou sous une autre, jusque dans ses lettres, qui sont, pour beaucoup, encore une forme de l'autobiographie. Nous avons aussi parlé de Huysmans. Gourmont me dit qu'il est extrêmement grossier dans ses propos et qu'à l'époque qu'il le fréquentait il en a été souvent très gêné. A ce qu'il me dit, il aurait accompagné Huysmans dans tout le quartier Saint-Séverin à l'époque à laquelle Huysmans préparait ce qu'il a écrit sur ce quartier. Je dis combien je trouve le *Quartier Saint-Séverin* un livre curieux. Nous parlons aussi de *A vau l'eau*, qui est également si bien Huysmans. Gourmont me dit qu'il y a aussi les *Sœurs Vatard*, le vrai type, selon lui, du roman naturaliste.

Vendredi 25 août. — Revu Gourmont ce soir au Mercure. Encore parlé des *Pages choisies* de Stendhal. Rendez-vous demain soir au Mercure. J'apporterai un ou deux volumes, l'*Amour*, par exemple. Nous dînerons ensemble.

Samedi 26 août. — Au rendez-vous, à six heures, au Mercure. Gourmont était déjà là. Nous avons parlé des *Pages choisies*, de ce que nous y mettrons, beaucoup de l'*Amour*, du *Brulard*, des *Souvenirs d'Egotisme*, de la *Correspondance*, chapitres de la *Chartreuse*, du *Rouge et Noir*, morceaux des *Mémoires d'un Touriste*, *Rome, Naples et Florence*, etc., etc., extraits des notices Colomb, Mérimée, articles Balzac et Bussière. J'ai enlevé de première main le chapitre que je veux faire avec les *Préfaces* de Stendhal. Gourmont a reconnu que ce sera à la fois très particulier et très intéressant. Nous sommes sortis du Mercure où nous étions seuls depuis une heure. Un tour sous les galeries de l'Odéon, pour savoir des nouvelles d'un ouvrage de Rivarol, *Petit dictionnaire des grands hommes*, dont Gourmont a besoin pour ses

Pages choisies, puis été à pied jusqu'au café de Gourmont, le Café de Flore, au coin du boulevard Saint-Germain et de la rue Saint-Benoît. Nous avons bavardé tout le long du chemin. Combien Hugo et Musset sont devenus, au moins pour nous, rococos, dessus de pendule. Gourmont me dit que Samain est maintenant au Mercure le poète qui se vend le plus. Combien l'imitent et se servent de lui, par exemple Gregh et Madame de Noailles, ainsi que de Jammes. Des juifs en littérature et de ce qu'on pourrait écrire à ce sujet. Au café, la conversation continue. Nous parlons d'Elémir Bourges et de la fameuse *Nef*. Gourmont me dit qu'il trouve tout cela insupportable mais qu'il n'oserait pas dire son opinion. Bourges, à son avis, a imité des tas de gens, jusqu'à Mendès, ce qui est un comble, dit-il. « Mais, voilà. Il est convenu qu'il est admirable et qu'on l'admire. Alors, on l'admire. On dit : « Bourges est là-bas, à Fontainebleau, qui médite, qui travaille, qui pense ». Et tout cela aboutit à mettre dix ans pour accoucher de *La Nef !* » Le ton de Gourmont en disant cela : raillerie, sorte de pitié. Gourmont est tout à fait de mon avis quand je lui dis l'horreur que j'ai pour tous ces livres dans lesquels l'antiquité nous est resservie d'une façon ou d'une autre. Nous parlons de Ghil. Je dis que je ne sais jamais si je dois éclater de rire ou me taire, tant je me demande, devant une telle fidélité à des idées si bizarres, si ce n'est pas moi, après tout, qui ne comprends pas et qui ai tort, mais que, tout de même, qu'on puisse ainsi n'avoir changé en rien, pendant quinze ans, qu'on puisse ainsi avoir si peu évolué, fait si peu fonctionner son intelligence en dehors du même point, cela me choque, me donne un étonnement qui n'est pas loin de la moquerie. « Mais, me dit Gourmont, vous le connaissez, Ghil ? Il n'y a qu'à le regarder, avec sa tête de « calicot » à cheveux frisés. C'est un imbécile ». Il répète ce mot

plusieurs fois : « C'est un imbécile ! » avec ce rire franc qu'il a, et ce bégaiement auquel on finit très bien par se faire. Nous parlons aussi de Régnier. Il l'aime beaucoup. C'est un plaisir pour lui quand il peut passer un moment avec lui, et il n'y a pas beaucoup de gens dont il puisse en dire autant.

. . . .

Nous parlons aussi de Retté, si vulgaire, « commis voyageur littéraire ». A huit heures vingt nous allons dîner, au Duval en face, à l'autre coin de la rue Saint-Benoît. Il est si tard qu'il n'y a presque plus rien. Après le potage, la conversation reprend. Sur son frère. « Je trouve qu'il m'imite un peu », me dit-il. Je lui dis que je ne trouve pas. J'ajoute : « Je pense que vous devez bien vous en rendre compte, que ce n'est pas drôle d'avoir un frère comme vous quand on écrit ». Je ris en lui disant cela et il me répond : Oui, en riant aussi. Après le dîner, nous retournons au café. Une femme quittait la table voisine de la nôtre au moment que nous nous asseyions, passant entre les deux tables pour s'en aller et frôlant légèrement Gourmont. Il l'a presque touchée, par derrière, d'une main, comme pour la chasser, d'une tape, dans un geste d'impatience et d'antipathie. Gourmont me parle théâtre. Il a été récemment à la Comédie, voir du Molière. Il raffole du *Bourgeois*, du *Malade*, de *Pourceaugnac*. Le reste, non, si ce n'est l'*Avare* ou *Tartuffe*. Nous parlons du manque de comique dans le théâtre actuel, des raisons de ce manque de comique, qui sont la manie qu'on a de vouloir enseigner, éduquer, moraliser, exposer une thèse, etc., le dogmatisme grossier qu'ont tous les auteurs, leur manque de légèreté d'esprit. Gourmont me parle de Courteline. Je lui objecte que le comique de Courteline n'est à mon avis qu'un comique de situations, alors que le vrai comique est le comique des caractères. Je lui dis mon admiration pour Beaumarchais et qu'il a eu raison, lui, Gourmont, d'écrire

une fois que l'ironie est le sel qui conserve tout. Si on ne sait pas railler, rire, se moquer, on n'a qu'un talent provisoire, démodé le lendemain, sans compter profondément ennuyeux tout de suite. La conversation vient ainsi sur lui-même. Je lui parle de la différence entre le Gourmont d'aujourd'hui et celui du début. Il en convient, mais il me dit que ce qu'il est aujourd'hui, avec le goût extrême qu'il a pour les idées, n'est en réalité qu'un retour à ce qu'il était à vingt ans et que ce qu'on appelle le Gourmont du début, c'est-à-dire de *Phénissa*, des *Proses moroses*, etc., etc., n'a été qu'une étape. Je lui demande s'il écrirait encore, comme dans un de ses premiers livres, qu'il aime mieux les mots que les idées. Il s'étonne d'avoir écrit cela, et avoue qu'il ne l'écrirait plus, qu'il aime mieux les idées. Il me parle de Verlaine, de l'histoire des vêtements achetés pour Verlaine par Huysmans. Huysmans obligé de le surveiller à la sortie du magasin, pour qu'il n'aille pas les vendre. Nous parlons de Beaumarchais, du *Mariage de Figaro*. A onze heures nous sortons du café et nous nous quittons rue des Saints-Pères, devant sa porte. Il est convenu que je vais me mettre au travail pour le volume *Stendhal*.

Je songeais en rentrant chez moi combien, tout de suite, je me suis trouvé à l'aise avec Gourmont, parlant selon mon idée, disant mes idées, au hasard de l'improvisation, sans rien d'emprunté, de réticent, d'hésitant, de timide. Je n'avais jamais pu y arriver avec Schwob, même après deux ans de fréquentation. Il y a là un fait qui m'intéresse. Je ne sais pas ce que Schwob pensait de moi, quand je parlais si peu, quand je disais si peu de choses. Mais avec Gourmont, aucune gêne, j'ai tous mes moyens, et j'ai senti souvent que je l'intéresse.

Mercredi 30 août. — Au Mercure, vu Gourmont.

Lui, Vallette, Morisse et moi nous avons parlé de l'esprit. Je ne sais trop comment cela est venu. Je crois que c'est parce que je disais à Vallette que je voudrais avoir des indiscrétions sur des écrivains de son groupe pour faire quelques pages signées Boissard. Nous avons parlé des *Mémoires* de Viel-Castel, dans lesquels il y a cette anecdote sur un M. Lefèvre de Viefville, mot de la princesse Mathilde dont il était l'amant, à quelqu'un qui lui disait de venir le voir descendre de chez elle : « Quel est ce pistolet que je viens de rencontrer dans votre escalier ? — Un pistolet ? mon cher. Dites un revolver. Il est à six coups ». J'ai vu souvent ce M. de Viefville au Palais, quand j'étais clerc d'avoué, devenu Président de Chambre d'appel. Je disais à Gourmont que ces écrits sont selon moi les plus intéressants, que le plus grand plaisir littéraire selon moi est de surprendre des gestes, des mots, des traits, d'apprendre des histoires sur les gens, des choses cachées, en notant tout ce qu'on voit, entend ou apprend et en le racontant ensuite, qu'il y a là selon moi une grande jouissance d'esprit, on voit le fond vrai des individus, que si j'étais riche et libre j'aurais passé ma vie à cela, fréquentant le plus de gens possible, recueillant tout ce que j'aurais pu savoir, payant même au besoin les confidences et les indiscrétions. Tous riaient de mon « cynisme ». Gourmont m'a approuvé quand je lui ai dit : « Quels sont les livres qui restent, après tout ? Ce sont ces livres-là, Dangeau, Tallemant, Saint-Simon, Bachaumont, etc., etc. »

Je ne sais plus pourquoi, je suis amené, à un moment, à dire que je n'ai jamais passé une heure avec Schwob sans écrire, en rentrant chez moi, ce qui s'y était dit et passé. J'ajoute que j'ai peut-être tort de dire cela devant eux, car ils se méfieront et j'y perdrai. Il faudrait au contraire avoir l'air le plus bête et le plus indifférent.

Vendredi 1er Septembre. — Vu Gourmont au Mercure. Nous parlons de la bêtise. Congrès des instituteurs. Les croyants laïques. Les Universités populaires. Je lui raconte les trois mois que j'ai passés à l'Université du Faubourg Saint-Antoine, comme secrétaire de M. Lemarquis, nommé administrateur provisoire de la maison, à la suite du différend Deherme-Vitta, le représentant là chaque soir. Lapicque, l'homme préhistorique. Mes franchises d'appréciations avec certains ouvriers se prenant pour des « intellectuels », se qualifiant d' « ouvriers émancipés », parce qu'on est venu leur lire un soir des poèmes de Mallarmé. Mon opinion, que je ne leur ai pas mâchée, que lorsqu'on veut vraiment s'instruire, on ne se met pas en bande, mais on s'enferme seul. Nous partons avec Morisse. Gourmont a été voir la *Nuit d'octobre* à la Comédie. Ridicule énorme, naturellement. J'ai vu cela aussi. Je sais à quoi m'en tenir. Quant au public, il admire. Comme je le dis à Gourmont : C'est que, pour lui, c'est de la haute littérature. Cela me fait penser aussitôt à un mot de Madame Magne, chez les Van Bever, que Madame Van Bever m'a rapporté, sur les travaux de son mari : « Mon mari fait de la haute littérature ». Cela nous fait bien rire. En nous quittant au coin de la rue de Rennes et de la rue du Vieux-Colombier, Gourmont me parle de copies à faire à Carnavalet ou à la Nationale, pour ses *Pages choisies* de Rivarol.

Je suis de plus en plus à l'aise avec Gourmont. Aucune familiarité, bien entendu. J'ai trop horreur de cela. Mais une grande liberté d'esprit, bien des idées d'accord, lui très simple, acceptant très bien qu'on ne soit pas de son avis, un grand plaisir pour moi de toutes les façons.

Lundi 4 septembre. — J'ai déjà commencé à travailler aux *Pages choisies* de Stendhal. Ce n'est vraiment pas facile, et c'est de plus bien délicat, de tronquer ainsi,

surtout dans les romans, et quels romans ! Les plus serrés, les plus pleins qui soient. J'avais relu *La Chartreuse* récemment. C'est vraiment un livre extraordinaire. Son cerveau marchait, à celui qui a écrit cela ! Pas une ligne pour le joli, pour le pittoresque, pour l'amusement. Toujours quelque chose, toujours de l'intérêt. On se rappelle à chaque instant le mot de Beyle, qu'aux écrivains cotés de son temps, il aurait fallu quatre volumes pour écrire chacun de ses livres à lui.

Mercredi 6 septembre. — Été au Mercure. Vallette me dit tout de suite que Gourmont me cherche partout. « Décidément, c'est mon numéro 2 », lui dis-je, en faisant allusion à Schwob. Nous bavardons. L'inventaire annuel est terminé. Je demande des renseignements quant au *Petit ami*. Voici : Tirage : 1089. Donnés en service : 142. Il en restait, au 30 juin dernier : 649. C'est donc, comme vendus : 298, presque en trois ans. Mieux vaut ne pas insister. Gourmont arrive. Résultat : une liste d'un tas de choses à aller copier à la Nationale. Je n'étais pas plus content que cela en la prenant. Très joli, de travailler pour Gourmont. Mais pendant ce temps je ne fais rien pour moi. Il doit me croire des rentes. Il faudra que je l'éclaire là-dessus.

Vendredi 8 septembre. — Été ce soir chez Van Bever, un peu malade hier. Gourmont me réclame encore. Il a dû m'écrire.

Samedi 9 septembre. — Été au Mercure ce matin. Morisse me dit que Gourmont s'inquiète si j'ai commencé ses copies. J'avais reçu dès le matin un mot de lui me demandant à me voir au Mercure vers six heures. J'ai pris le parti d'aller à la Nationale l'après-midi. Quand Gourmont est arrivé à son tour, j'ai été le chercher et il s'est installé à côté de moi. Commencé les copies pour les *Pages choisies* de Rivarol. Il y en a

bien un peu beaucoup, mais tout ce qu'écrit Rivarol est si plein d'esprit, d'ironie et de finesse que le plaisir fait oublier la besogne. A côté de nous, Laurent Tailhade faisait un article avec un volume de Madame de Sévigné et un volume de Saint-Simon. Gourmont ne l'aime guère et n'était guère réjoui du voisinage. Remonté ensemble jusqu'à la rue Saint-Sulpice. Rendez-vous lundi à la Bibliothèque.

Lundi 11 septembre. — Continué à travailler à la Nationale avec Gourmont. Remonté ensemble. Passé un moment au Café de Flore. Nous avons parlé des *Epilogues*, au sujet desquels Gourmont se demande s'il ne lasse pas la patience des lecteurs, de leur nouvelle forme en *Dialogues*. Je lui ai dit tout ce que je pense à ce sujet : que ses *Epilogues*, que ses *Dialogues* sont parfaits, qu'il faut qu'il continue, que c'est devenu une « rubrique » qu'on regretterait de ne plus trouver dans le *Mercure*, que l'esprit et l'indépendance d'esprit, le jugement libre, sont déjà trop rares à notre époque, où tout le monde prêche si vulgairement, que lorsqu'on a sa tournure d'esprit on doit se rendre compte de l'intérêt de ce qu'on écrit et qu'il doit continuer. Tout cela, avec timidité et réserve, mais mieux, tout de même, que je l'écris ici. Nouveau rendez-vous demain.

Mardi 12 septembre. — Je suis heureux d'avoir connu Gourmont alors qu'il est dégagé de tout le fatras et de toutes les bêtises de l'*art* et que moi-même je commence à avoir le goût et la franchise de mes idées, même si elles paraissent singulières aux yeux de certains. Nous sommes ensemble, pour le moment, comme deux amateurs d'anecdotes, qui prisent par dessus tout l'esprit et l'ironie sans grandes phrases. Cela ne vaut-il pas mieux que d'*esthétiser*, comme on dit si joliment ?

Samedi 16 septembre. — Travaillé jusqu'à aujourd'hui avec Gourmont à la Bibliothèque nationale. Nous avons

fini aujourd'hui. Nous remontons ensemble et allons au Café de Flore. Nous parlons de quelques pages de *Mots et Anecdotes* que je veux donner au *Mercure*, de temps en temps. Nous en avons déjà parlé, lui, Vallette et moi. Certains de ces *Mots* les ont amusés. Ce soir, avec Gourmont, j'ai cherché un titre. Il m'a proposé *Petite Chronique scandaleuse.* J'ai objecté une certaine prétention. J'ai trouvé *les Confidences de l'amitié.* Gourmont l'a trouvé bien, à cause du sens moqueur de ce titre.

Lundi 18 septembre. — Été au Mercure, pour voir Vallette, rentré de vacances. Gourmont arrive. Il y a encore une courte copie à faire à la Nationale. Il me demande si je peux venir demain mardi à trois heures. Puis la conversation vient sur mon article de l'*Ermitage : Souvenir*, par Maurice Boissard. Dès son arrivée, Gourmont avait commencé, en riant : « Ah, bien, vous savez, j'ai lu votre affaire de l'*Ermitage.* Ce n'est vraiment pas clair. Qu'est-ce que cela veut dire, voyons ? » Vallette questionne. Morisse va lui chercher l'*Ermitage.* J'explique qu'une personne, aujourd'hui avoué, et qui a été clerc dans l'étude de ce Maître V...., m'a raconté ce que j'ai écrit, en me demandant de garder une certaine réserve, et que je l'ai écrit sans rien y ajouter, ne voulant pas me mêler de *finir* d'une façon ou d'une autre. Vallette lit et déclare que c'est un cauchemar, auquel on est intéressé dès la première ligne. Gourmont s'étend sur le ton sérieux que cela a, avec ces numéros de maison de la rue Laffitte si bien mentionnés : c'était là, et pas ailleurs. Il dit qu'il va sûrement y avoir des gens qui, après avoir lu, vont aller voir, l'*Ermitage* en main, comme un Baedeker. Il dit, sur les faits racontés, qu'à son avis, ce devait être du sadisme, que la jeune femme jolie devait avoir, à la fin, un rôle plus ou moins

obscène... Il signale ce détail, qui, selon lui, tendrait à prouver cette débauche : que maître V... avait emporté de l'argent, que le point curieux c'est qu'il ait fait entrer un étranger. Gourmont a même été jusqu'à dire qu'il serait intéressant de rechercher ce qu'était devenu ce maître V..., ce qu'avaient été son genre de vie, ses habitudes, etc., qu'on trouverait peut-être des choses curieuses, etc. Enfin, je puis me vanter de m'être amusé. J'ai été sur le point de leur dire la vérité : qu'il n'y a là que la mise par écrit d'un rêve baroque que j'ai fait la nuit du 5 au 6 janvier dernier, que j'ai écrit le matin aussitôt levé, et dans lequel j'ai introduit l'histoire de la maison de la rue Lafitte pour lui donner le ton d'une chose vraie. Je me suis retenu. Déjà, en bas, quand j'étais arrivé, dans le bureau de Van Bever, Van Bever et Georges Le Cardonnel, à propos de cet article, avaient discuté pendant une heure sur le spiritisme, l'hypnotisme, l'envoûtement, etc. Ce qui m'étonne, c'est la confiance de Gourmont. L'autre jour, j'ai eu l'occasion de lui raconter l'histoire de la lettre que j'ai envoyée à Vallette comme venant d'un vieux comédien retiré en province, à propos de mon article sur la Comédie-Française. En riant il m'a dit : « Vous avez décidément un tempérament de mystificateur ». Et cette fois-ci, le moindre soupçon ne lui vient pas ?

Mardi 19 septembre. — A la Nationale avec Gourmont. Une copie d'une heure pour le *Rivarol.* A cinq heures, quand nous sortons, il pleut. Nous allons à pied jusqu'à la place du Théâtre français, puis nous prenons un fiacre pour nous mener au Mercure. Nous bavardons pendant un moment dans le bureau de Van Bever. Au moment de monter chez Vallette, je lui dis que je pars. Il me retient à dîner, et il est entendu que je le retrouverai entre sept heures et sept heures et demie au Café de Flore. Je suis au rendez-vous. Nous

bavardons avant d'aller dîner. Nous parlons encore de l'esprit, des gens graves et sérieux jusqu'au ridicule, signe de bêtise, de la *marque* que Rivarol mettait dans tout ce qu'il écrivait, si bien qu'on peut reconnaître une page de lui sans aller à la signature. Je lui ai déjà dit qu'à mon avis c'est là le signe de l'écrivain, quand on peut dire d'une page, sans voir la signature, elle est d'un tel. Je suis amené à lui dire tout d'un coup : « On rit mal des autres, quand on ne sait pas d'abord rire de soi-même ». Il tourne soudain la tête vers moi, ce qui est chez lui le signe de l'intérêt, et me répond : « Oui » d'un air vif, pénétrant. Il est entendu que nous ferons le volume sur la *Révolution*, une partie *pour*, une partie *contre*, dont nous avons parlé à la Bibliothèque. Nous allons dîner, toujours au Duval en face le Café de Flore. Je remarque qu'il appelle la bonne : *Hé !* tout court. A la fin du dîner, à la caisse, pendant que Gourmont payait, une jeune bonne qui le regardait, faisait une mine de répulsion, en faisant son possible pour ne plus le voir. Pendant le dîner, il m'avait demandé ce qu'il y a dans ce qui doit paraître de moi dans le *Mercure* prochainement. Je le lui ai expliqué : histoires sur les bonnes que j'ai eues étant enfant, sur des maîtresses de mon père, sur la liaison de mon père avec ma mère et la sœur de ma mère, etc., etc. Il a ri et m'a demandé ce que j'écrirai bien quand j'aurai fini tout cela. Je lui ai avoué que je n'en sais rien, et que, d'autre part, comme j'aime à écrire, il me faut bien écrire sur des choses vraies, incapable que je suis de rien inventer, que je n'aime au reste que les choses vraies. Cela nous a amenés à parler de l'éducation et de ses résultats : il y a ceux qui en gardent la marque parce qu'ils n'ont aucune existence propre et qui subissent cela comme ils auraient subi autre chose, ceux qui en gardent la marque avec hypocrisie, gardant leur vraie nature mais

la dissimulant, enfin ceux sur qui l'éducation ne fait rien, parce qu'ils ont une individualité très forte. Nous concluons que l'éducation a, en général, peu d'effet, qu'on reste l'individu qu'on est et que s'il y a une influence qui compte, c'est bien plutôt celle du milieu dans lequel on a été élevé, comme, plus tard, celle du milieu dans lequel on vit. Encore n'en suis-je pas du tout sûr pour ma part. Une personnalité fortement marquée peut continuer à être réfractaire à tout, jusqu'au bout.

Nous retournons au Café de Flore. Nous continuons un peu à parler de l'éducation. Je ne sais quoi m'amène à lui dire quelques mots sur la façon dont j'ai été élevé, la grande liberté morale dont je jouissais, jamais mon père ne s'étant occupé de m'imposer ses idées ni ses goûts, et combien je dois à cela d'être dégagé de bien des choses, que bien des choses ne comptent pas, n'existent pas pour moi. Un peu plus, et je lui disais que même l'amitié n'est pas pour moi un bien grand lien... Je me suis retenu à temps, heureusement, grâce à l'habitude que j'ai de réfléchir très rapidement à tout ce que je dis, avant de le dire. La conversation est venue ensuite sur la pauvreté, quand on est jeune. Je lui ai dit que, pendant des années, j'ai vécu avec cinquante francs par mois, circulant partout, allant aux expositions de peinture, au théâtre, aux *premières* de la Comédie, trouvant même le moyen d'acheter un livre de temps en temps, et que c'était à l'époque de mes débuts au *Mercure*, tout cela sans aucune dette ni emprunts à personne. J'ai ajouté que je trouve d'ailleurs cela sans intérêt ni mérite, attendu que si on est pauvre, il y a toujours de sa faute, témoin moi-même : manque d'énergie, besoin de liberté, grand prix que j'ai toujours donné à un certain loisir, sacrifiant sur le reste pour l'avoir, perpétuelle flânerie physique et intellectuelle, et que j'ai horreur des écrivains qui se mettent un jour à raconter leurs jours de

misère. « Cela n'a aucun pittoresque, aucune nouveauté. Il n'y a jamais aucune diversité dans la pauvreté. Il n'y a de diversité que dans la fortune. On est toujours pauvre de la même façon. Les éléments de la pauvreté sont toujours les mêmes. Aucun intérêt ». Cela a paru intéresser Gourmont. Je vois à son regard quand il est intéressé par ce que je dis. Puis il est revenu à ce sujet fréquent entre nous que je devrais refaire pour notre époque un *Petit Dictionnaire de nos grands hommes.* Je lui ai objecté le cercle trop étroit de mes relations. Il me répond que je devrais voir du monde. Je lui objecte encore le manque de moyens pour cela, et que je m'ennuie généralement au milieu de beaucoup de gens. Nous parlons aussi de ma vie matérielle. Je lui dis que j'avais espéré, il y a quelque temps, pouvoir trouver un secrétariat auprès d'un vieux monsieur riche, qui écrirait plus ou moins ses mémoires, par qui je pourrais voir des gens et apprendre des choses, non pas pour en faire des romans, grand Dieu, non ! mais pour en composer des anecdotes, des portraits. Gourmont me parle alors du banquier juif de Hambourg, l'ami de Rivarol, qui lui empruntait de temps en temps 100 ou 500 louis, en l'appelant « mon cher ami ». Fuch, je crois. Je lui réponds que je me suis dit bien souvent qu'il n'y a guère que deux choses qui comptent dans la vie : être un homme d'esprit, ou avoir de la fortune. Encore, l'esprit est-il préférable à la richesse, car si on a de l'esprit, on trouve toujours un homme riche... qui vous emprunte. La question du secrétariat nous amène à parler de Bélugou. Gourmont me dit que c'est une sorte de secrétaire comme cela qu'il doit être. Je lui dis que je crois que Bélugou est plutôt précepteur dans des familles riches. Nous parlons de lui, individu curieux et intéressant. Je dis à Gourmont : « Quand il parle, on ne sait jamais s'il ne veut pas rire ». Gourmont me raconte

qu'il a dîné une fois chez lui, avenue Kléber, ou à peu près. Appartement superbe, sans qu'on sache exactement quelles sont ses ressources. Gourmont suppose qu'il doit habiter un appartement au-dessus de celui de sa mère, et que, lorsqu'il reçoit, il fait tout monter de chez elle : vaisselle, cuisine, et domestiques. Gourmont me dit que nous dînerons un jour tous les trois. Il lui parlera d'un secrétariat pour moi, à son avis étant possible à Bélugou de me trouver cela, et j'aurai là en même temps une occasion de parler à Béluzou de ses documents sur les Stendhaliens. J'ai aussi raconté à Gourmont à quel point j'avais cru que Paupe était une invention de Stryienski, à cause de la façon dont Bélugou m'avait dit un jour : « Vous ne connaissez pas Paupe ? C'est un bien curieux individu ». Et puis, ce nom, aussi : Paupe... La façon aussi dont Bélugou a parlé de lui dans sa préface des *Soirées du Stendhal-Club*, quand il parle de Paupe « inventé par Stryienski ». Je raconte aussi à Gourmont la lettre que j'ai reçue de Stryienski, me disant du mal de Mitty, et mon étonnement d'une telle confiance vis-à-vis de moi, totalement inconnu pour lui. « Un Stendhalien qui se déboutonne si vite... », dis-je. Gourmont me fait remarquer que Stryienski est surtout un bon professeur qui s'est mis à parler de Stendhal comme il aurait parlé d'un autre. « N'empêche, dis-je à Gourmont, qu'il a mis au jour des livres uniques comme le *Brulard* et les *Souvenirs d'Egotisme* ». Gourmont me dit aussi que je devrais faire un opuscule sur les femmes de lettres actuelles. Il me donne comme titre : *Les Neuf Muses et les Trois Grâces*. Je lui dis : « Pour les *Trois Grâces*, nous mettrions des messieurs ». Il éclate de rire. Nous parlons de la réédition des *Poètes d'aujourd'hui* en deux volumes. Il ne veut pas croire que je puisse trouver seize poètes à ajouter. Il entend de vrais poètes, naturellement. Nous nous amusons un peu là-dessus.

. . . .

J'oubliais ceci. En arrivant au Mercure, Gourmont m'a raconté ce qui suit, en le qualifiant de bel exemple de conscience littéraire. C'est venu à propos d'une « coupure » des *Débats* sur Gobineau, qui se trouvait sur le bureau de Van Bever. « Dire que c'est moi qui ai lancé Gobineau, me dit Gourmont. Mais oui ! Marnold m'avait amené son frère, le jeune Jacques Morland, qui voulait écrire mais ne savait trop sur quoi, en me demandant si je pouvais lui indiquer un sujet. Je l'avais trouvé intelligent, avec des idées. Je lui dis alors : « Eh ! bien, tenez, il y a Gobineau, dont personne ne parle, qu'on ne connaît pas. Vous pourriez le lire, faire un article sur lui. Un mois après, Morland revient me voir. Il avait lu Gobineau et m'apportait son article, mais un article *contre*, un article d'éreintement. « Ah ! non, lui dis-je, ce n'est pas cela. Vous vous êtes trompé. Relisez-le ». Un mois après, il avait fait un autre article, *pour* Gobineau, cette fois-ci, un article d'éloges. Je l'avais envoyé auprès de la famille de Gobineau pour avoir des renseignements. C'est ainsi qu'il a pu écrire l'étude qui a paru dans la *Revue des Idées*. Il avait d'abord trouvé cette merveille qu'il fallait être contre Gobineau parce que les Allemands l'admirent. Comme point de vue, c'était joli, n'est-ce pas ? Avec sa volte-face, il est devenu un bienfaiteur de Gobineau, presque le créateur du Gobinisme ». Gourmont sautait doucement de rire, en racontant cela. Comme je le dis à Gourmont, après avoir voulu être contre Gobineau à cause de l'admiration des Allemands pour lui, Morland a même été, dans son étude, jusqu'à faire honneur aux Allemands de connaître et d'honorer Gobineau, alors qu'on l'ignorait en France. « C'est sur ce premier article de Morland, dit Gourmont, que tout le monde a marché et que le mouvement gobiniste a fait sensation ».

J'ai encore beaucoup pensé, pendant toute cette

soirée avec Gourmont, à toute l'aise que j'ai avec lui, à ma facilité de conversation, mon abandon, etc. Toute la différence avec ce que j'étais avec Schwob m'occupait en même temps que je bavardais. J'ai été plusieurs fois sur le point d'en parler à Gourmont.

Mercredi 20 septembre. — ... Je quitte Vallette avec Gourmont et l'accompagne jusqu'à la porte du Café de Flore. Il me parle en route combien il change chaque jour. Cela à propos de la correction des épreuves de son volume d'*Epilogues* qui va paraître. Je lui demande s'il n'a pas souvent la tentation de corriger. Il me répond vaguement, et me dit, qu'en tout cas, il coupe beaucoup, certaines choses étant devenues sans intérêt, le moment de l'actualité passé. Il me dit qu'on réimprime *Le Vieux Roi*, qu'il a essayé de faire des changements, mais y a renoncé, tant il y avait de peine. Il a seulement fait des changements, et des changements de style seulement, dans *Théodat*. « Cela m'amusera à comparer », lui dis-je. « Ah ! non, pour le coup » me dit-il. « Mais si, mais si », lui dis-je. « Ne le dites à personne, alors ! » Nous nous quittons là-dessus, lui entrant au café, moi m'en revenant rapidement chez moi.

Mardi 25 octobre. — Vallette a tenu à faire disparaître dans la première partie d'*In Memoriam* qu'il était en train de lire, le mot *baiser*, — (quand je raconte que ma belle-mère me racontait, quand j'étais enfant, que ma mère se faisait baiser dans des fiacres). Dans l'impossibilité de trouver un équivalent, ce mot ayant là le caractère d'une injure que voulait m'adresser ma belle-mère, on s'est arrêté à : b...

Gourmont, arrivant sur ces entrefaites, m'a déconseillé le petit volume que Vallette voudrait faire avec *In Memoriam*, et, consulté sur le mot ci-dessus, s'est lancé dans une discussion presque vive sur le manque d'agrément et la difficulté à faire l'amour en fiacre.

Il y mettait tellement d'insistance que je n'ai pu me retenir de lui répliquer que là n'était pas le débat, ni la raison d'être du mot dans mon récit, mais que ce mot, ayant dans la circonstance un sens injurieux pour moi dans la bouche de ma belle-mère, et du moment que je rapportais cette injure comme un trait de sa conduite à mon égard, je voulais le rapporter exactement.

Mardi 31 octobre. — J'ai acheté aujourd'hui dix actions 1re série du Mercure... Ce soir, à six heures, Gourmont, un peu étonné, a signé mes dix transferts. Cela l'a amené à nous parler de ses petites opérations de Bourse, sur certaines « bonnes valeurs », comme il dit avec un air entendu. Gourmont homme de Bourse, c'est un côté curieux de lui.

Jeudi 2 novembre. — ... Je disais ce soir à Gourmont : « J'ai envie d'ajouter à la fin d'*In Memoriam* : L'auteur se permet d'avertir que les présentes pages ne sont pas près d'être publiées en volume. Les critiques qui désirent en parler peuvent donc se payer ce plaisir dès à présent. — Allons ! allons ! non ! ne faites pas cela, m'a répondu Gourmont. Ne faites pas d'acrobatie ».

Samedi 4 novembre. — L'après-midi, à la Nationale, avec Gourmont, pour une dernière copie pour le *Rivarol.*

Lundi 20 novembre. — Depuis le 9 courant, je vais chaque après-midi travailler à la Nationale à mes recherches dans les journaux pour M. Lemarquis, affaire Cronier-Say. Aujourd'hui, Gourmont m'aperçoit en arrivant. Il vient me dire bonjour et me demande si je pars à 4 heures, pour remonter ensemble. Au moment de partir, je m'aperçois que j'ai besoin d'aller à l'étude, et je vais, à sa place, le lui dire. « Mais dites donc, me dit-il, je vais y aller avec vous, chez Lemarquis ». Nous partons ensemble. Arrivés rue Louis-le-Grand : « Je vais entrer avec

vous, hein ? Cela m'amusera de voir comment ç'est ». Si bien qu'il est entré avec moi et s'est assis sur la banquette du public, pendant que je cherchais des pièces dans le dossier D... sur mon bureau. Sa mise, son visage, sa tournure, comme on n'en voit pas souvent, attirent les regards. Mahaud, le principal, vient à moi, pendant que je cherche dans mon dossier et tout bas, en le regardant : « C'est encore un usurier de Madame D... ? » — tant il est habitué à me voir en affaires avec des gens de cette sorte. Je réponds : « Mais non, mais non » en éclatant de rire et en regardant Gourmont, qui regarde paisiblement le va et vient de l'étude.

Samedi 9 décembre. — ... Gourmont arrive. Un exemplaire de l'*Enquête* Le Cardonnel-Vellay traînait sur le bureau de Van Bever. Gourmont le prend, et après l'avoir feuilleté, dit : « J'ai peut-être tort de ne pas le lire, ce livre... Il a l'air drôle... » Je devine qu'il cherche à la table les pages dans lesquelles il est nommé. Il trouve ma réponse, et je vois bien qu'il la lit. Quand il a fini, il me dit : « Vous êtes énigmatique, dans votre réponse... C'est curieux, c'est assez bien rendu comme ton de choses dites, de conversation ». Je lui dis que n'étant pas satisfait du ton sérieux avec lequel on avait rapporté mes réponses, j'ai demandé à corriger, qu'on m'a donné des épreuves et que j'ai tout refait moi-même, questions et réponses. Il rit et me dit encore : « Vous êtes énigmatique », en regardant de loin, dans le volume, ma réponse, et d'un air extrêmement rêveur, les yeux dans le vide, il ajoute : « C'est Stendhal, qui était énigmatique ! »

PAUL LÉAUTAUD

LE BON VIN
DE MONSIEUR WESTON

I. — Tom Burt voudrait commettre un Larcin.

Une Ford, d'un modèle courant en Angleterre pour la livraison des marchandises dans les districts ruraux, était arrêtée, à trois heures de l'après-midi, devant l'Hôtel du Lion et de la Verge, à Maidenbridge, le 20 Novembre 1923.

La ville était paisiblement retombée, comme de coutume à cette époque de l'année, dans son habituelle somnolence automnale, que ne devait pas troubler le moins du monde l'arrivée d'une chose aussi banale que l'automobile d'un commerçant. Mais la voiture ne passa pas complètement inaperçue. Elle était le point de mire des yeux de trois petits enfants, car, à ce moment précis, il n'y avait rien de plus intéressant à contempler pour eux.

Les petits citadins, le fait est bien connu, vous regardent n'importe quoi, si ordinaire et si banale que soit la chose, et non sans bonne raison, car ils ont toujours au cœur l'espoir vivace qu'une bête extraordinaire et peu commune — un singe, une femme à tête de chien, ou un manchot — surgira à l'improviste d'un coin caché, et donnera aux assistants la joie soudaine et alerte d'une fuite précipitée.

Les gamins demeuraient près de la voiture, brûlant du désir curieux qu'ils ne pouvaient eux-mêmes expliquer, de découvrir quelle espèce de marchandise on tenait à l'intérieur.

C'était une voiture couverte — pas du tout d'un modèle

récent — et il apparaissait, d'après les éclaboussures sur les roues, qu'elle avait parcouru pas mal de chemin ce jour-là. Le chauffeur, dont la main droite reposait sur le volant, semblait attendre l'arrivée d'un compagnon — qui sans doute était aussi son associé dans l'affaire — car, de temps en temps, il jetait un regard d'attente vers le porche de l'auberge.

Comme il est exceptionnel de rencontrer ou de voir quelqu'un qui vaille la peine qu'on le regarde deux fois de suite dans un endroit aussi lugubre qu'une petite ville de campagne, nous devons nous estimer heureux — plus heureux en vérité que nous ne le méritons eu égard à nos péchés — d'avoir cette occasion de faire connaissance avec quelqu'un qui, nous pouvons bien le dire, ne manquait pas d'intérêt.

Le visage du conducteur — car nous pouvons aussi, tout comme les gamins, nous permettre une petite indiscrétion — respirait, par dessus tout, la bonté et la sympathie, quoique il fût tant soit peu rude et lassé. Ses yeux étaient pensifs, gris de couleur, mais parfois leur expression méditative se changeait en un scintillement de joie. Son nez, nous le disons à regret, n'était pas ce qu'il avait de mieux, car il décelait une certaine rougeur — signe indiscutable qu'il avait plus d'une fois vidé son verre, non sans plaisir. Il paraissait un peu au dessous de la taille moyenne, et il était assis, comme le font souvent les hommes d'embonpoint modéré, les genoux très écartés et les cuisses dodues souriantes.

Quoique le personnage eût dirigé ses regards vers le porche de l'hôtel, il l'avait fait sans impatience, et maintenant il regardait du côté de la rue, ayant un peu changé de place pour être assis plus à l'aise, comme s'il était tout préparé à rester, exactement dans la même position, sur sa Ford, dans la Grand'Rue de Maidenbridge, pour l'éternité.

Il avait vraiment l'air, ainsi installé, d'un honnête com-

merçant, d'un honorable citoyen, heureux et prospère par surcroit, avec, au visage, la meilleure des recommandations — celle de la bonté — qui montrait clairement que ce personnage, croyait à coup sûr et de bonne foi que les marchandises qu'il vendait étaient de bonne qualité et valaient bien l'argent qu'il les faisait payer.

Le conducteur de la Ford avait prêté peu d'attention aux enfants — à dire vrai, il les avait à peine remarqués — et il regardait maintenant tout droit devant lui et tout au bout de la rue, là même où une femme se dirigeait de son côté. Elle allait doucement, et sa silhouette était agréable à contempler, même à cette distance, car c'était celle d'une jolie femme. Ses mouvements avaient une aisance légère et une grâce engageante, qui certainement, en ces jours de mœurs tapageuses, étaient une joie pour les yeux. Entre la dame et la Ford, la rue était vide, et ce fait paraissait étrange à la dame elle-même à cette heure du jour, où, d'habitude, on rencontrait quelques acheteuses, ou du moins une bonne d'enfant, ou encore un vieux monsieur grincheux qui faisait claquer sa canne sur le trottoir.

Comme il n'y avait rien entre la dame et la Ford, c'était la chose la plus naturelle du monde qu'elle regardât, ou, pour le moins, remarquât, la voiture et son conducteur. Elle pressa un peu le pas, car elle se souciait peu qu'on la prît pour une promeneuse, supposant, ce qui était vrai, que le monsieur de la voiture la regardait de son côté.

Les gamins, dont les manières et la conduite de polissons des villes — fruit de Mill Lane, et pratiquées toutes les fois que l'occasion s'en présentait — n'étaient pas toujours aussi respectueuses qu'on le souhaiterait envers de simples commerçants, étaient restés, les yeux grands ouverts, à côté de l'automobile, espérant, peut-être, que le conducteur quitterait son siège et entrerait dans l'auberge, si bien qu'ils auraient une chance de jeter un coup d'œil furtif dans la voiture sans être découverts — quoique, même pour eux, le chauffeur parût être un bon vivant qui n'allait pas se

formaliser si des petits enfants se montraient indiscrets.

Les polissons auraient bien voulu se moquer de lui, mais, comme il n'avait pas de barbe à montrer du doigt, et qu'il était vêtu convenablement, ils ne voyaient aucun espoir de s'amuser de ce côté, car ils ne pouvaient pas rire aux dépens d'un vieux monsieur simplement parce qu'il était bien en chair. Mais cependant, ils ne le quittaient pas des yeux, car ce conducteur, pour quelque étrange raison, attirait leur regard. Et ils n'eurent pas à attendre longtemps non plus avant qu'un geste fortuit de sa part ne déclenchât leur hilarité.

Il advint que, pour une raison ou pour une autre, le chauffeur — peut-être était-ce pour le remettre plus commodément — ôta son chapeau, un chapeau de feutre marron.

Ses cheveux étaient blancs comme la laine.

Les gamins le moquèrent. Le monsieur accepta de bonne humeur leur inconvenante gaîté, et même fut assez bon pour l'encourager en tenant son chapeau à la main quelques secondes avant de le remettre sur sa tête.

Quand les polissons se furent lassés de leur gaîté (gaîté qui ne parut pas le moins du monde ennuyer la victime) l'un d'eux vint à découvrir que les flancs de la voiture, comme c'est souvent le cas, portaient l'annonce de la marchandise que, sans doute, elle contenait. Les enfants — deux petites filles et un garçon — venaient tout droit de leur leçon de lecture à l'école, gros bâtiment sans beauté au bout d'une rue adjacente qui menait au cimetière. Et donc, désirant sans doute faire montre de sa science toute fraîche à ses compagnons, l'aînée des fillettes épela chaque mot sur le panneau de la voiture, puis, ayant achevé, se mit à lire à haute voix :

« Le Bon Vin de Monsieur Weston »

Le garçon, quoique il ne fût pas aussi habile à la lecture, était assez dégourdi pour écouter, et dès qu'il eut entendu ce que signifiait l'annonce, fut tout de suite curieux de

voir, afin de le raconter chez lui, combien de bouteilles — si bouteilles il y avait — Monsieur Weston, car tel était bien le nom du conducteur, transportait dans sa voiture couverte. Et s'il avait assez de chance — la fortune, dit-on, sourit aux audacieux — il pensait qu'il pourrait réussir à en dérober une.

Tom Burt, qu'honorait déjà une petite réputation locale de rusé chapardeur, se risqua, portant son doigt à ses lèvres pour faire tenir tranquilles les filles, sur la pointe des pieds jusque devant la voiture, très doucement et sans bruit, espérant et même tout à fait sûr que le chauffeur tournerait ses regards un peu à droite, vers la dame qui se rapprochait.

La connaissance que Tom Burt avait des habitudes des hommes ne le trahit point. M. Weston la regardait. Tom saisit l'occasion ; il grimpa silencieusement dans l'auto, espérant pouvoir ouvrir le rideau qui en gardait le contenu, inspecter l'intérieur, escamoter quelque chose, redescendre aussi tranquillement, et se retrouver aussi innocemment à côté des fillettes.

Tom réussit ce qu'il espérait. Il ouvrit le rideau derrière M. Weston et regarda furtivement. Mais le résultat immédiat de sa curiosité fut des plus surprenants. Tom retomba de la voiture sur la route, se ramassa de son mieux, et courut de toutes ses forces vers sa maison, en poussant tout le long du chemin des hurlements de terreur et d'épouvante.

Quel que fût le spectacle que Tom avait aperçu, il était clair comme le jour qu'il désirait s'en écarter, et ses compagnons, le voyant s'enfuir si rapidement, eurent peur eux aussi, et prirent leurs jambes à leur cou.

II. — Mademoiselle Gipps croit qu'on l'épousera

Mademoiselle Nancy Gipps, remontant la Grand'Rue pour rentrer au meublé qu'elle occupait, revenait de l'institution de Mademoiselle Willcox, où elle enseignait aux

jeunes filles. A mesure qu'elle s'approchait de lui, elle avait le sentiment curieux qu'elle ressentait un étrange intérêt, et presque de la sympathie, pour le conducteur de la Ford — bien qu'elle ne l'eût jamais vu de sa vie.

Mademoiselle Gipps était une femme aux manières aimables. Elle était pure de cœur, et n'avait jamais, depuis leur première rencontre — à l'Hôtel de Ville, au cours d'une conférence sur la botanique, où elle avait fait un petit discours sur la culture du houblon — abandonné l'espoir qu'elle pourrait un jour épouser M. Board, le Maire de la ville.

Même à cette conférence, quand elle vit M. Board tituber sur l'estrade, s'accrocher au conférencier et rouler à terre, elle sentit qu'il était digne de pitié.

M. Board était très riche. Il avait des parts dans la brasserie de la ville, et pas de femme pour l'aider à donner son argent aux pauvres, plutôt qu'à l'employer, comme il le faisait maintenant, à se tuer de boisson.

Mademoiselle Gipps espérait qu'elle pourrait être le moyen d'empêcher cette triste fin, et elle avait l'idée qu'il est au pouvoir de toute femme de cœur de rendre un homme heureux sans la boisson.

Et, quand elle l'épouserait, elle avait l'intention d'acheter le plus beau pétard de Noël, bourré de jouets, qu'il pourrait se procurer avec son argent, si bien qu'il le ferait éclater avec elle, distribuerait les jouets, et en oublierait son verre.

Mademoiselle Gipps avait remarqué les enfants, aussi bien que la Ford et son occupant, et elle craignait — connaissant leurs habitudes — que les enfants ne fussent pas là pour rien de bon, mais simplement pour voler le conducteur, ou se moquer de lui.

Mademoiselle Gipps ne pouvait détourner son regard de lui — et ce regard était plein de grâce et d'amour — car elle sentait que cet homme était coulé au même moule que M. Board — c'était un homme qu'il fallait plaindre et aimer.

Nulle femme n'avait jamais désiré un mari plus vivement que Mademoiselle Gipps, qui, bien qu'elle eût perdu l'enjouement espiègle d'une jeune fille, avait les façons mûries et aimables d'une femme au cœur vraiment bon.

Mademoiselle Gipps était brune ; elle était affectueuse et bienveillante et ses cheveux bouclaient. Elle était tout à fait sûre d'une chose : c'est qu'elle pourrait conduire n'importe quel homme qui ne fût pas trop jeune pour cela — si accablé de péchés qu'il fût — au bout de sa vie dans une paisible harmonie, pour mourir ensuite tendrement. Mais, hélas, Mademoiselle Gipps n'avait pas d'argent, et aucun homme n'avait pris sa main en la priant de le réconforter. Cependant elle ne désespérait point, et elle croyait toujours que M. Board était exactement l'homme qu'il lui fallait.

Après cette conférence à l'Hôtel de Ville, Mademoiselle Gipps l'avait découvert essayant, d'un air farouche et déterminé, de mettre son manteau à elle. C'est alors qu'elle avait trouvé son pardessus et l'avait aidé à le passer, attention pour laquelle il lui dit certes merci, bien qu'il ne fût pas nécessaire de l'appeler Lily, car tel n'était pas son nom.

Mais, même après qu'elle eut suivi ce petit incident jusqu'à sa conclusion naturelle, Mademoiselle Gipps pouvait plus que jamais choyer dans son cœur l'espoir qu'avec un mari qui pourrait si facilement la confondre — elle, Nancy Gipps — avec la servante de La Verge et du Lion, elle pourrait, ayant tout son argent à sa charge, rendre heureux tous les pauvres de la ville en envoyant à chaque maisonnée une provision généreuse de pétards de Noël les mieux garnis.

La foi de Mademoiselle Gipps maintenant la rendait plus certaine que jamais que ce pour quoi elle avait tant langui et supplié dans ses prières, arriverait un jour.

Il n'est pas rare qu'un objet banal et sans importance, fût-ce simplement une voiture de livraison ou une brouette solitaire, puisse avoir un curieux effet sur l'esprit humain,

et Mademoiselle Gipps découvrit, comme elle avançait avec ses souliers bien cirés sur le trottoir, qu'elle tremblait.

Elle s'était presque arrêtée, surprise de ses sentiments, puis elle eut un petit halètement, car un autre homme, grand celui-là, se tenait à côté de la voitire, avec l'intention évidente d'y monter.

« Oh ! ces hommes », soupira Mademoiselle Gipps, « ils vous arrivent sans avertir ! Mais comme j'ai été sotte d'avoir peur, car j'aurais bien pu savoir que ce ne pouvait être M. Board, puisque il ne se montre jamais à l'improviste ».

Même depuis l'arrivée du compagnon de M. Weston, c'était toujours M. Weston que Mademoiselle Gipps regardait.

Elle remarqua qu'Il portait un pardessus assez lourd, d'une étoffe verdâtre, déboutonné et ouvert. Elle ne pouvait le quitter des yeux tout en se rapprochant, et une émotion curieuse lui vint au cœur : elle s'imagina que toute sa vie — depuis les jours lointains où sa mère priait auprès de son berceau — quelqu'un d'aussi gras, d'aussi heureux, d'aussi bon, n'avait cessé de veiller sur elle et de l'aimer.

Elle soupira pour M. Board.

Et tout le temps qu'elle avait remonté cette rue, qu'elle connaissait tout aussi bien que le petit couloir plutôt sordide, avec trois marches à descendre, de son meublé, le regard de M. Weston n'avait cessé de lui dire : « Si seulement vous achetez ce que je peux vous vendre, Mademoiselle Nancy Gipps, vous serez heureuse éternellement ».

Mais si fort que Mademoiselle Gipps désirât attendre devant la voiture maintenant qu'elle en était si près, cependant elle se sentit obligée, quand elle y arriva, de continuer son chemin.

Mademoiselle Gipps continua son chemin, mais elle regarda le flanc de la voiture en passant, et elle lut — ayant l'œil plus exercé aux mots que les enfants — « *Le Bon Vin de Monsieur Weston* ».

Mademoiselle Gipps poussa un soupir.

« Monsieur Board pourrait-il jamais », se demanda-t-elle, « la regarder et la tenir pour aussi bonne que le bon vin de Monsieur Weston ? »

« Je crois que oui », dit Mademoiselle Gipps.

Mademoiselle Gipps s'en fut, légère. Elle se sentait toute différente ; elle était heureuse. La lecture même du mot *vin* avait renouvelé ses espérances — que le fait d'avoir été appelée Lily avait un peu amoindries — de merveilleuse façon. Elle crût que dans peu de semaines, juste à temps pour distribuer des milliers de pétards de Noël, elle serait devenue Madame Board.

Mademoiselle Gipps, depuis sa jeunesse, avait adoré les pétards. Ces jouets, pensait-elle, contenaient tout ce qu'on pouvait exiger pour rendre heureux n'importe qui. Tout, dans un pétard, elle le savait, était fait pour donner de la joie. L'enveloppe, le papier de couleur, le bonnet d'âne, le sifflet peint, la bague, pouvaient toujours donner de la joie aux jeunes, et apporter aux vieux des pensées et des souvenirs d'autrefois, tout comme du plaisir dans l'instant même. Aucune primevère que Mademoiselle Gipps se souvînt d'avoir jamais cueillie en Mai ne pouvait prodiguer au cœur une si grande abondance de sentiments qu'un pétard de Noël — si bon marché fût-il — qu'on faisait claquer ce jour-là. On peut rire ou pleurer alors ; mais, bien sûr, on rit.

Mademoiselle Gipps avait toute sa vie — à commencer par ses jeunes sœurs — enseigné aux enfants à préparer leurs leçons, et, très bientôt, elle l'espérait, elle leur enseignerait seulement à être heureux et à jouer. Elle offrirait à la ville rustique de Maidenbridge un grand jour de fête. Il y aurait des arbres de Noël, décorés de pétards rouges, dans les maisons de tous les pauvres.

Et comme elle se rapprochait de son logis, Mademoiselle Nancy Gipps eut une vision neuve de la vie, heureuse et joyeuse, tout amour et la malice et la mesquinerie et l'envie à jamais disparues !

Et elle se vit l'heureuse épouse de Monsieur Board.

III. — Monsieur Burt secoue une branche

Monsieur Weston, que sa réclame nous a si opportunément présenté, remarqua la tentative de vol de Tom et son départ précipité, car il hocha la tête d'un air quelque peu sévère, tout comme le ferait un monsieur d'âge mûr qui serait lui-même père d'une assez nombreuse famille ; et il se mit à sourire un peu d'avoir eu ainsi l'occasion de donner à un petit garçon mal élevé une leçon de politesse.

Quelle que fût la leçon, Tom Burt en fut cruellement effaré, et, tard dans la ville cet après-midi là, on racontait qu'une ménagerie avait passé, et qu'un des fauves, aperçu dans une voiture fermée dans la Grand'Rue, était un lion affreux...

Le Ford se trouvait déjà dans la rue depuis quelque temps, avant que les enfants ne l'eussent découverte et que Mademoiselle Gipps ne l'eût dépassée.

M. Weston, dont nous connaissons déjà les sentiments paternels, avait permis à son compagnon de voyage, qui était un jeune associé dans la firme Weston et Cie, de se restaurer un peu — étant le plus jeune des deux, il était le plus enclin à avoir faim — dans la salle à manger de l'Hôtel du Lion et de la Verge.

Évidemment, M. Weston, lorsqu'il se trouva seul dans l'auto, avait employé son temps, jusqu'à ce qu'il fût interrompu par l'impertinence des enfants, à méditer paisiblement.

L'atmosphère de la ville était favorable à la pensée. Il y avait dans l'air, par cet après-midi de Novembre, comme une impression terne et pesante, car la joyeuse attente de la Noël n'avait pas encore, sauf en ce qui concerne Mlle Gipps, pénétré les lassantes journées d'automne. Rien ne se passait dans la ville qui eût quelque importance, et on y faisait fort peu d'affaires, car, bien que quelques fermiers eussent

rendu visite à la banque, ce n'était ni jour de marché, ni jour de foire.

Les vents du ciel étaient silencieux et calmes aussi, car les orages d'automne avaient cessé leurs assauts et s'étaient épuisés à force de souffler, et ces nuages qui avaient naguère vogué si vite autour du monde étaient maintenant immobiles et planaient, masse stupide et grise, au dessus de la ville.

Au commencement de Novembre, l'hiver avait surpris la ville d'une vive gelée qui terrassa les dahlias. Ce gel fut suivi, exactement comme le Maire, M. Board, l'avait prédit, par des vents terribles, des tornades venues de l'ouest, et des torrents de pluie qui ruisselaient sur la cheminée de la brasserie, du côté du vent.

Les vents, avec leurs rafales farouches, avaient bien l'intention de faire du mal, et ils y réussirent, car ils poussèrent contre un mur deux vieilles dames qui voulaient aller par le train à Weyminster assister à une vente où, disait-on, on pouvait acheter une paire de beaux souliers neufs pour cinq shillings, et l'une d'elles eut la jambe cassée.

Dans la toiture de l'église Saint-Marc aussi, un pesant bloc de chêne, que, sur les sages conseils d'un architecte de Londres, on avait placé pour soutenir une grosse poutre, se délogea et tomba devant M. Board comme il remontait le bas-côté pour recevoir le sacrement. Il trébucha dessus, à la grande joie d'une vieille dévote agenouillée par là et qui portait un bonnet.

A ces tempêtes avait succédé un temps sombre et maussade, qui poussait le Recteur (de tendance Haute-Eglise) de Saint-Marc à désirer plus sérieusement que jamais filer vers Rome, en fait aussi bien qu'en doctrine.

Ces journées sans soleil étaient si tristes et si lugubres, et accablaient tellement tous les habitants de la ville, que M. Milsom, le tailleur de la Grand'Rue, allait tous les matins devant sa vitrine et regardant dehors entre deux paires de pantalons bien repassés, maudissait pendant une bonne

demi-heure d'horloge l'imbécile qui avait jamais eu l'idée d'inventer une chose aussi affreuse qu'une rue dans une ville avec une église à un bout et une prison à l'autre.

« Et où donc sont les filles ? », finissait par dire M. Milsom ; puis il allait, de très mauvaise humeur, manger son petit déjeuner.

Maidenbridge semblait maintenant profondément endormie, si l'on excepte la sonnerie de l'horloge dans la tour de l'église de Saint-Marc — que dis-je, presque morte ; et Lily, assise solitaire derrière l'élégant comptoir de la salle de bar de La Verge et du Lion, ne pouvait que souhaiter avec mauvaise grâce, en ravaudant un bas de soie, que les jeunes gens fussent plus nombreux et les vieillards plus altérés. Elle s'était lassée de repriser son bas, et marchant à petits pas délicats vers la fenêtre, elle regarda au dehors, mais n'aperçut qu'une voiture très ordinaire. Les yeux fixés sur l'auto, elle ne peut s'empêcher de désirer que le Directeur de la banque ou bien M. Board, le Maire, entrent et viennent lui tenir des propos amusants comme elle les aimait.

Il y avait encore quelques feuilles, dans les promenades de la ville, qui pendaient tristement aux arbres et qu'un homme — M. Burt, le jardinier municipal, le père de Tom — considérait avec beaucoup d'ennui. Car M. Burt, après les tempêtes, avait balayé les feuilles tombées, et il ne voyait pas de raison pour que celles-ci restassent suspendues aux arbres, si ce n'est que, ayant la malice au cœur, elles avaient l'intention de lui réserver du travail pour plus tard. Il considérait les feuilles de ces châtaigniers comme de simples ornements d'été, et il sentait qu'elles devaient, si elles avaient le moindre sens des convenances, tomber tout de suite pour être emportées dans les brouettes de la mairie, aux grandes ridelles fixes.

M. Burt connaissait ces arbres depuis si longtemps qu'il en était venu à penser qu'ils étaient entièrement artificiels, et donc qu'ils devaient naturellement marcher au comman-

dement, tout comme l'horloge des jardins municipaux qui se tournait dans tous les sens et se comportait pareil par tous les temps. Les feuilles se moquaient du jardinier en tombant maintenant une par une, au lieu de tomber par averses, comme lorsque le vent soufflait.

M. Burt était debout dans les allées, le balai à la main et sa brouette tout près de lui. Il leva les yeux vers les arbres et les maudit.

« C'était bien la faute de leurs habitudes stupides et ignorantes », pensait-il, « si ses appointements étaient diminués ».

M. Burt s'approcha d'un des arbres et rageusement secoua une branche qui portait encore quelques feuilles. Il espérait que l'arbre, du moins, lui permettrait d'en finir. Mais pas une feuille ne tomba.

« Ils attendront bien que je sois occupé aux jardins, les grands lâches », dit M. Burt d'un ton maussade.

IV. — La Ville s'anime

L'homme qui avait si brusquement fait son apparition auprès de M. Weston que Mlle Gipps, alarmée, en avait poussé un petit cri, était, nous l'avons dit, un associé dans l'affaire de M. Weston.

Ce personnage avait pris une grande importance dans la maison, car il avait autrefois, par sa force et son courage, éteint une mutinerie qui avait éclaté parmi les travailleurs employés à la mise en bouteille chez M. Weston — mutinerie qui, si elle avait réussi, aurait entièrement ruiné le prodigieux commerce du marchand de vin, dont les ramifications étaient universelles.

Le nouveau venu était arrivé à l'improviste, mais il est aisé de traverser une rue, et encore plus aisé de traverser le trottoir depuis la porte d'une auberge, sans se faire remarquer. Nous noterons sa conduite ; cela a plus d'im-

portance pour nous que la soudaineté de sa venue, car c'est d'après la conduite d'un homme qui ne sait pas qu'on l'observe que l'on peut découvrir son caractère, aussi bien que sa situation et son rang dans le monde.

Le personnage se conduisit envers M. Weston avec une déférence qui leur faisait honneur à tous deux, car c'était une déférence affectueuse que l'on n'accorde jamais, à moins que son objet n'en soit absolument digne. Ce respect était en tous points naturel et sans affectation, et n'était nullement dicté par l'ampleur immense et la vieille réputation de la maison dont M. Weston était le plus ancien directeur, mais procédait plutôt de l'amour d'un cœur généreux pour un autre cœur généreux.

Le jeune homme s'inclina très bas.

Personne n'aperçut ce simple geste de politesse, sauf Mlle Gipps qui passait à ce moment-là et qui jugea que ce salut était tout à fait indiqué et convenable, et n'en aima que mieux le jeune homme. Elle s'aperçut aussi, bien qu'elle prètât plus d'attention à son maître, qu'il était non seulement d'une taille remarquable, mais encore d'une beauté surprenante, et qu'il avait la distinction que donne la meilleure éducation rehaussée de douce modestie. Il aurait presque pu être un dieu, car sa beauté était de cette nature élevée qui fait naître une confiance absolue et éveille un amour durable. Sa taille dépassait celle de son compagnon d'un pied et même plus, mais il était svelte de stature, et il marchait légèrement sur la pointe des pieds, si bien qu'il semblait à peine toucher le sol qu'il foulait. Lui et M. Weston étaient vêtus de complets en tweed bien coupés, à la mode du moment, qui leur étaient très seyants, et chacun portait une cravate rouge foncé, mais seul M. Weston avait un pardessus.

Tous deux avaient remarqué Mlle Gipps.

La ville était encore engourdie, maussade et somnolente, et personne ne se montrait. La rue semblait être débarrassée de toute l'espèce humaine, à l'exception de M. Weston

et de son compagnon, que M. Weston appela Michel dès qu'il le vit.

La pesanteur de cet après-midi ne poussait pas à un départ hâtif, et quoique la voiture fût déjà restée si longtemps dans la rue, M. Weston préféra attendre encore quelques instants avant de mettre le moteur en marche.

Nancy Gipps avait à peine disparu que M. Weston se mit à parler.

« Michel, dit-il, vous devez bien savoir que Mlle Gipps a bon cœur ».

M. Weston parlait à la façon aisée et cordiale d'un commerçant dont c'était le devoir, si considérable que pût être sa firme, de connaître tous les gens et les villes et les villages où il avait quelque espérance de vendre ses marchandises.

Michel acquiesça d'une inclinaison du corps.

« Hélas », dit M. Weston », il est rare que je puisse être tout à fait sûr d'un client, mais je sais bien que si Mlle Nancy Gipps avait l'argent du Maire à dépenser, elle l'empêcherait aussitôt d'acheter tant de mauvais vin et lui donnerait notre bonne marchandise à boire à la place, et il nous en remercierait sa vie durant.

— Il vivrait heureux, dit Michel, à boire notre bon vin à toute heure du jour.

M. Weston lui fit signe de sa main gantée. Michel prit place dans l'auto. La rue qui avait été si vide était maintenant peuplée de quelques gens.

Une jeune fille en robe rose, qui vivait une vie aisée et joyeuse, passa sans se presser près de l'échoppe de M. Milsom et se retourna un moment pour admirer les pantalons dans la vitrine. M. Milsom, pour une raison ou pour une autre, — peut-être parce qu'il avait vu passer une auto avec le mot *vin*, écrit dessus — avait envoyé chercher à La Verge et au Lion une bouteille de bourgogne pour la boire en mangeant son poulet froid. Tenant son dernier verre à la main, il entra dans le magasin et regarda par la vitrine,

caché derrière les pantalons. Il vit une jolie fille qui lui souriait. Il porta le verre à ses lèvres et but à sa santé courtoisement.

La fille s'en fut, et dépassa avec mépris un garçon épicier qui était sorti dans la rue pour admirer le nouvel étalage de sa vitrine qu'il venait juste d'arranger. Il s'appelait M. Tett, et il avait de longues jambes maigres et une si haute opinion de lui-même qu'il croyait que sa moustache cirée était la plus belle de toute la ville. Il croyait aussi que chaque demoiselle à qui il vendait de l'amidon ou du bœuf en conserve souhaitait qu'il l'emmenât dans les champs près de la rivière, là où poussent les jaunes boutons d'or, pour l'embrasser au milieu des prairies.

Quand il leur passait leurs paquets, il disait en son cœur : « Non, ma chérie, n'attendez pas de moi que je me conduise d'une façon aussi vulgaire ».

Ce jeune homme regarda la Ford, et renifla de mauvaise humeur.

La même vieille dame qui avait été projetée contre le mur et s'était cassé la jambe au cours de l'orage, arrivait roulée dans une voiture d'invalide. Elle était accompagnée par son amie — qui, elle aussi, avait été renversée par le vent brutal — et qui marchait à côté du fauteuil, lui tenant la main.

Le jardinier de la dame, homme au regard farouche et aux guêtres noires, qui dévisageait tout un chacun, tirait sa maîtresse le dos courbé, comme si elle pesait une tonne.

Les deux vieilles jetaient autour d'elles des regards de terreur somme si elles s'attendaient à tout instant à ce qu'une autre rafale se précipitât subitement vers elles d'une rue adjacente pour les jeter de nouveau à terre. Toutes les fois qu'elles voyaient un mur elles tremblaient d'épouvante. Toutes les deux vivaient dans la terreur continuelle du vent et du mal qu'il pouvait faire, et tout ce qu'elles voyaient bouger un peu à l'improviste, elles croyaient que cet effroyable élément l'avait mis en action.

Elles regardèrent l'auto de M. Weston avec gratitude parce qu'elle ne bougeait pas.

Le directeur de la banque de Maidenbridge — homme timide et voûté, toujours en train de passer une paire de gants de chevreau toujours trop petite pour lui — descendit le perron majestueux de sa banque. Il marchait avec M. Board, le Maire de la ville. Ils passèrent à côté de la Ford, mais apparemment n'y firent pas attention.

Le directeur de la banque plaisantait avec M. Board. Il lui disait qu'il devrait donner un exemple aux jeunes gens de la ville et se marier.

« Vous devriez vous marier », disait-il, « car un homme sans femme... Oh, vous savez bien ce que je veux dire ».

M. Board alluma un cigare. Il était plus pensif que de coutume ce matin-là. Il avait eu une indigestion dans la nuit, et il s'était cru mourir, et maintenant il pensait qu'une rasade chasserait peut-être ces méchantes idées de la nuit.

Les deux messieurs entrèrent à l'Hôtel de la Verge et du Lion et se rendirent au bar privé.

Ils trouvèrent Lily toute accueillante, quoiqu'elle fût encore à raccommoder son bas. Elle était heureuse et souriante. Quelqu'un avait répondu à ses vœux, et elle comptait sur du bon temps. M. Board pourrait même lui glisser dans la main un billet de cinq livres et essayer de l'embrasser, car les vieux messieurs étaient toujours de meilleure humeur quand ils couraient la fredaine à deux.

Un sergent de ville passa sur le trottoir, levant les yeux vers le ciel comme s'il voyait un voleur en train de dérober une chrysoprase à la voûte céleste et qu'il désirât l'attraper pour l'amener devant M. Board, à la Marie de Maidenbridge.

Une bonne d'enfant — fille insouciante, très grassouillette et souriante — suivait le sergent de ville, tandis que l'enfant qu'elle avait à charge s'embarrassait dans son cerceau et tombait dans le ruisseau.

L'enfant fut presque écrasé par une grosse et luxueuse

auto qui paraissait tenir toute la rue. Dans cette auto il y avait Lord Bullman, qui venait inviter M. Board à dîner ce soir même, parce qu'il voulait un bon public pour sa toute dernière histoire sur un monsieur et une dame de Londres.

« Vous avez vu Monseigneur, Monsieur, dit Michel qui aimait un brin de causette, il nous a regardés comme si nous le gênions beaucoup, et — si vous voulez bien me pardonner la liberté que je prends — comme s'il ne désirait plus jamais nous revoir.

— C'est ce qui lui arrivera », dit M. Weston.

Michel garda le silence.

Monseigneur arrêta sa voiture et adressa la parole au sergent de ville. M. Weston attendait toujours, regardant la rue comme il eût fait une pièce de théâtre. Il sourit et fit un geste de la main comme s'il tirait les ficelles qui faisaient se mouvoir tous ces gens.

Son compagnon, qui n'aimait pas rester longtemps sans rien dire, se tourna vers lui.

« J'espère que personne — la voix de Michel était douce et agréable — ne vous a insulté pendant mon absence, M. Weston, car dans une petite ville de province la conduite des gens envers les étrangers n'est pas toujours aussi bienveillante qu'elle devrait l'être ».

M. Weston baissa les yeux vers ses chaussures, qui étaient du meilleur bottier.

« Un gamin, dit-il, a grimpé à côté de moi et regardé dans la voiture ».

— Oh vraiment, dit Michel, et il retourna la tête.

— Oui, dit M. Weston, mais un coup d'œil lui a suffi ; et puis Mlle Gipps est passée, qui a lu notre annonce.

— Une femme de cœur, dit Michel négligemment.

— Oui, dit M. Weston, Nancy est une vierge sage qui un jour boira de mon vin.

— Elle ne vous a pas passé de commande, ou n'a pas demandé à voir la marchandise ? demanda Michel.

— Elle en connaît la qualité, répondit M. Weston paisiblement.

La rue était de nouveau vide et silencieuse. Une paix et une immobilité, presque semblables à la mort, s'appesantissaient sur la ville. Des nuages sinistres planaient encore plus bas, et l'opacité qui tombe quelquefois comme un manteau sur une journée de fin d'automne, s'était maintenant établie.

« L'heure est venue pour nous, dit M. Weston, de nous mettre en route pour Folly Down.

— Oui, dit Michel, c'est le village que nous allions visiter, et il est heureux que vous vous souveniez de son nom.

— Le nom est inscrit dans mon livre », fit remarquer M. Weston, et il mit la voiture en marche.

V. — M. Pring casse une pierre

Il y a vraiment peu de chose, à moins qu'il ne remarque les freux et les sansonnets, qui soit de grand intérêt pour le voyageur sur une route de campagne au mois de Novembre. Et un négociant dont c'est le métier de voyager par le vaste monde ne va pas s'arrêter à prêter beaucoup d'attention aux villages qu'il traverse, ni aux gamins qui sortent en courant de leurs chaumières pour regarder passer l'auto, et rentrent déçus parce qu'elle est si insignifiante.

M. Weston remarqua pourtant un enfant — une fillette — qu'il renversa inopinément à un virage assez dangereux. Il la regarda, gisant à terre, et la pria de se relever et de se hâter de rentrer chez elle, ce qu'elle fit en riant, sans paraître incommodée par sa mésaventure. Ce léger incident, cependant, mit son compagnon Michel en veine de conversation.

« Une fillette, dit-il, est une de ces créatures qu'on dirait offertes à la voracité du temps. Elle porte des jarretières, des robes et des jupons, et, plus tard, des jabots et des rubans roses. La voici qui sort le septième jour de la semaine

et soupire, en quête d'une paire de pantalons du dimanche. Ils se rejoignent et s'embrassent, et s'amusent de leur mieux pendant quelques brèves années, et puis tombent malades et descendent chez les morts.

— Et quel mal voyez-vous à cela ? demanda M. Weston, tout en prenant soigneusement un virage.

— Aucun, Monsieur, que je sache, répondit Michel gaiement, car l'espèce humaine n'est rien d'autre qu'un élément changeant, toujours en mouvement, inquiet et irrité comme la mer, agité par tous les vents, emporté par toutes les marées.

— Oui, dit M. Weston tristement, je crains qu'ils ne montrent un amour bien peu sûr de lui, mais leurs intentions sont pures.

— Seuls les pauvres sont du même avis sur ce point, répondit Michel en riant... »

Quoique M. Weston se préoccupât fort peu des églises ou des enfants qu'il dépassait, il s'intéressait un peu plus aux cabarets, et alla même jusqu'à demander à Michel s'il croyait que toutes les auberges avaient une écurie, et Michel, un peu à la légère, répondit que oui.

— Je suis heureux de vous l'entendre dire, répondit M. Weston...

L'auto de M. Weston était très utile, et, quoiqu'elle fût exactement pareille à tant d'autres, elle avait cependant des phares plus puissants. Mais l'heure de les allumer n'était pas encore venue.

Somme toute, M. Weston était un chauffeur prudent, et ce fut la faute de l'enfant qui s'était précipitée sur son chemin, si elle échappa de si peu à la mort. M. Weston conduisait certainement très vite, et cependant l'auto ne paraissait jamais, même lorsqu'elle prenait les virages les plus aigus, courir le moindre danger de capoter.

A peine remarque-t-on — si même on la remarque — une voiture de livraison toute simple, qui se trouve passer sur la grand'route quand le soir tombe et que les freux

rentrent au nid. Mais M. Pring de Dodder qui cassait les pierres avec un marteau, près du tournant qui donne dans l'étroit chemin crayeux conduisant à Folly Down, leva par hasard les yeux, après avoir cassé une grosse pierre d'un coup bien calculé, et il vit arriver l'auto. Elle parut tourner pendant le bref moment qu'il la regarda, pour prendre par le chemin crayeux, et disparut.

M. Pring posa doucement son marteau sur les pierres ; il ôta ses lunettes grillagées, et s'avança jusqu'au débouché du chemin.

Dix ans plus tôt, jour par jour, une auto avait pris ce tournant un peu trop vite, et s'était renversée dans le fossé en tuant le conducteur, dont M. Pring, après que ce monsieur eût été emporté, fut assez heureux pour découvrir la bourse sur le chemin. Depuis lors, il avait toujours espéré que la même bonne fortune lui adviendrait de nouveau et comme il y avait deux personnes dans l'auto qui venait de prendre le virage, M. Pring comptait sur deux bourses.

Il avait essayé quelques cailloux pointus de la route où il travaillait, mais jusqu'à présent il n'en était rien sorti...

Et cette fois aussi, au lieu d'une auto en miettes dans le chemin, il ne vit rien absolument, sauf un mouton boiteux de l'autre côté de la haie, qui avait l'air aussi surpris que lui.

M. Pring se frotta les yeux. Il regarda du côté de Folly Down : l'auto y était déjà.

M. Pring revint à son tas de cailloux ; il remit ses verres et frappa sur un petit pavé. La pierre se fendit en deux, et M. Pring se retourna, hochant la tête, vers Folly Down.

« Si ce n'est pas le Diable, c'est le Bon Dieu », dit-il d'un air convaincu, et il cassa encore quelques cailloux avant de mettre son marteau sur son épaule pour rentrer à Dodder prendre le thé...

Du sommet de la côte que l'auto de M. Weston avait gravie si allègrement, une vue s'offrait du village de Folly Down, et quoique sans doute un peu brouillée — car l'après midi

de Novembre allait bientôt devenir un long crépuscule — les maisons couvertes de chaume, le chêne sur la pelouse, et même le clocher de l'église et l'enseigne de l'auberge étaient encore visibles.

Après avoir si rapidement gagné le sommet de la côte — si vite qu'il avait étonné même M. Pring — M. Weston arrêta sa voiture. Il avait devant lui un carré desséché d'herbes molles et moussues, tout près d'un portail de bois donnant sur un vaste champ, et, plus bas, un cheval solitaire se tenait debout, la tête mélancoliquement baissée, comme s'il n'avait pas bougé depuis de longues heures.

M. Weston regarda dans la vallée. S'il avait lui-même créé Folly Down et tous les gens qui l'habitaient, il n'aurait pu contempler le village d'un air plus intéressé.

Une seconde ou deux il parut se perdre, comme il l'avait fait à Maidenbridge, dans un accès de profonde méditation. La seule chose vivante sur la colline qui se fût aperçue de l'arrivée de l'auto, c'était le cheval solitaire qu'on avait lâché sur la lande, parce qu'il était trop boîteux pour rendre quelque service. Le cheval oublia sa claudication. Il se mit à hennir, puis trotta sans effort jusqu'au portail, les oreilles pointées. Parfois, il reniflait comme s'il sentait le foin le plus doux, puis subitement il se mit à renâcler, se retourna, se cabra de terreur, rua et disparut au galop.

« Michel, dit M. Weston après qu'il eût contemplé le petit hameau de Folly Down avec une intensité que, — si nous ne savions pas toute l'importance du commerce dans un pays civilisé et même dans n'importe quel pays — l'on aurait pu juger indiscrète, Michel, voulez-vous avoir l'amabilité de me passer le livre ? »

Cet ordre n'eut pas plus tôt été proféré, qu'il fut exécuté, car Michel pénétra dans la voiture, écartant le rideau pour rentrer commodément, et réapparut aussitôt avec un livre qui avait l'apparence d'un registre ordinaire de négociant,

un de ceux que tout homme d'affaires peut emporter dans ses tournées.

— Avant d'ouvrir le livre, Michel, fit remarquer M. Weston, et avant de lire les noms de ceux avec qui nous espérons traiter, je voudrais que vous leur montriez notre réclame dans le ciel.

Michel monta sur la voiture, et il arrangea un curieux réseau de fils soutenus dans l'air par deux fortes tiges. Dès qu'il eut disposé les fils à sa satisfaction, il les mit en contact avec le dispositif électrique qui alimentait les phares puissants ; puis il éteignait les phares..

Cela fait, il déclencha un courant électrique qui illumina tout le ciel et y inscrivit en lettres lumineuses et éclatantes : « LE BON VIN DE MONSIEUR WESTON ».

VI. — POURCEAUX EN AMOUR

Michel descendit de la voiture et se tint à quelques pas afin de voir si chaque lettre de l'annonce était aussi claire qu'il le fallait. Il constata avec satisfaction que oui, revint à sa place à côté de M. Weston, qui était éclairé par une petite lampe, et de nouveau passa à ce personnage le livre demandé.

Il n'y avait rien d'étrange ni de bizarre dans l'arrivée de ces deux hommes, à moins que le lecteur ne tienne à se le figurer. Car pourquoi ces messieurs, arrêtés pour le moment dans un pays libre, ne projetteraient-ils pas leur réclame dans le ciel, et ne regarderaient-ils pas dans leur livre de commerce le nom de quelques clients probables ?

Le vieux cheval qui paissait dans le champ à côté revint vers le portail, et regarda l'auto avec curiosité.

M. Weston ouvrit son livre. Seules les premières pages avaient l'air de contenir des noms, et ces noms n'étaient pas nombreux, car évidemment, dans toute l'étendue du petit village de Folly Down, et même s'il prenait la peine de

projeter son nom dans le ciel, M. Weston ne pouvait guère s'attendre à trouver de vastes débouchés pour son vin.

Mais une maison assez bien établie dans le monde, et qui a un gros excédent de capitaux, peut se permettre un caprice — et, dans ce cas particulier, nous pouvons avouer que le caprice fut de s'intéresser à un moineau qui, en poursuivant sa compagne un peu trop étourdiment d'une branche d'arbre jusqu'au chaume d'un toit, tomba sur le sol. Et, en vérité, quiconque est expert en affaires sera ici d'accord, pour convenir que, même si le gain réel en espèces est minime, il est profitable pour la direction d'une grande maison d'envoyer un représentant dans les villages les moins peuplés, où il pourra étudier de première main les besoins des gens simples, afin de les soulager de leurs sous.

On a souvent dit, et avec combien d'à-propos, qu'il n'est personne dans le commerce, l'affaire fût-elle grande ou petite, qui en sache trop long sur les habitudes, les mœurs et les besoins de ses clients.

Evidemment, avant que M. Weston se mît en campagne, il avait fait des recherches précises et détaillées, afin de connaître d'avance l'espèce de gens qu'il allait rencontrer et, très probablement, avec qui il allait faire du commerce. Il savait fort bien que personne ne doit se satisfaire de l'avis que peut donner un guide de province touchant aux besoins les plus pressants d'un village et à ses achats éventuels.

M. Weston lut le premier nom.

« M. Joseph Kiddle — et qui donc est-ce là ?

— M. Kiddle est un négociant en bétail, répondit Michel, et ses affaires marchent bien. Il achète des vaches et des taureaux et des porcelets, qu'il revend aussi cher qu'il le peut aux fermiers du voisinage : mais entre toutes ses affaires, il a une noble et grandiose ambition : c'est de tromper M. Mumby.

— Que voilà un bel idéal pour vivre ! dit M. Weston en souriant, et qui est M. Mumby ?

— C'est le Squire de Folly Down, répondit Michel. Il occupe le premier banc à l'église et s'assied sur la meilleure chaise au cabaret. (J'aime mieux ça, dit M. Weston), et il possède également la terre, ainsi qu'une douce épouse. Il a trois servantes d'âge mûr et laides, il rage contre le temps bon nombre de fois par jour, et ses deux fils préfèrent la fornication aux félicités conjugales.

— Et la vente des bestiaux avec bénéfice est tout ce que fait M. Kiddle ? demanda M. Weston.

— C'est un joyeux drille, répondit Michel, et il appelle sa femme, qui ne laisse pas d'être parfois bizarre, « La maigre stérile ». Ses filles, il les apprécie de l'œil comme si elles étaient des génisses bien à point, et il ne se lasse jamais de ridiculiser le pauvre M. Bird parce qu'il ne boit pas de bière.

— Et que boit donc M. Bird ? demanda M. Weston, qui naturellement désirait tirer profit d'une circonstance qui pouvait mener à la conclusion d'une affaire.

— Rien d'autre que l'eau de son puits, répondit Michel méprisant.

— Mais son nom est inscrit ici comme client probable, fit remarquer M. Weston pensif, et j'aimerais bien en savoir plus long sur lui.

— M. Bird, lui dit Michel, vit très misérablement. Il nourrit de miettes deux rouge-gorges, il regarde courir les petits ruisseaux et contemple les pâquerettes, petites sottes — et, tous les matins, il languit que le soir arrive. Voulez-vous en savoir davantage ?

— Oui, dit M. Weston, volontiers.

— Il est méprisé, et, ajouterai-je, si vous le permettez, il est mis au ban des hommes. Sa tasse, sa jatte, sa bourse sont presque toujours vides. Mais même avec tant d'ennuis, et d'épreuves (car sa vie en a été comblée) M. Bird pourrait être heureux s'il n'était pas amoureux.

— Ah ! soupira M. Weston, il est certes très curieux que, toutes les fois que je fais ma tournée sur ce globe j'entende prononcer ce mot. Le son en est doux ; on l'utilise avec

suavité en poésie, et on le chante avec romanesque dans les hymnes ; on le murmure avec tendresse dans les sentiers obscurs derrière les arbres, et parfois au coin des rues ; mais il semble, en dépit de toute sa douceur, posséder en lui quelque chose d'impétueux et de violent. Je suis navré pour M. Bird, car d'après ce que vous me dites de lui, je suis porté à croire qu'il pourrait aisément être un de nos meilleurs clients. Ce doit être un grand malheur pour lui que d'être ainsi tourmenté. Mais ne fait-il rien pour vaincre, ou tout au moins contrecarrer, les façons d'un tyran aussi rigoureux ?

— M. Bird, continua Michel, fait de son mieux pour vaincre l'amour : il prêche le christianisme aux bêtes dans les champs. Il a déjà été assez heureux pour convertir le taureau de M. Mumby, et, il y a à peine quelques semaines, il s'est mis à raconter à une jeune truie, qu'il nourrit parfois de choux, l'histoire de son Rédempteur.

M. Weston posa affectueusement les mains sur le genou de Michel. Evidemment, il ne voulait pas l'interrompre impoliment.

— Mais savez-vous, demanda-t-il, si, à supposer que nous ayons la bonne fortune de vendre quelque marchandise à M. Bird, il pourrait nous la payer ?

— Les porcs lui font confiance, répondit Michel, car pas plus tard qu'hier, alors qu'il faisait une très longue promenade sur la lande, espérant pouvoir raconter l'histoire de la Croix à un renard qu'il y avait vu une fois, deux pourceaux énamourés qui allaient bientôt donner naissance à leurs petits suivirent M. Bird jusque chez lui, sautant par dessus les barrières, grimpant sur les haies, traversant les champs labourés, pataugeant dans les canaux, coupant par les sentiers herbus, jusqu'à ce qu'ils fussent devant le portail de sa maisonnette, et là, il se retourna pour les accueillir cordialement et leur parler du Seigneur. Ce n'est, bien sûr, qu'un incident isolé dans l'existence de M. Bird, pour vous montrer combien les bêtes même lui font confiance,

et, quoique nul commerçant ne puisse jamais être assez assuré, cependant je sens bien que si nous arrivions à persuader M. Bird d'acheter notre vin nous pourrions lui faire confiance, nous aussi. Il est pauvre, et les pauvres se rappellent presque toujours (car on leur fait si peu de crédit) que le jour du règlement de comptes est sûr d'arriver ; et, d'ailleurs, M. Bird n'est pas heureux, et donc il est d'autant plus vraisemblable, ne serait-ce que pour cela, qu'il se rappellera sa dette. M. Luke Bird aime Jenny Bunce.

Ici M. Weston ferma son lourd registre d'un coup sec.

— Combien de fois dois-je vous rappeler, Michel, dit-il d'un ton quelque peu sévère, que dans nos entretiens commerciaux les femmes viennent en dernier lieu. Le nôtre est, vous le savez bien, le seul commerce où elles ne règnent pas en maîtresses, et je n'ai pas encore rencontré la femme qui pourra me dire la différence entre du Porto blanc et du Porto rouge, les yeux fermés. Hélas ! j'en ai connu plus d'une — excusez-moi, Michel, de mentionner un fait aussi banal — qui laissait une bouteille de bon Bourgogne à côté d'un affreux fourneau à gaz jusqu'à ce que le vin bouillît ! Les femmes peuvent entrer à la Chambre des Lords, mais jamais dans notre Salle du Conseil aux murs blanchis à la chaux !

M. Weston paraissait un peu plus ému qu'un tel sujet ne le comportait, mais après un instant ou deux, il retrouva sa placidité, rouvrit le livre, et aborda le nom suivant.

(à suivre) T. F. POWYS

Traduit par HENRI FLUCHÈRE.

PROPOS D'ALAIN

On a souvent remarqué que la première règle d'écrire est d'user de la langue commune en la prenant telle qu'elle est ; cela suppose que cette langue est un merveilleux instrument quant aux sons, quant aux métaphores, et même quant aux articulations du raisonnement. Au reste pourquoi les récits des veillées seraient-ils au-dessous de la musique populaire, qui partout est le modèle des musiciens ? Comme un violon commence à parler dès qu'on le remue n'importe comment, ainsi résonne le langage dès qu'on y touche ; mais il n'y a sans doute que le poète qui fasse assez attention à ce murmure des mots. L'entretien étant parti sur cet inépuisable sujet, nous allâmes jusqu'à tirer de notre langue nos pensées mêmes, par une exploration verticale.

L'un rappela ce que dit Comte du mot peuple, qui, que nous le voulions ou non, désigne indifféremment ou bien l'ensemble des citoyens, ou bien ceux qui travaillent des bras, des jambes et des reins. Il faut donc que l'écrivain dise, même s'il ne le pense pas, que l'élite ne compte guère ; car le langage le dit ; au reste, comme je le rappelais plus haut, le langage le prouve. Ainsi deux fois nous ramenions au jour les titres éminents du citoyen inconnu ; occasion de rire un peu de ceux qui se choisissent eux-mêmes comme chefs.

« Toutefois, dit un autre, le mot monde semble dire un peu le contraire ; car ce même mot qui enferme le ciel de Jupiter, les étoiles et les nébuleuses, désigne aussi très naturellement le petit nombre de ceux qui se croient élus. » Il se fit un petit silence. Nul de nous ne craignait de s'être avancé trop, mais chacun regardait curieusement ce que cet autre coup de sonde nous rapportait.

« Le monde, dit le premier, n'est point l'homme , il est même l'antagoniste de l'homme, la chose inerte, terrible par la masse, la chose mécanique, qu'on ne peut persuader, et dont il faut se garder.

« C'est beaucoup, dis-je ; c'est trop ; c'est trop beau. Le monde serait donc aussi cette partie inhumaine des hommes, qui parle et agit comme les machines. Et cette partie serait sourde à l'homme comme sont les choses. Il en tomberait des calamités, comme du ciel, et de legères, folles et funestes décisions, comme celles dont on accusait autrefois les dieux. Jupiter qui verse sans faire attention les biens et les maux avec sa grande cuiller, Jupiter ce serait l'homme du monde qui parle politique. Non c'est trop beau. »

« Il s'agit, dit l'autre, de savoir si c'est vrai, et si les opinions du monde sont comme des orages qui couchent les moissons. Regardons au moins cette idée. L'homme qui pioche sous une voûte de sable sait bien qu'il n'a pas de pitié à attendre de cette matière suspendue. Vingt fois il se garde ; une fois il se fie. Celui qui échappe à l'éboulement se console en se disant qu'il n'en pouvait être autrement. Au reste il n'en lutte pas moins, et tout de suite, et allègrement, pour sauver ses camarades. La règle est qu'il faut résister, quand même on devrait succomber à la fin. Ce regard sur le monde n'est point tendre. Or je me demande ce que peut penser un homme qui gagne sa vie à grande fatigue de ces projets, de ces pronostics, de ces orages d'opinion qui se forment dans le monde aux mains blanches, qui en effet ne craint rien, ne sent rien, n'éprouve rien de ce qu'il décrète, et qui lance des malheurs du haut de son Olympe. On voudrait en rire ; car enfin il est bien facile d'interrompre un peu les travaux de sable, et de mettre quelques étais pour empêcher que l'Olympe tombe sur le peuple. Mais quoi ? Si prudent qu'on soit, on se laissera prendre quelque jour ; car la rumeur du monde est capricieuse autant qu'obstinée ; une nouvelle paix, tout d'un coup criée, nous porte à une nouvelle guerre. C'est une mécanique, c'est une mode, c'est une folie d'ennui. C'est le monde aveugle et sourd ; il n'a que la face humaine. Le travailleur a cette menace sur le dos, en plus de toutes les autres. Et cette partie des hommes,

qui se nomme l'élite, se nomme aussi le monde. On sait que tout ami de l'homme qui y met seulement le doigt est perdu pour l'homme, et prend rang parmi les forces sauvages. Je vois tout cela. Mais puis-je y croire ? »

« On est libre, lui dis-je, de ne pas croire le langage, ce qui est mal écrire. Il est pourtant remarquable qu'au temps où la sagesse parlait le langage de la religion, le monde était l'idole creuse, l'ensemble des brillantes promesses pour lesquelles on perdait son âme. Cette expression est pleine de sens ; écoutez comme elle résonne : On n'a jamais dit, ni écrit, ni pensé qu'à rester peuple on perd son âme. »

Un jeune intervint : « On ne m'avait pas dit qu'à prétendre commander on perd le nom d'homme. C'est mon capitaine qui me l'a dit. J'étais au nombre de ses hommes. Je n'étais qu'un homme. Un homme ! Est-il quelque chose plus méprisée qu'un homme, plus injuriée, plus oubliée, plus aisément dépensée qu'un homme ? Mais pourtant le mot sonne bien ; c'est un grade sur tous les grades. Suis-je digne d'être un homme ? En tout cas je choisis d'être homme. « Il se fit un grand silence. Le langage bourdonnait comme une ruche.

ALAIN

RÉFLEXIONS

Sur Zola.

On assiste depuis quelque temps à des essais de mise en place en ce qui concerne Zola. Je ne fais pas allusion à des travaux proprements dits, dont le dernier en date est l'excellente biographie illustrée de M. Maurice Le Blond, mais à des observations comme celles qu'André Gide nous communique ici de temps en temps dans son *Journal* ou dans ses *Lectures*, et à des discours comme celui que Jules Romains prononçait et publiait cet automne. On note chez l'un et chez l'autre un ton de plaidoyer, agressif chez Romains. De là à conclure que la politique est en jeu, il n'y aurait pas beaucoup de pas.

Un homme est d'ailleurs indivisible, et il serait naturel et légitime que même la gloire littéraire de Zola fût accrue, comme celle de Rotrou, ou de Voltaire, ou d'André Chénier, par le souvenir de son courage civique, le prestige de ses magnifiques dernières années. La considération que nous lui devons ici ne commence d'ailleurs pas avec sa campagne pour la justice. Dès sa jeunesse sa ligne politique a été parfaitement droite, et une. Il était républicain dès l'Empire, il n'a jamais cessé de l'être dans un sens authentiquement français, anticlérical, radical et idéaliste de province, la manière Brisson-Sarrien-Herriot — et non idéologiquement comme les intellectuels France ou Gide. La République, écrivait-il vers 1875, sera naturaliste ou ne sera pas. Chez lui le naturalisme a été républicain, et a été. Cela nous demeure sympathique, est resté sympathique à la masse. Non seulement Zola est consi-

déré civiquement, parce que l'exilé de 1898 a fait des sacrifices et s'est dévoué pour l'idéal républicain, mais encore il est lu, très lu, très demandé dans les bibliothèques populaires. Il a tenu. Rien de cela ne saurait nous empêcher de contrôler, d'un point de vue purement littéraire et strictement apolitique, ce qu'il peut y avoir de préjugé légitime, comme on disait au XVIIe siècle, chez Gide et sûrement chez Romains.

La légitimité du préjugé de Romains consiste en ceci, qu'il joue naturellement et logiquement à Médan la partie des *Hommes de Bonne Volonté*. L'exemple de Zola lui-même, d'ailleurs, l'y autorise. Pour Zola en 1870 comme pour Romains aujourd'hui, est posée une question d'héritage littéraire.

Une question d'héritage que les notaires de la littérature, soit les critiques, feront remonter à 1850. En 1850, s'était posé pour Champfleury d'une part, pour Flaubert d'autre part, le problème de l'héritage de Balzac (Flaubert apprit sa mort en Orient, où il voyageait, et roula le problème dans sa tête). Les réalistes d'après 1850 ne furent cependant que des demi-héritiers de Balzac. Ils ne firent pas de « comédie humaine ». A ce quêteur de souvenirs qu'était Champfleury et à ce fanatique du style que devint Flaubert, manquèrent l'étoffe, la santé, la persévérance, de Balzac.

Ils ne manquèrent pas à Zola. A vingt-huit ans il décida de faire pour son temps, celui du Second Empire, ce que Balzac avait fait pour le sien : une œuvre cyclique, avec retour des mêmes personnages, qui concernât tous les étages de la société : *Comédie Humaine* de la génération que la mort de Balzac avait laissée sur les bancs de l'école.

La *Comédie Humaine* de Balzac, c'étaient à cette époque les vingt volumes de l'édition Houssiaux. La *Comédie Humaine* du Second Empire, prévue d'abord pour une dizaine de romans, finit pareillement par avoir ses vingt volumes écrits comme ceux de Balzac en une vingtaine d'années. D'autre part, Balzac n'avait trouvé qu'assez tard l'idée cyclique de la *Comédie Humaine*, et avait dû organiser en *Comédie* des romans qui étaient écrits d'abord pour

eux-mêmes et pour eux seuls. Zola, lui, traça dès le début un plan, qu'il maintiendra sans y changer grand chose. Ce plan comportera (ce que ne pouvaient comporter la variété et la complexité de la *Comédie Humaine*) un arbre de couche de l'immense machinerie, soit l'arbre généalogique d'une famille dont les personnages fournissent les principaux héros des vingt romans : les *Rougon-Macquart, Histoire naturelle et sociale d'une famille sous le Second Empire*, au nombre de trente-deux, plus un millier de personnages environ composant, sous cette famille-souche, le peuple des personnages secondaires dans ce roman-cité. — Enfin, l'œuvre de Balzac était plus intuitive que scientifique. Il se souciait peu d'être accordé à la science de son temps, mais d'un puissant génie il l'accordait à lui. Or c'est la science qui fournira, pense Zola, aux Rougon-Macquart leur idée maîtresse ; soit Taine l'idée du déterminisme, Claude Bernard celle de la pratique expérimentale (le *Roman Expérimental* ce fut une des affiches voyantes de Zola), Darwin et Lucas, celle de l'hérédité.

Voilà une construction considérable, menée à bout avec une volonté solide et un talent énorme. Il semble cependant que ce roman du Second Empire ait été un peu à la *Comédie Humaine* ce que la monarchie du neveu fut à l'Empire de l'Oncle.

Le plan des Rougon-Macquart était fait, le premier premier volume écrit (*la Fortune des Rougon*) quand l'Empire tomba. La *Fortune des Rougon* ne sortit qu'en 1871, et la « Famille sous le Second Empire » parut sous la Troisième République. Zola n'avait après 1870 en effet aucune raison d'abandonner son plan. Un romancier n'est pas un chroniqueur, et le roman-chronique est de deuxième zone. Un romancier a besoin, pour bâtir, d'une durée consolidée. Ainsi la *Comédie Humaine*, écrite tout entière sous la monarchie de Juillet, se passe presque aux trois quarts sous la Restauration. Et puis, c'était bien, en 1871, la même génération de 1850 qui continuait sous la Troisième. Les *Rougon-Macquart* ne commencèrent que vers 1885 à devenir le roman historique d'une époque révolue. Zola écrit même, dans sa préface de 1871, ces

lignes, d'une ingéniosité qui lui est moins habituelle que l'ingénuité : « La chute de Bonaparte, dont j'avais besoin comme artiste, et que toujours je trouvais fatalement au bout de mon drame, sans oser l'espérer si prochaine, est venue me donner le dénouement terrible et nécessaire de mon œuvre. »

Ce n'est d'ailleurs pas inexact. Les Rougon-Macquart, dont l'arbre généalogique monte d'Adélaïde Fouque, morte centenaire et folle en 1873, sont le tableau d'une famille, d'une société, d'une humanité qui se défont, se détraquent, se vicient, s'empoisonnent, le procès-verbal d'une décomposition, et, au contraire de la définition de la vie par Claude Bernard, l'ensemble des forces qui luttent contre la vie. Les Rougon, les Macquart, n'avaient presque pas besoin de la guerre de 1870 pour aboutir à la *Débâcle*.

Cette marche à la débâcle, cet *A-vau-l'eau*, c'est le tout du réalisme et du naturalisme en tant qu'écoles. Mais il ne faut pas confondre les écoles avec les maîtres. L'*Education Sentimentale* s'élevait par Marie Arnoux au dessus de ce tout, dont *Bouvard et Pécuchet* fournissaient la somme. Zola, lui, dépasse le naturalisme par son optimisme de travailleur, par sa religion de la science, contrepoids chez lui de la religion flaubertienne du style. Et la *Débâcle* n'est pas le dernier volume des *Rougon-Macquart*. Elle est l'avant-dernier. Le dernier, c'est le *Docteur Pascal*, la figure symbolique du créateur de vie, du bon et robuste savant, fantassin de la vérité en marche. *La Vérité en Marche*... De même que le futur auteur de la *Débâcle* avait eu besoin, comme artiste, de la chute de Bonaparte, il semble que l'auteur du *Docteur Pascal*, roman qui est de 1893, ait besoin de ce qui éclatera quatre ans plus tard, l'affaire Dreyfus.

La destinée littéraire de Zola acquiert par là un caractère monumental, incorporé aux trente premières années de la République. Le républicain admirera. Le critique littéraire trouvera-t-il aux *Rougon-Macquart* le même caractère d'ensemble monumental ?

En tant que monument ils ont mal tenu. Le lien, arbitraire et naïf, s'est défait. Les romans de la vie de pro-

vince, comme la *Fortune des Rougon* et la *Conquête de Plassans*, n'ont jamais été pris en considération. Zola, qui gagnait alors péniblement sa vie par des travaux obscurs, n'a pas connu du tout la « société » sous le Second Empire. Il était incapable de l'inventer, et a dû se rabattre sur des mécanismes laborieux, probes, producteurs de tout fait. Il la voit du dehors, ou populairement, ou par un trou de serrure. Rien de cette expérience vivante dont quelques femmes d'élite imbibèrent l'éponge à boire et à rendre un fleuve qu'était Balzac jeune. Le monde de l'Etat reste encore plus mystérieux à Zola. Pareillement celui des affaires, même du commerce. Quel irréalisme dans la *Curée !* Balzac eût transporté tout vifs dans ses romans les couples Boucicaut et Cognacq, qui nous paraissent d'ailleurs en être sortis presque autant que les Guillaume de la *Maison-du-chat-qui-pelote*. Mais qu'est-ce qu'*Au Bonheur des Dames ?* Le magasin et la marchandise. Pas les marchands.

Il est important que le premier succès de Zola ait été l'*Assommoir*, en 1877, et que sa carrière se divise en deux parties : Avant *l'Assommoir*, Après *l'Assommoir*. Qu'est-ce à dire, sinon que Zola s'est imposé aux esprits et à l'opinion comme romancier du peuple, comme romancier pessimiste du peuple, qui voit le peuple en noir, et enfin et surtout comme romancier peuple ?

Un romancier peuple... Il faudrait enlever au mot de « primaire » tout ce que les littérateurs qui en usent y mettent de malveillance et de pédantisme, le prendre dans son sens solide et sain, efficient et positif, et l'on pourrait dire alors que Zola fut un très grand primaire. Son matérialisme est celui du sens commun. Il ne faut pas voir dans son pessimisme un pessimisme radical, à la manière de celui de Taine, mais un pessimisme relatif, qui s'achève en idéalisme social et en croyance au progrès. Il se distingue par là et des premiers réalistes, descriptifs sans philosophie, et des réalistes Flaubert-Goncourt, bourgeois bourgeoiseants de bourgeoisie. La philosophie de Zola est extrêmement courte, mais elle existe, elle est populaire, et elle tient toute dans le mot : travail. Zola a eu la religion du travail (ce n'est tout de même pas une grande religion)

comme Balzac celle de la volonté. Des *Quatre Evangiles*, *Fécondité* lui a été suggéré par sa paternité tardive, *Vérité* par l'affaire Dreyfus, mais *Travail* par toute sa nature profonde, toute sa vie, toute son impossibilité de penser autrement la raison d'être de l'homme. *Justice* enfin n'a pas été écrit. Mais la Justice est, comme l'a montré Proudhon, l'alpha et l'oméga de toute philosophie qui vient du peuple.

Ce serait de ce point de vue du travail qu'il faudrait classer et comprendre le monument littéraire de Zola. Jules Lemaître l'a appelé une épopée pessimiste de la nature humaine. Pessimiste n'est pas inexact. Le roman de Zola sera dit pessimiste à cause de ses vues amères de la société contemporaine, soit la société du Second Empire, et celle de la Troisième République dans la mesure où elle la continue. Mais, d'autre part, au-dessus de ce donné, Zola a maintenu un idéal, simple, maniable, populaire, celui-là même du Sandoz de l'*Œuvre*, qui est le double de Zola, celui aussi que marquent le titre et la dernière page de *Germinal*, celui qui, du *Docteur Pascal* à la place vide (ou remplie par l'acte final de Zola) de *Justice*, répond à un optimisme social, à une croyance en demain : en somme l'idéal oratoire de la République.

Epopée peut aussi s'entendre. Il y a eu depuis Champfleury et Flaubert deux sortes de réalisme : un réalisme analytique et un réalisme épique. Les pages épiques abondent dans *Madame Bovary* et *Salammbô*. Rien d'épique, au contraire, dans les Goncourt et Daudet. Or Zola a créé, seul de son groupe, dans le sillage de Flaubert, le naturalisme épique. Son style est naturellement, et d'ailleurs assez grossièrement, épique, épique par son mouvement oratoire, épique par les lieux communs, les épithètes prévues, la redondance de mots, de clartés, d'explications, épique par la prépondérance de la description, des ensembles, des groupes, des êtres collectifs, épique par l'adoption qu'en a faite une certaine partie évoluée du peuple, l'instituteur, l'ouvrier instruit, et qu'en a faite aussi le sympathisant aux prolétaires, épique enfin par sa marche vers une thèse, comme l'*Enéide* et les *Martyrs*. Qu'on se sou-

vienne des attaques de Barrès contre Zola au temps de l'affaire Dreyfus : on y verra une véritable guerre de classe et de religion littéraires. Pareillement après trente-cinq ans, il semble que le retour de Zola à la faveur de certains milieux n'aille pas sans un retour à des vues de classe, et à une guerre pour des conceptions du monde.

ALBERT THIBAUDET

LETTRE OUVERTE
A JACQUES-ÉMILE BLANCHE

Lorsque l'on vint me demander de collaborer à cet *Hommage* que désiraient vous rendre les « Amis de 1914 », je me récusai tout d'abord, puis, cédant moins à l'insistance de ces « amis » qu'au désir d'éprouver ma générosité sommeillante et à la vanité de rendre le bien pour le mal, j'acceptai.

C'est ainsi que je saluai en vous le « contradicteur nécessaire » Nécessaire, parce qu'à ne rencontrer que l'applaudissement, on risque de s'engluer dans sa médiocre « vérité » ; parce qu'il est indispensable pour des individus dénués de souplesse comme sont les peintres, de s'incliner parfois devant une évidence écrasante et imprévue.

A vrai dire, les vérités contradictoires dont vous vous faites l'apôtre sont le plus souvent moins éblouissantes qu'irritantes, mais l'aiguillon que vous maniez avec la morose et mécanique ardeur d'un galérien, tout venimeux qu'il soit, excite à la révision des valeurs personnelles et à la pratique de cette insigne gymnastique du pour et du contre qui permet aux tempéraments bien trempés d'échapper à la scandaleuse et ridicule suffisance.

C'est à vous donc surtout que je dois la joie (qu'à mon tour j'aimerais vous procurer) de douter de l'excellence de ce que vous nommez des théories : formules nées du travail même, constatations que tout peintre, sa palette posée, ne peut s'empêcher de faire sur les vertus de telle combinaison de formes ou de couleurs, surgies du hasard ou de l'inspiration, et qu'il est probablement téméraire de divulguer aussitôt.

Ai-je tort de ne pas savoir garder secrètes mes réflexions, de les exposer au contraire (sinon avec la suffisance que vous imaginez, du moins avec trop d'enthousiasme) devant ces jeunes élèves que vous ridiculisez si lourdement? Le meilleur

moyen d'être éclairé à ce sujet est de prendre le public à témoin en lui soumettant quelques extraits de ces « Notes sur un enseignement », dont je retardais toujours la mise au point.

Puissent certains de ces préceptes vous conduire dans la vraie voie, qui n'est dans la direction d'aucun des deux ateliers sur lesquels vous équivoquez : l'Ecole des Beaux-Arts, et l'Atelier de Picasso. Car d'un côté, c'est la mort nauséeuse et de l'autre la mort trop parfumée.

Premier discours à mes élèves :

On vous dit : « L'Ecole des Beaux-Arts a tort de confondre grande peinture et grande surface ; elle n'encourage pas assez à regarder la Nature... » Ce n'est pas cela qu'il faut dire, mais ceci : « L'Ecole des Beaux-Arts parle de formes et de couleurs correctement distribuées ; elle omet de parler de l'essentiel : la *qualité ;* elle est incapable en outre d'apprendre à voir la nature parce qu'elle omet d'interroger préalablement les Musées ». Durant les premières années, en effet, on ne peut voir la Nature à *l'œil nu ;* il faut chausser des lunettes extraordinairement déformantes pour en apercevoir les parties qui conviennent à l'Art. Cet instrument d'approche, les Musées seuls peuvent vous le fournir, je veux dire quelques œuvres exemplaires, fruit du suc traditionnel mûri au feu de la révolte. Car il ne s'agit pas d'effectuer dans ces Temples dangereux de molles promenades, pareilles à celles du public d'hier à l'Art Italien, où l'admiration à chaque tableau renouvelée prenait la forme de l'hébétude : « Point de respect exagéré », comme disait ce charmant Bonnard, rencontré en ces lieux difficiles. Le respect n'est pas l'amour. Que les mornes professeurs révèrent, dans la même hypnose, Tintoret et le Corrège, Breughel et Téniers, Le Greco et Murillo, Poussin et Le Brun, Watteau et Hubert Robert, un génie et un pion ; le chercheur exalté ne confondra pas ces valeurs disparates. Obéissant confusément à cette vertu essentielle du créateur : la rébellion, il interrogera d'instinct les œuvres de ceux qui surent n'appliquer les règles qu'en les soumettant à une révision incessante.

Cette primauté du « tempérament », metteur au point des valeurs éternelles, étant posée, il est possible de codifier l'art complexe de la peinture en assumant le minimum de ridicule.

J'ai dit : « valeurs éternelles ». En effet, résistant à toutes les transformations du génie, à tous les climats, à toutes les époques et aux tics, maniérismes et afféteries de toutes sortes, il est des valeurs que je nomme, faute de mieux, *invariants plastiques*, dont un certain coefficient est nécessaire à la vie de l'œuvre. Déterminer les invariants, c'est s'assurer la route la plus directe vers le but : le tableau ; c'est se prémunir contre toutes les hésitations, c'est surtout présenter au choc des émotions un solide mécanisme enregistreur et correcteur, à la façon dont le nageur oppose aux courants et aux tourbillons du flot sa rusée musculature.

Créer, c'est à la fois obéir et critiquer. Qui sait critiquer autrui, s'il n'est aveuglé par la vanité, sait se critiquer soi-même à l'aide des invariants.

Prenons comme exemple le portrait de *l'Architecte* de Rembrandt, et celui du *Docteur Gasquet*, de Van Gogh, dont on trouve partout de suffisantes reproductions en couleurs.

Nous avons là un exemple parfait des deux conceptions plastiques les plus opposées, des deux techniques picturales les plus radicalement différentes. Chez Rembrandt, l'élément choisi dans la nature est *la valeur*, c'est-à-dire le degré de luminosité des tons sur l'échelle du blanc au noir. Pour bien permettre au spectateur d'évaluer le jeu des valeurs différentes, le peintre a posé le ton le plus clair et le ton le plus sombre, le premier sur la feuille de parchemin du premier plan, le second sur une partie du fond. Ces repères donnés, le problème consistera à répartir sur les divers points de la toile, en quantités différentes, le plus grand nombre de valeurs, représentées par des tons « rompus », c'est-à-dire considérablement éloignées des couleurs du prisme. Nous touchons là à une de ces vérités absolues, à un de ces invariants hors desquels il n'est point de salut. Que nous interrogions Rembrandt ou Vélasquez, Le Nain ou Corot, nous verrons toujours *la couleur réduite au minimum chaque fois que le jeu des valeurs atteint le maximum d'intensité.* Dans la plupart des Rembrandt (nettoyés), nous ne trouvons, mariés

au blanc et au noir, qu'une terre jaune et une terre rouge. Parfois, une très petite quantité de bleu-vert introduit dans ce chaud concert la dissonance nécessaire. Parfois encore, un vermillon fleurit au sommet d'une localité brun-rouge. Il faut remarquer encore dans ce tableau exemplaire la prédominance des demi-teintes, réparties selon la proportion indiquée dans le *De Coloribus* de Rubens (cet ouvrage didactique merveilleux dont nous ne possédons hélas que quelques fragments) : un tiers d'ombre et de lumière additionnés, deux tiers de demi-teintes. C'est là, codifiée magistralement une fois pour toutes, la seconde loi d'économie exigée par cette technique du clair-obscur. Les grands contrastes sombre-clair, lorsqu'ils excèdent le tiers de la surface du tableau, l'alourdissent et lui rognent les ailes. C'est pourquoi Ribera, qui abuse du contraste absolu, est moins bon peintre que Velasquez (à métier égal, si l'on entend par là la parfaite maîtrise de la brosse).

Je passe sous silence aujourd'hui, car je n'en finirais pas, la composition rythmique de *l'Architecte* et la géométrisation du dessin, qui ne diffère de la stylisation byzantine que par l'artifice de *l'enveloppe* et des *passages*.

Si nous analysons maintenant le portrait de Van Gogh, nous constatons que les contrastes de valeurs n'existent pour ainsi dire pas, le col du Docteur étant la seule note sombre du tableau et le blanc en étant absent. Nous distinguons au contraire une volonté très nette, très consciente, de nivellement des valeurs et d'exaltation de la couleur seule. La gamme colorée est plus étendue que dans Rembrandt, elle tient toute une partie du spectre : bleu, vert, jaune, orange, avec dominance bleu-orange. Est-il nécessaire d'édicter la vérité complémentaire de la précédente : *La gamme des valeurs est réduite au minimum chaque fois que le jeu des couleurs atteint le maximum d'intensité.* Vous avez pu voir à l'art italien la Judith de Cristofano Allori, dont la robe d'un jaune éblouissant détonnait scandaleusement dans ce tableau tout en contrastes de valeurs. Il y avait là une grande vulgarité parce que la technique *couleur* et la technique *valeur* étaient superposées. C'est pour les mêmes raisons qu'une grande vulgarité émanait de la

fuite en Egypte du Corrège et de la Sainte Famille de Lotto.

Pour en revenir à Van Gogh, vous savez que cette conception picturale qui rencontra, qui rencontre encore de si vives résistances (M. J.-E. Blanche ne continue-t-il pas à lui dénier tout talent ?), est celle des Chinois et des Japonais dont il s'inspira, celle des miniaturistes et de beaucoup de Primitifs, celle enfin des Impressionnistes dont la tentative avait pour but principal de débarrasser la peinture du clair-obscur, qui pour avoir été employé en dépit de toutes les lois par l'Ecole, oublieuse des *Invariants*, avait atteint le maximum de la dégradation.

Vous connaissez tous le fameux portrait de Renan, par une des plus intangibles gloires officielles : Bonnat. Sur le fond le plus somble possible, la tête la plus claire possible, qui, se détachant du tableau, semble prête à choir dans nos mains effarées. Presque pas de valeurs intermédiaires. Acharné à fignoler son « morceau », l'imbécile couronné oublia l'essentiel : rattacher ce morceau aux morceaux voisins, que ceux-ci fussent fond ou vêtement. Rembrandt vient de nous apprendre que tous les objets représentés sur la toile sont solidaires et qu'ils ont tous droit (à des degrés divers) à l'ombre et à la lumière. Hiérarchiser n'est pas exhiber monstrueusement un détail et supprimer tous les autres. L'unité du tableau avant toutes choses. C'est pour réaliser cette unité que Tintoret et le Greco éclairèrent si arbitrairement les fonds, criblant ceux-ci de reflets inexplicables, si l'on ne se place pas au strict point de vue pictural. Vous connaissez tous ces nuages irréels qui pendent comme des draperies violemment éclairées dans les fonds du Greco ; ces lambeaux lumineux, aussi clairs que les figures, se placent ainsi au même plan qu'elles. Ainsi le clair-obscur qui tendrait à détruire la surface plane du tableau, ne produit-il que des creux *qui se compensent*. Le tableau demeure ainsi tel que l'exige la tradition : vêtement du mur, mais vêtement flottant, gonfle du souffle de l'inquiétude au lieu d'être le vêtement plaqué des Primitifs.

Nous commençons à saisir la complexité du métier pictural et les exigences antagonistes auxquelles il nous force sans cesse à obéir. Il nous faut à chaque instant concilier des

contraires. Dans le cas qui nous occupe il s'agit de détacher, par des oppositions de valeurs, les objets les uns des autres et, par ailleurs, de les rassembler, de les niveler même pour éviter que le tableau, revêtement historié du mur, ne troue celui-ci.

Lorsque nous pratiquerons la technique du clair-obscur, il nous faudra donc prendre garde de distribuer les équivalences d'ombre et de lumière ; et, lorsque nous pratiquerons la technique de la teinte plate, comme Van Gogh (je pourrais dire Simone Martini ou... Henri Matisse) nous devrons distribuer, selon les mêmes lois rythmiques, les équivalences de tonalités.

C'est ce que je me permis d'expliquer à M. J.-E. Blanche, alors qu'il me montrait le portrait de James Joyce, glorieusement enlevé à la pointe du pinceau en une séance. Le visage, mieux peint malgré tout que celui de Bonnat, présente quelques empâtements que l'huile et le vernis rendent savoureux. Mais cette habile et dangereuse cuisine perd toute vertu expressive à cause du fond sombre, inerte, où traîne quelque timide reflet sur un meuble lointain. Trop de clair sur le visage, trop de sombre dans le fond, voilà la loi des valeurs rubéniennes violentée, voici donc un tableau qui n'est pas bon. Evitons de tomber dans cette erreur académique et permettons-nous de rire des propos désobligeants de ce peintre vif, mais faussement émancipé.

C'est sur ces mots que se terminera ma première causerie dont je vous remercie, mon cher J.-E. Blanche, de m'avoir procuré le thème. Vous verrez ainsi que loin de dispenser des recettes semblables à celles de l'Ecole, qui ne sont que des formules pour mieux dormir, loin également d'entretenir mes disciples de propos abstraits (j'ai bien compris que si Sir John de Chrome, alias André Salmon me faisait dire à ceux-ci : « Votre quatrième dimension fout le camp », c'était là une innocente plaisanterie), je leur propose des Lois excitantes et point si tyranniques qu'elles ne puissent permettre à chacun de trouver — provisoirement bien entendu — sa propre vérité.

(à suivre) ANDRÉ LHOTE.

CHRONIQUE DES ROMANS

LE SANG NOIR, par *Louis Guilloux.*

AUGUSTA, par *Roger Breuil.*

LE BOUQUET DE ROSES ROUGES, par *Isabelle Rivière.*

D'UNE HALEINE, par *Claire Sainte-Soline.*

BÉNÉDICTION, par *Claude Silve.*

M. Louis Guilloux vient de publier un long roman, sombre, outré jusqu'à la caricature, mais à la grande caricature, très inégal d'ailleurs, mais, à beaucoup près, le plus important qu'il ait écrit.

C'est de la justesse du ton que des livres comme *La Maison du Peuple* ou *Hyménée* tiraient leur prix. Il en va tout autrement avec cette nouvelle œuvre, où tout est sacrifié à une vision résolument noire. De la plupart des personnages, on n'aperçoit que la bassesse ou l'insignifiance. Et ce sont là les premières limites du livre ; on ne peut ne pas accuser l'auteur d'injustice ; on ne peut ne pas penser qu'il s'est fait la partie trop facile. Les sinistres fantoches qu'il nous montre, nous les reconnaissons ; mais ils sont ici incomplets, privés d'une part de leur vie, de leur âme, réduits à une apparence de marionnettes qui donne à l'auteur toute liberté pour exercer sa vengeance et mettre le monde en accusation. Les deux ou trois personnages qu'il a tracés selon son cœur ne parviennent pas à introduire dans l'œuvre quelque lumière, incomplets eux-mêmes, encore que d'une façon opposée, et mal vivants.

C'est pourtant comme une satire, comme un acte d'accu-

sation que ce livre nous émeut, et c'est aussi comme un cri de détresse. On se dit que l'auteur paraîtrait moins injuste s'il portait en soi un moins pressant, un moins douloureux désir de justice, et que la rancœur, la haine même que l'on peut trouver dans son livre viennent d'un besoin d'aimer mal satisfait.

Parfois, d'ailleurs, devant certains personnages, médiocres sans doute, mais qu'il n'a pas faits complètement haïssables, il semble le premier souffrir de cette médiocrité. Il s'agit du Principal d'un collège, d'un pion, d'une folle, d'une maritorne surtout. Qu'est-ce qui nous touche en eux et touche Guilloux lui-même ? C'est qu'ils sont humbles, et qu'au milieu d'un monde artificiel, ils ont soudain quelques gestes simples, quelques réactions proches de la nature. Il leur est beaucoup pardonné, parce qu'à de tels instants, ils refusent de *jouer le jeu*.

Mais la figure de beaucoup la mieux venue et la plus complète est la figure centrale. Dans la peinture de cette monstrueuse ganache, hébétée et lucide, vacillante entre la lâcheté et l'héroïsme, Guilloux atteint à la puissance. Comment définir l'attitude de l'auteur à l'égard de son lamentable héros ? Il le méprise, il l'aime, il le bafoue, il en a pitié. Peut-être précisément est-ce cette diversité de sentiments qui donne au personnage une vie si complexe, une âme si ambiguë. Il va à travers le livre à lourds pas de goutteux, grotesque, chancelant, à tout instant près de s'effondrer parmi la mascarade.

Tout le livre, aussi bien, ne tarde-t-il pas à prendre l'allure d'une bouffonnerie désespérée ; on s'y enivre, on y pérore, on y décore une infirmière, on y prépare un duel : c'est une comédie de Labiche revue par Jarry et jouée dans les ténèbres de certains romans russes. Louis Guilloux excelle à caractériser ses personnages par un tic, une infirmité, une manière de marcher ou de parler, et à choisir dans leur entourage le détail qui répond à eux, les complète et les prolonge (les chiens de Cripure).

La première moitié du *Sang Noir* est excellente. Rien ne languit ; tout paraît vraisemblable. — Tout se gâte. Il semble que l'auteur ait été pris soudain de nouvelles ambi-

tions, qu'il ait voulu élargir démesurément son livre, qu'autour de l'histoire d'un homme, il ait voulu faire l'histoire et le procès de la société tout entière, qu'enfin il ait voulu « tout dire ». De nouveaux personnages apparaissent, gesticulent, parlent, mettent la vie en formules. Les scènes se précipitent, leur violence s'accroît. C'est une hallucination qui ne parvient pas tout à fait à nous entraîner. Souvent encore, un mot, un trait, une scène nous touchent ; mais l'intérêt se disperse, languit un peu. Nous croyons mal à ces personnages, on dirait d'un jeu quelque peu gratuit, d'un monde fait d'éléments rapportés et parfois encore trop proches de leur origine littéraire.

On passerait sous silence cette déconvenue si la première partie du livre nous avait paru moins forte et si, même dans cette seconde moitié, les dons de M. Guilloux étaient moins manifestes. N'importe ; dans son ensemble, et quelques réserves que l'on ait dû faire, ce livre, parmi les cinquante romans de la saison, nous paraît le plus important.

***

Voici un livre dont il ne sera parlé pour aucun prix littéraire et qui ne trouvera, je le crains, que des lecteurs peu nombreux. Il n'est aucun livre pourtant, parmi tous ceux dont on parle depuis quelques mois, qui soit d'une qualité plus rare et d'une originalité plus réelle. C'est *Augusta*, de M. Roger Breuil.

Roger Breuil est l'auteur de *Traduit de l'américain*, qui connut, voilà quelques années, son heure de succès, et surtout d'une fresque parfois hésitante, mais ample, émouvante et fine : *Les uns les autres*, qui reste, après deux ans, vivante à la mémoire, qui sait encore nous parler, qui n'a pas encore exprimé tout son sens.

Augusta n'est qu'un portrait, celui d'une veuve qui élève son fils, voit mourir un de ses petits-enfants et ne tarde pas elle-même à mourir. Rien que de commun dans son histoire, nul pittoresque dans le décor, rien, dans sa personne physique ou morale, qui accroche l'attention. D'où vient qu'il nous semble assister à un drame où quelques-uns

des intérêts essentiels de l'âme sont en jeu ? D'où vient que cette femme se révèle si grande et que l'auteur ait pu inscrire à bon droit sur la bande de son livre : *Mort d'une Princesse?*

Qu'une histoire si humble soit à ce point lourde de sens, il faut l'attribuer avant tout à la qualité d'âme de l'homme qui l'a conçue. Peut-être n'est-il personne aujourd'hui chez qui les caractères de l'artiste soient plus naturellement ceux-là mêmes d'une vie sensible et morale. D'un bout à l'autre du livre, on songe à l'auteur autant qu'à son héroïne.

On songe trop à lui peut-être, il rappelle trop sa présence, il presse trop vivement son personnage. (Peut-être ne s'est-il pas assez méfié de la résonnance du *je ;* les premières fois qu'il l'emploie, on lui en sait gré : c'est un témoin qui mêle soudain sa voix à celles des personnages ; mais, plus tard, c'est un homme qui veut nous les expliquer et s'interpose entre eux et nous). Mais alors encore, on est touché par son besoin de comprendre et d'aimer. Tant d'attention, tant de patience, tant de scrupule et de profond respect ! Il est aux aguets de ce que chaque homme porte d'essentiel, cherchant la vie là où elle se fait la moins brillante et la grandeur là où elle ne sait pas son nom.

Il sait dessiner ses personnages en quelques traits, délicats sans mièvrerie, les faire vivre jusque dans leur silence, et faire sentir la ligne de leur destin. Ils ne sont pas isolés ; ils se meuvent, parlent et pensent dans une sorte de rayonnement. A chacun de leurs rapports avec le monde correspond un nouveau rapport avec eux-mêmes. Ce que l'auteur nous montre d'eux, ce sont les gestes les plus simples, mais les gestes essentiels, et c'est parfois leur immobilité.

Une telle œuvre est à l'opposé d'une tranche de vie ; mais la vie est véritablement là.

***

Il n'est pas précisément facile de parler du *Bouquet de Roses rouges* de Mme Isabelle Rivière. Dès l'instant qu'un écrivain présente son livre comme un roman, même si, manifestement, il y confie une part de sa vie, on n'a aucun droit d'exiger de lui un récit scrupuleux de faits exacts.

S'il se bornait à une telle relation, son œuvre n'aurait qu'une valeur de document. Il peut, il doit choisir et modifier les éléments dont il dispose. La vérité d'une œuvre d'art n'est pas celle de la vie ; et le sens même d'une vie serait trahi par une confession trop fidèle. Constant est plus vivant et plus vrai sous la fable d'*Adolphe* que dans le *Journal Intime*. Pour qu'une œuvre romanesque acquière le poids et la garantie des œuvres intimes, il suffit qu'on la sente issue d'une vie, exigée par elle, faite de ses possibilités et de ses tendances. Ce n'est pas le miroir d'une existence, c'est l'image d'un destin.

Mais le danger, et Mme Rivière ne l'a pas toujours évité, c'est que les éléments de fiction et d'autobiographie, mal associés, insuffisamment fondus, paraissent, dans l'œuvre même, relever de deux sources différentes. C'est aussi d'introduire des personnages si nettement calqués sur la réalité, et par ailleurs si connus, que la vertu d'envoûtement propre à l'œuvre romanesque s'en trouve détruite. Il y a là trop peu et trop de transposition. Les masques sont si transparents que l'on se demande pourquoi ils furent posés. Enfin devant ces personnages à qui rien ne manque que le nom véritable, dont on nous indique le souffle, la verrue, le tic, à l'exact portrait desquels on nous presse d'applaudir, nous sommes portés à confronter notre vision avec celle de l'auteur, puis, malgré nous et, je le répète, injustement, à chercher jusqu'à quel point les autres personnages sont fidèlement décrits et leurs faits, exactement rapportés.

Telle est ma première gêne devant ce roman. Il va de soi que Mme Rivière peut répondre qu'une telle gêne sera beaucoup moins vive pour qui lira son livre dans une cinquantaine d'années. C'est par les yeux de ce lecteur qu'il faudrait tenter de découvrir l'œuvre.

« Ce n'est presque rien et c'est tout, dit Mme Rivière : ils s'aiment, ils se marient, ils ont un enfant. » L'ambition de l'auteur est précisément de montrer, dans un parfait dénuement d'aventures, le sens et la grandeur possible d'une union. Cet homme et cette femme s'aiment, mais ne trouvent dans leur amour ni une fin ni un apaisement ; ils le dépassent, se rejoignent enfin en Dieu et retrouvent alors

le goût de la vie. C'est une nouvelle fois l'illustration de la parole de Pascal, mais d'un Pascal qui, dès cette vie même, entend bien triompher et retrouver sa mise. Le livre entier semble ainsi conçu à la gloire d'un sacrement ; et c'est à cette inspiration chrétienne qu'il doit son accent.

Mme Rivière veut nous convaincre d'une vérité ; elle nous presse, elle propose, tente d'imposer une leçon. Ce besoin d'édification est un des traits essentiels du livre ; c'est aussi on le pense bien, une source d'objections. On ne manquera pas d'expliquer ce recours à Dieu par une mésentente intime entre les époux. C'est expliquer la foi de Pascal par sa maladie : la vérité de cette foi n'en est pas atteinte. Mais on peut aussi douter que ce livre d'édification chrétienne propose du christianisme une image en tous points admirable. C'est un livre ardent et tendu, un livre de foi partisane. Et l'on admet qu'une foi profonde ait ses exigences et sa tyrannie. Pourtant on souhaiterait parfois rencontrer dans ce livre, ou du moins chez Agathe, l'héroïne, si sûre de soi, si orgueilleuse de sa vérité, plus de charité, peut-être, plus de douceur, plus de compréhension à l'égard de la vérité d'autrui.

« Il n'y a qu'une vérité, répond Agathe : tout ce qui se tient en dehors d'elle est semblant et vanité. Il n'y a qu'une façon d'aimer un être, c'est de le sauver. » Et l'on peut bien être irrité : là est la grandeur du personnage ; elle est dans sa partialité, dans sa dureté apparente, qui serait sans doute moins vive si elle cachait moins d'amour ; elle est dans son refus de comprendre et d'admettre, dans cette sorte d'égoïsme démesuré qui peut être une des formes de la foi. C'est un livre qui ne se contente point de défendre une cause mais qui accuse, attaque, et semble parfois une revanche. Les meilleures pages sont une diatribe contre l'élément sexuel de l'amour.

Sûre de la grandeur de sa leçon, l'auteur s'est peu souciée de lui donner la forme d'une œuvre d'art. On est touché par son parfait dédain de l'originalité, par son appel constant aux détails les plus humbles. Et l'on aime dans son livre des mots justes, des traits frappants de vérité, des scènes émouvantes (moins en elles-mêmes peut-être que par les

sentiments qu'elles mettent en jeu). On n'en regrette que davantage une abondance, une complaisance verbale, où tout semble submergé ; l'utilisation de tous les faits en vue de la thèse ; dans cette phrase qui veut être simple, un accent trop littéraire ; et dans ce livre qui veut être humble, une allure trop souvent déclamatoire.

C'est une œuvre à laquelle il est difficile de rester indifférent. Elle répond à un besoin profond de l'auteur. De là sa force ; de là aussi — dans ses détails intimes, dans sa mise en scène, dans son accent enfin — cette terrible impudeur d'une conscience droite et sûre de sa droiture.

***

Mme Claire Sainte-Soline a débuté l'an dernier par une œuvre audacieuse et forte, *Une Journée*. Son nouveau livre paraîtra sans doute d'une originalité moins agressive. Pourtant, sous son ton mesuré, avec son thème et ses épisodes sans éclat, il me semble avoir une ambition plus profonde et peut-être une qualité plus fine.

C'est une femme du peuple, qui raconte sa vie. Elle le fait sobrement, sans emphase, sans complainte. On aime à retrouver, plus dépouillée, ferme, un peu brusque, la voix qui nous avait plu dans *Une Journée*. Il y a dans cette nouvelle œuvre — d'ailleurs trop vue de l'extérieur, trop logique, trop volontaire, trop conçue comme un devoir d'amour — un mélange de sensibilité et de bon-sens, un mépris du verbalisme et de la coquetterie, enfin je ne sais quoi de vaillant et de net, dont la littérature féminine ne nous a pas encore lassés.

***

Bénédiction, de Mme Claude Silve, est un parfait exemple de roman d'atmosphère. Je ne connais pas un livre où tout soit à ce point subordonné à l'évocation du milieu, pas même *Bois-Mort*, de Mme Monique Saint-Hélier, auquel on songe parfois en le lisant. Sur les deux cent cinquante pages du roman, cinquante à peine ont trait à l'intrigue. Encore

s'agit-il moins d'une intrigue que d'allusions à une intrigue ; et le drame même et les personnages ne semblent-ils guère que des symboles, où le milieu évoqué trouve son vrai sens en même temps qu'une résonnance durable.

Une vieille femme évoque le château où elle enseigna deux générations : le château, la châtelaine, l'évêque, la domesticité, et les chambres fermées, les odeurs, les sons, la coulée du temps, les fleurs séchées, les verres de Bohême, la chapelle, tout un monde que le Jammes de *Clara d'Ellébeuse* aurait lui-même trouvé trop poussiéreux.

On songe à quelque ouvrage de dame, de dame de qualité, Mme de Rambouillet par exemple, et, par exemple, à une patiente tapisserie. La main est souple, le détail souvent exquis. Il y a là plus que de l'habileté : une intelligence fine et sensible.

On devine les limites d'une telle œuvre : elle est pleine d'agrément, mais n'émeut pas ; et de traits charmants, mais à la fois trop nombreux et trop charmants. Elle ne sait pas choisir (ou ne veut pas) ; elle ne sait pas arrêter l'image ou le son à ce point unique passé lequel ils vivent pour eux-mêmes et nuisent à l'œuvre. Ce point où la grâce va devenir joliesse et le chant se faire romance. Avant lui, une œuvre est fade ; est-il passé, elle devient fausse. Avant, on dirait d'un aveu involontaire ; après, c'est un complaisant étalage. C'est le sens, c'est l'instinctive observance de ce point qui font à mes yeux le plus grand prix de l'œuvre classique.

MARCEL ARLAND

NOTES

Sylvain Lévi

De Sylvain Lévi, je ne connaissais, voilà six ans, que sa gloire d'indianiste.

C'est alors qu'un illustre « pandit », qui venait de Cambridge et d'Oxford, désira visiter l'Ecole Normale Supérieure. Bien qu'il parlât un anglais de gentleman, ce personnage enturbanné imposait à ceux qui l'accueillaient un sentiment d'étrangeté. Mouche au milieu du front, mains jointes, doigts tendus à hauteur du visage, il cassait son buste en menues salutations. Nous étions là plusieurs, un peu gênés, qui achevions d'un geste maladroit le shake-hand habituel cette fois ébauché en vain. Je songeais aux castes, aux parias, aux intouchables et je doutais de l'homme.

Auréolé de soie blanche ondulée, un lutin à peau fraîche adressait au « pandit » tous les signes de la complicité. Il évoluait avec aisance dans un milieu qui nous angoissait tous ; capable de penser, de sentir en « hindou », Sylvain Lévi me révéla tout l'humanisme. En Chine, au Japon, partout, habile en chaque endroit aux gestes nécessaires, aux idées adéquates, homme-protée toujours conforme à l'homme et à soi-même, il démontrait que l'esprit ne peut pas avoir de frontières.

Son étonnante érudition nourrissait sa chair et son cœur plus encore que sa mémoire, la science des Védas ne le détournait pas des problèmes actuels. Trop familier de l'Asie pour l'opposer à l'Occident, le spécialiste, en lui, enrichissait l'individu. Trop savant pour croire en Yaweh ou pour attendre le Messie, ce Juif ne reniait pas les siens. Il ne figurait pas, comme certains, au comité d'honneur de la

Revue *Nous les Latins*, mais depuis les persécutions hitlériennes il donnait son temps et son zèle aux proscrits.

Cependant, il est mort.

ETIEMBLE

*
* *

Xavier Léon.

La mort de Xavier Léon sera ressentie douloureusement, longuement et dans le monde entier par tous ceux qui savent ce que fut son œuvre. Il a présidé à la formation et au développement de la *Revue de Métaphysique et de Morale*, qui marqua un renouvellement profond de la vie philosophique en France, et de la *Société française de Philosophie*, qu'il dirigeait, aidé par la collaboration d'André Lalande. Il prit l'initiative des Congrès Internationaux de Philosophie. Il avait foi dans la discussion et dans l'union comme moments alternés dans l'acheminement vers le vrai. Cette activité d'organisateur, d'animateur, (mais ce mot dit-il bien cet art de Xavier Léon, qui sut toujours agir avec tant de discrétion et de réserve en même temps que de douce ténacité ?) n'est pas la seule à laquelle il se soit consacrée. Il a « élevé un monument », qui honore et son auteur et celui à qui il est voué, le philosophe allemand Fichte. Le premier ouvrage de Xavier Léon, *La philosophie de Fichte*, qui se bornait à une exposition dialectique, d'ailleurs très vigoureuse, a été par lui reprise, complétée, élargie, jusqu'à devenir une vaste fresque où se voient tous les mouvements qui agitèrent l'Allemagne au début du XIXe siècle. En Fichte, ce qu'il a montré avant tout, ce n'est pas le philosophe dont se sont inspirés les romantiques, et le créateur de cette philosophie étrange et profonde des dernières années (où l'irrationnel, les coupures irrationnelles et le mystère ont tant de place) mais, sans nier la présence de celui-là et même en l'expliquant et en l'interprétant dans un contexte rationnel il a fait voir en Fichte un des penseurs les plus conséquents de l'idéalisme et l'adepte des principes de la Révolution Française, le philosophe qui sut le mieux opérer l'union entre la raison de 89 et la raison kantienne (surtout si on les approfondit toutes deux), entre la liberté kantienne et la liberté révolutionnaire. — Des maîtres illustres doivent à Xavier Léon d'avoir

vu publiés leurs premiers essais et encouragés leurs efforts ; combien de jeunes philosophes ont été de même aidés et conseillés. Comment ne pas se souvenir toujours de cet accueil que l'on trouvait auprès de lui, et de la période de longues souffrances qu'il traversa, et, dans ses derniers entretiens, de sa sérénité, de cette patience, si admirable ?

JEAN WAHL

*
* *

LE ROMAN

LA NUIT DE LA SAINT-JEAN, par *Georges Duhamel* (Mercure de France).

Les romanciers, au lieu d'être des historiens involontaires, deviennent, de propos délibéré, des historiographes. Leurs romans-fleuves au cours trop lent et à chaque instant ralenti, longent des rives bâties entre 1880 et 1910. En art, nous fuyons ce temps-là, à juste titre. La littérature n'a de cesse qu'elle nous y ramène. Sus à la littérature.

La consciencieuse relation du démembrement d'une famille et du destin de tous ses amis, la fidèle description de toutes les circonstances qui forment une époque déterminée, ce vaste labeur, ces chroniqueurs bénévoles se le sont imposé pour nous montrer expressément quel héritage et quel passé il nous faut refuser et renier. Et je m'étonne que cette société dont on nous dit par ailleurs qu'elle croule et se défait, on s'obstine à la décrire, à découvrir ses vices, à dénoncer son incroyable hypocrisie. Jamais mourante n'eut tant de témoins et si bavards. Ni apologistes ni détracteurs, jamais témoins ne furent plus honnêtes ; leurs mémoires impartiaux constituent des archives sincères.

M. Georges Duhamel aussi, dans *La Chronique des Pasquier* a choisi de peindre une société finissante dont cependant nous avons par dessus la tête parce que nous nous sommes usés à l'abolir en nous-mêmes, parce que nous sommes d'une génération qui garde avec cette ennemie de terribles attaches.

On se rappelle le premier volume de la série : *Le Notaire du Havre*, le meilleur comme il arrive le plus souvent. Un artifice de composition subordonnait les événements et suspendait

l'intérêt à un personnage de coulisse, le notaire fantôme, et à sa lettre improbable qui doit apporter la fortune. A l'ombre de cet espoir, se fait la carrière du docteur Pasquier, frivole et chimérique ! Autour de lui, sa femme et cinq enfants dont on voit poindre le sort dans les deux volumes suivants.

Dans *La Nuit de la Saint-Jean*, les parents Pasquier ne sont plus que le décor encombrant de la vie des jeunes gens. C'est leur drame respectif qui se joue maintenant bien qu'ils ne participent à l'action qu'en satellites. Celle-ci se noue, en effet, autour de l'amour de Renaud Censier, savant illustre et quinquagénaire, pour sa jeune assistante, Laure Desgroux. Dans les cœurs endormis, ce sentiment déclaré propage des ondes frémissantes.

Les personnages se meuvent dans une sorte de demi-jour, que crée une passion incertaine ou étonnée. La manière dont les uns l'ignorent et la subissent est le plus grand intérêt du livre. La manière dont les autres la connaissent et la conduisent semble plus théorique.

Cécile qui ne sait pas qu'elle aime son frère, Laure qui ne sait pas qu'elle n'aime pas son maître, ont des réactions inexpliquées, des profondeurs brusquement découvertes, des mouvements qui s'arrêtent, à quoi une analyse délicate laisse toute la pudeur. Au contraire, il y a dans le désintéressement de Censier, de Justin et de Laurent un moralisme latent qui lui ôte sa force vive. Ils n'ont pas l'air de vivre, mais seulement de légitimer leur attitude ; avec un je ne sais quoi de dogmatique dans leurs raisons et une singulière absence d'élan dans leurs démarches les plus vraies.

Une émotion réelle cependant se dégage du livre qui se trouve être, à cause de sa mélancolie, à cause de sa résignation, la morne et véridique histoire des passions qui s'éveillent, se croisent mal et s'égarent.

E. NOULET

*
* *

JOURS SANS GLOIRE, par *François de Roux* (Editions de la N. R. F.).

Un des caractères dominants de notre bourgeoisie, c'est de se considérer idéalement plus élevée que ses mœurs. De là

naît un fort penchant à ne se contenter que de faibles apparences, et une complaisance envers soi-même, également éloignée de l'hypocrisie et de la vraie conscience. Il n'a sans doute pas été dans l'intention de M. de Roux de mettre ce trait en lumière, mais on reconnaît précisément les bons livres à ce que n'ayant eu que des desseins pathétiques, ils apparaissent en fin de compte soutenus par une idée solide que l'on n'a pas trouvée une seule fois exprimée dans leurs pages.

L'action proprement dite de ce roman n'occupe que le dernier tiers du livre, ce qui constitue une prouesse remarquable dans l'art de la composition, et une réussite, puisque jusque-là l'intérêt est soutenu sans fléchissement par les confidences du personnage principal.

Mais est-il le personnage principal ? Les révélations qui nous sont faites par la femme qu'il a aimée, et qui ne l'aima jamais, nous font comprendre à quel point il fut étranger aux passions, aux mouvements de vraie vie qui devaient aboutir au drame.

Les *Jours sans gloire* nous racontent d'abord l'adolescence de Gautier d'Andelle, devenu par la suite avocat puissant et renommé. Sa famille a été ruinée par l'insouciance d'un grand-père égoïste. Il grandit à l'ombre de son père, officier pauvre, tourmenté et taciturne. C'est un petit garçon craintif, mais qui ne peut imaginer le malheur, la misère, l'angoisse que pour les autres. Au lycée, il tombe sous la coupe d'un Fauregasque, que n'émeuvent pas plus ses soumissions que ses révoltes. Ce qui l'attache au mauvais garçon, c'est tour à tour un attrait terrible et une haine impuissante. Son âme se forme par une oscillation constante entre le scrupule et le désir. Il y a beaucoup de finesse dans ces récits. Gautier n'est pas, comme le narrateur de Silbermann, toujours prêt à triompher de ses intentions suspectes, et ce n'est pas par plaisir d'en couper les rameaux qu'il laisse germer en lui de mauvaises pensées. Mais il ne renonce à la joie forte qui perce à travers la crainte et les remords que le jour où un désir plus net que les autres, l'amour d'une jeune fille, Madeleine, imaginé comme la récompense d'une vie, l'amène à vouloir « se mettre hors de pair » par le travail et le succès.

Lorsque le drame est dénoué, nous entendrons Madeleine

nous faire de lui un tout autre portrait. Pour elle il n'a jamais été qu'un jeune homme faible et vaniteux, jaloux de l'influence qu'il pouvait avoir, « de ces gens qui ont mille façons de vous apitoyer et de se faire plaindre quand ils sont malheureux, et qui, dès qu'ils ont un peu remonté la pente, nous toisent du haut de leur nouvelle grandeur ».

L'incertitude où il laisse le lecteur sur le caractère de ses personnages donne à ce livre un ton très véridique. Madeleine est-elle une femme timide et dominée, ou une nature très sûre de sa passion ? Fauregasque une canaille, ou un « vivant », avec des inquiétudes et des délicatesses insoupçonnées ? Et Gautier, dans son redressement vers la vie honorable et énergique, n'agit-il pas en fermant les yeux sur ses convoitises, tandis que sa jalousie se masque ? A nous de décider si ce d'Andelle, qui ressemble à ceux des siens qu'il nous a montrés gens d'une haute vertu, d'une sensibilité profonde, doués d'une vie intérieure riche et tourmentée, ne rejoint pas, à travers eux, ce grand'père qui « se croyait des droits sur tout le monde ».

L'art de M. de Roux, qui dispose d'un style très pur, consiste à dessiner d'un trait suffisamment net pour que son récit soit clair, tout en ménageant des lignes estompées de manière qu'on retrouve aux surprises de la fin des liaisons entrevues.

LOUIS FRANCIS

*
* *

SANG ET LUMIÈRES (Grasset) ; COUPS DURS (Gallimard), par *Joseph Peyré.*

M. Joseph Peyré a débuté, en admirateur de Proust et de Morand, par des romans d'un psychologisme touffu dans un cadre ultra-moderniste. Et peut-être aurait-il persévéré dans cette voie sans une brusque plongée dans ce genre très particulier de journalisme, produit de l'après-guerre, qu'est l'hebdomadaire du type *Gringoire-Candide-Marianne.* Mis en contact avec un très large public et influencé par les réussites de J. Kessel dans ce domaine, M. Joseph Peyré a décanté son esthétique, soumis son inspiration à un régime d'amaigrissement, lui faisant gagner en « ligne » ce qu'elle perdait en épaisseur et en profon-

deur ; surtout il a renoncé au foisonnement de ses débuts pour se plier à la rigueur d'un récit rapide.

Son esprit curieux, que les aspects extérieurs du cosmopolitisme de palace avaient tout d'abord fixé, s'en est détourné pour d'autres objets bien différents. La vie des compagnies méharistes du Sahara, dans les postes, puis en contre-rezzou, lui est apparue comme un autre aspect de l'aventure humaine, digne d'être illustré et compris. Et c'est de là qu'est sorti *l'Escadron blanc*, le meilleur ouvrage de M. Peyré à ce jour. Il est dommage que M. Joseph Peyré n'ait pas su résister aux offres de travail en série que son succès lui valut alors. *Le Chef à l'étoile d'argent*, *Sous l'Étendard Vert*, malgré la sobriété du récit et le pittoresque du cadre, jouent d'un romantisme frelaté presque absent de *l'Escadron blanc*. Ce romantisme se retrouve dans la plupart des nouvelles qui constituent le recueil intitulé *Coups durs*, mais il y prend un aspect mériméen qui le rend plus acceptable.

C'est encore du Mériméisme qu'on trouve dans *Sang et lumières*. Il semble que M. Peyré, ayant rencontré chez ses méharistes une confrontation permanente de l'homme et de la mort, ait entrepris d'enquêter sur quelques autres cas du du même genre. Laissant l'aviation à Kessel et à Saint-Exupéry, il s'est tourné vers le monde des toreros. *Sang et lumières* est un roman tauromachique en même temps qu'un documentaire sur le sujet. Mais tandis que pour ses livres africains, M. Peyré s'était contenté de récits d'acteurs, il s'est rendu en Espagne pour y voir de ses propres yeux ce qu'il voulait décrire.

Sang et lumières est un roman naturaliste, mais d'un naturalisme qui a intégré les beaux côtés et les élans tragiques de la nature humaine. Plus exactement, qui a intégré le dynamisme humain. La grande lacune des naturalistes, en effet, fut de choisir des héros passifs, beaucoup plus que de montrer les bassesses de l'homme. M. Joseph Peyré ne nous épargne aucune des bassesses, aucune des combines qui précèdent ou entourent une corrida de toros, il ne craint pas de nous décrire la peur qui étreint tous les matadors quels qu'ils soient, mais il évoque aussi le redressement, la témérité, la vaillance de l'homme seul dans le redondel, face à la brute.

Peut-être faut-il regretter comme un reste de mauvais naturalisme, que M. Peyré nous ait montré un matador dans sa période

de décadence au lieu de nous en décrire l'ascension, et regretter comme un ressouvenir de *la Femme et le Pantin*, ou plus encore comme une entorse à la vérité la plus commune, que ce torero soit le jouet douloureux d'une mauvaise femme.

Mais l'anecdote compte pour peu dans l'intérêt soutenu qu'éveille l'ouvrage de M. Peyré. Renonçant à la sécheresse de ses récits africains, il a donné libre cours à ses dons de psychologue, mais en les dominant, en les liant à l'action.

Certes, dans la hiérarchie des romans, ces études de mœurs sur fond pittoresque sont loin d'occuper la plus haute place et l'exigence intérieure du créateur y a trop peu de part. Mais cette réserve faite, on peut louer comme une réussite le dernier livre de M. Peyré.

BENJAMIN CRÉMIEUX

*
* *

LE VIVIER, par *Henri Troyat* (Plon).

Tous les dons que l'on remarquait dans *Faux-Jour*, M. Henri Troyat ne les a pas perdus pour écrire son deuxième livre. Les détails justes, les tics bien rapportés, une judicieuse articulation du récit, l'art de situer en peu de mots les personnages et pour ainsi dire de les encadrer avec bonheur, parfois un ton cursif sous lequel le comique et l'émotion affleurent naturellement — tout cela on peut le retrouver dans *le Vivier* mais déjà un peu forcé par la hâte et vulgarisé par l'évidence. On dirait, d'un livre à l'autre, d'une imperceptible détérioration.

C'est dommage, et d'autant plus que le défaut principal de M. Troyat (le manque de subtilité, que l'ingéniosité ne remplace pas) demande à s'envelopper d'un peu d'ombre et de beaucoup de soins. Sinon, comment ne pas voir que les actions des personnages, leurs sentiments avoués ou non, ce qu'en pense l'auteur et ce qu'en saisit le lecteur, tous ces étages d'une même construction sont toujours sur le même plan, dans la même lumière ? On se gardera de chercher, derrière ces pages, de ces valeurs retranchées qui font le poids d'un livre. Celui-ci est léger, mince, mais non par excès de finesse.

Peut-être le sujet, où l'auteur marque encore sa complai-

sance pour les lâches aux prises avec des excentriques, l'a-t-il desservi ? L'histoire se lit cependant avec amusement, car M. Troyat détient le secret de rendre vivants, avec peu de choses, des êtres qui sont peu de chose.

JEAN VAUDAL

*
* *

LA POÉSIE

LES NOUVELLES NOURRITURES, par *André Gide* (Editions de la N. R. F.).

Chez Gide l'œuvre me requiert presque toujours bien moins que le ton de la voix — la saveur de l'intelligence. On sait de reste que c'est la qualité des moralistes français, et je comprends qu'on l'aime, car elle est précisément ce qui nous donne l'impression de l'intelligence en face d'un homme vivant. L'expérience n'enseigne guère à vivre, et peut-être la plus dense n'est-elle sensible chez un homme qu'au son de sa voix, chez un écrivain qu'au ton de son style, — ce qui nous retient chez Pascal ou chez Nietzsche au moment même où nous rejetons leur vérité.

Je puis assurément relire ce livre-ci comme une œuvre déterminée, qui a son commencement et sa fin, qui se soumet à l'idée de certaines lois esthétiques, et qui est inséparable d'une volonté de réussite ou de perfection ; mais je sais que je ne le ferais que par convention. Dès qu'il s'engage, l'écrivain contemporain écrit ses œuvres complètes ; et il n'écrit guère que cela. Qu'il s'exprime directement ou à travers ces symboles que sont des personnages, peu importe. Pour presque toute la génération de Gide, et pour plusieurs autres, le monde n'a pas été autre chose que le moyen d'expression plus ou moins vaste d'un drame particulier. Le monde de l'artiste moderne est celui de son affirmation.

Celle de Gide repose sur *l'autre*. L'affirmation éthique de la fin du XIX[e] siècle était toujours fondée sur celui qui parlait ; elle tirait de lui sa force et son sens. Peu importe à Zarathoustra la foule anonyme des disciples ; mais Ménalque a besoin de Michel ou de Nathanaël comme ceux-ci ont besoin de lui, et c'est ce besoin qui après trente ans imposera

à Gide le passage des premières Nourritures aux Nouvelles.

Mais ce qui sépare les premières *Nourritures* des *Nouvelles*, bien plus que le communisme (la moitié du livre est antérieure à l'adhésion de Gide) c'est le *Journal*.

Depuis que celui-ci a pris l'étendue que l'on voit aux derniers tomes publiés des *Œuvres Complètes*, les livres de Gide, ou bien deviennent plus courts, dans tous les sens du mot, ou bien sont liés à lui. D'un côté, *Symphonie Pastorale*, *Ecole des Femmes ;* de l'autre, *Congo* et *Tchad* qui sont le *Journal* pendant la période du voyage, *Faux-Monnayeurs* où l'on sent énorme son rôle, et qui sont un journal organisé. Le problème de l'écrivain qui tient son journal est un des problèmes spécifiques de la littérature moderne. Car le journal n'est nullement le mélange d'un carnet de confessions et de matières premières pour les romans futurs ; dès qu'il entend dépasser le document, il devient pour l'écrivain l'objet principal de son obsession ; et c'est là son premier caractère et sa valeur essentielle. Voyez celui de Jules Renard. Renard ne cesse pas de produire, mais peu à peu ses œuvres s'éloignent de lui ; l'univers qui se serait transformé en œuvres se transforme en journal, et le livre s'établit en marge du journal, comme celui-ci d'abord s'était établi en marge de lui. C'est qu'il ne s'agit pas là de forme, mais d'obsession. Le moyen d'action de l'artiste n'est pas un don mystérieux, c'est une obsession particulière, et lorsque cette obsession vitale tend au journal, dès que l'écrivain entend se servir du journal *pour s'exprimer*, son optique change, pour la raison élémentaire qu'il se trouve contraint de préférer, en tant que moyen d'expression, le réel à la fiction.

Il y a le journal qui précède les œuvres capitales de son auteur — celui de Stendhal ; — et le journal qui les suit — celui de Gide. Ce dernier se développe en même temps que l'expérience ; et peut-être est-ce cette expérience *acquise* qui donne aux *Nouvelles Nourritures* leur son. Les *Rencontres* se sont substituées aux *Rondes ;* l'expression par le fait, à l'expression par le lyrisme. Le système métaphorique constitué dans les *Nourritures Terrestres* par les adjectifs, s'établit cette fois plus sourdement par le rapprochement des faits. Ce n'est pas ici le lieu de développer l'idée, à laquelle je tiens, que tout art repose sur un système d'ellipses. Mais du moins voit-on la force et la

nature de celles-ci ; l'action la plus pressante de ce livre est dans ses blancs, dans le domaine suggéré où se rejoignent le sens des *Rencontres* et les pages d'affirmation.

La forme est nouvelle, et sera peut-être imitée. Le goût de la composition extérieure me paraît d'ailleurs s'affaiblir chez Gide à mesure que se développe le journal ; sa courbe, de Racine vers Stendhal, s'accentue d'année en année.

Quant à la portée du livre, elle est double. Le livre isolé, elle sera, comme celle de chaque ouvrage significatif de Gide, déterminée par la justification qu'elle apporte à un groupe déterminé de lecteurs. La force de Gide — en tant qu'artiste et en tant que moraliste — est en ceci qu'il est presque toujours un *justificateur*. C'est le cas de tous les écrivains modernes qui exercent une influence morale. Le lecteur rend en admiration à l'artiste ce que celui-ci lui donne en justification. Ce livre-ci va justifier beaucoup de ceux qui veulent penser intelligemment leur générosité ; je les crois nombreux.

Autre portée, plus importante : la place des *Nouvelles Nourritures* dans les œuvres de Gide. Elles ouvrent un cycle ou en ferment un, selon que Gide se limitera ou non au Journal. Mais ici, c'est à la vie de parler.

ANDRÉ MALRAUX

* * *

LES ESSAIS

SERVICE INUTILE, par *Montherlant* (Grasset).

Il y a chez Montherlant une qualité bien attachante : parmi tant d'écrivains qui parlent d'eux-mêmes, et rien que d'eux-mêmes, il le fait de manière à profiter à tout le monde. C'est un art difficile, et c'est en somme la voie royale des Essais, de Montaigne à Vauvenargues. Sans doute trouve-t-on encore dans ses propos de petites surprises, de petites stupeurs, de petites découvertes qui sentent l'isolement en soi-même (on ne sort pas impunément de l'après-guerre) ; mais ces petites manies de l'individu et de l'écrivain sont ordonnées à des fins plus hautes. Une franchise, la franchise de la solitude, un cou-

rage, le courage de la sagesse, font l'équilibre durable de *Service Inutile*.

D'abord il ne cherche pas, il ne cherche plus à déconcerter. Je dis qu'il ne le cherche plus, car il n'a pas toujours échappé à ce travers de gentilhomme en disponibilité. Parce qu'il a refusé certaines avances de son milieu politique, il ne se proclame pas pour cela de gauche. Il n'est d'aucun parti, non par paresse, mais au contraire pour le plaisir ardu de penser librement. Il est un des premiers, le premier peut-être, de sa génération, à reprendre ses droits d'homme de plume, dont le premier consiste à refuser sa signature, afin de la réserver à meilleur et plus riche usage. C'est un air nouveau qu'on respire dans ces pages dégingandées, un air dont nos poumons ont besoin. *Service Inutile* nous élève, non tant par la qualité de la pensée, que par une sorte de différence *physique* de hauteur : et plus encore que par une différence de hauteur, par une différence de *peuplement*. Les écrits contemporains sont encombrés par les amis de l'auteur, par les amis de leurs amis, par la foule que l'auteur évoque et qu'il souhaite. Dans *Service Inutile* il n'y a presque personne : quelques esprits de choix, et non tous vivants, loin de là.

Il y a dix ans, aucun jeune écrivain ne risquait autant que Montherlant de s'empêtrer dans sa pacotille. Traditions aristocratiques (toujours si « littéraires » en France), réminiscences de guerre, sportivité confuse, il y avait en lui un d'Annunzio, de goût meilleur, de plus fine cuvée, mais tout de même. Comme on ne change rien aux éléments fondamentaux d'une nature, Montherlant ne s'est point changé, mais il a changé sa direction. Autrement dit, il a réfléchi, seul peut-être de toute la fournée. Rien de plus instructif que ce gauchissement (sans calembour). Il s'est éloigné de la foule, de toutes les foules, et s'est rapproché de l'esprit. A ce point de son cheminement, les valeurs aristocratiques ou guerrières deviennent fécondes, parce qu'elles perdent leur signification de basse utilité. Elles nourrissent des serments devant les hommes qui sont d'ordre moral. D'où vient le titre, qui est doctrinal plus que défiant. C'est quand l'écrivain se veut inutilisable qu'il conquiert véritablement ses titres spirituels. Si son enseignement porte, c'est tant mieux, mais il renonce à

en calculer la portée. Dans l'essai capital du livre, sur la possession de soi-même, Montherlant rejoint Montaigne, presque littéralement, quoique d'un élan spontané. « On peut, faute d'un objet plus digne de soi, s'occuper dans le service du monde, à condition de savoir que cela est sans importance, et de s'y prêter seulement, avec un détachement de somnambule... » C'est ce détachement de somnambule qui fait le thème du fameux chapitre : *De Mesnager sa Volonté.*

A d'autres moments, comme dans la *Lettre d'un Père à son Fils*, Montherlant s'apparente à Vauvenargues. Comme Vauvenargues, et dans un siècle pareillement incompréhensif de ces choses, il a le courage de formuler une morale aristocratique, qui est après tout la seule morale vivante. Un point pourtant me gêne. Par une réaction naturelle, Montherlant s'est libéré en se détachant, et maintenant il tient pour le désintéressement, comme il dit, c'est-à-dire pour la faculté, non seulement de n'être point intéressé par les choses, mais de ne pas s'intéresser à elles. Pourtant, cet isolement, dans la société moderne, il le faut défendre. Il faut défendre le droit de parler et de dire non. Voilà donc Montherlant engagé, qu'il le veuille ou non, dans une action sociale, l'action de ceux qui veulent échapper au *dictat* social. Il s'en rendra compte un jour, le jour, non très lointain, où il reconnaîtra que les gens qui veulent changer le monde sont à prendre au sérieux ; et aussi le jour où il lui apparaîtra que les gens qui défendent sa liberté ne sauraient que la trahir.

Il reste à dire que le style de Montherlant s'est dépouillé, purifié (dans les meilleurs passages), sans rien perdre de sa grâce et de ses possibilités soudaines de jaillissement. Et puis, qu'il est resté très jeune, si jeune que lorsqu'il parle des années déclinantes, on croit entendre un jeune homme lamenter le vieillissement de la vingt-cinquième année. Serait-ce un trait de sa génération que cette impuissance à vieillir, (qu'on compare à Montherlant le Barrès de la quarantième année), comme si, toujours, ces écrivains repartaient, la plume à la main, pour la conquête du monde ? Mais si Montherlant ne vieillit pas, du moins a-t-il su mûrir. C'est ce qu'on ne saurait dire de bon nombre de ses compagnons d'il y a dix ans.

RAMON FERNANDEZ

LETTRES ÉTRANGÈRES

CAPTAIN PATCH, par *T. F. Powys* (Chatto et Windus).

Le conte est un art difficile où excellent fort peu d'écrivains. Peut-être s'est-il aujourd'hui trop vulgarisé, et l'on est tenté, par paresse de l'esprit ou désintérêt, de le considérer comme un art mineur. Mais sa technique est subtile, car elle exclut le délayage et exige la précision. Le conteur doit, en quelques paragraphes, nous ouvrir l'accès d'un monde exceptionnel, où il vaille la peine d'entrer, tant à cause de l'étrangeté des personnages, que pour la rapidité avec laquelle les catastrophes qui les frappent sont nouées ou dénouées. Il lui faut un langage d'une concision exemplaire, accommodé à la nature des réactions qu'il entend soulever dans l'esprit du lecteur. Accrocher d'abord, puis entraîner : tout est là — chacun a sa manière, bien entendu, et celle de M. T. F. Powys est des plus personnelles qui soient.

T. F. Powys est un solitaire, et dirai-je un paysan ? Dans sa retraite d'East Chaldon, il mène l'existence simple d'un campagnard. On l'imagine fréquentant les bergers et les jardiniers, les pasteurs et les aubergistes, les fermiers et les petits boutiquiers du village. Il observe, il écoute, il recueille une anecdote ou un fait-divers. A mesure qu'on avance dans la connaissance de l'homme, ce n'est point tellement le fond d'uniformité qui vous frappe et vous ennuie, que les différences originales des individus qui vous sont révélées et vous enchantent. Dans un pays de traditions solides, et plus encore à la campagne, où la liberté de comportement personnel est plus grande que partout ailleurs, les hommes ont des voies secrètes et diverses pour faire chacun son salut. C'est là ce qui vaut qu'on s'y arrête, non précisément pour l'enseignement que l'on en peut tirer, mais pour cette délectation particulière qui accompagne la révélation d'une forme d'être inimitable.

Ainsi T. F. Powys s'attarde aux bizarreries, aux étrangetés. Ses personnages se ressemblent, parce qu'il sont tous simples et soumis aux grandes servitudes de l'humanité, l'appât du gain, l'amour, l'envie, la maladie et la mort — mais ils diffèrent tous

les uns des autres, parce qu'ils ont chacun leur doux ou coléreux entêtement à poursuivre leur idée fixe, comme des bêtes traquées par une longue habitude, ou des enfants obstinés dans leur tragique et délicieuse ignorance. Timbre de la voix, façon de hausser les épaules, singularités de la foi, aberrations de la tendresse, absurdités des instincts. Il faut qu'ils vivent ainsi, que le fossoyeur chérisse la tombe qu'il creuse, que le tailleur timoré rêve d'être un conquérant des mers, que l'inflexible fermier tue ses enfants qu'il adore au nom du principe d'obéissance, que l'épicier ruine le châtelain dont il convoite le château et ne puisse, une fois propriétaire, y habiter un seul jour... Tous ces petits drames ténus, qui sont anecdotes insignifiantes entre fourmis, composent cependant la trame entière d'une existence humaine, et valent qu'on s'y arrête, parce que M. Patch, c'est peut-être moi, M. Garland, c'est peut-être vous. Il y a chez Powys, le fabuliste, beaucoup de sagesse, et, partant, beaucoup d'humour. Il hausse le menu au pathétique, il concède la dignité à l'orgueil puéril comme à l'innocente folie, il respecte les passions qui conduisent à la douleur et à la mort, sans attendrissement négatif, sans duplicité sournoise, mais avec bonhomie, mais avec candeur, tout désarmé qu'il paraît devant tant d'inconscience ou de cruauté.

Le monde qu'il appelle ainsi à la vie est à la fois très irréel, et solidement campé sur ses pieds; quasi magique, très loin dans le passé, et pourtant très proche de nous. De préoccupations contemporaines, point. Pas davantage de complications psychologiques ou sociales. Pas de recherches de style du genre de celles qu'on appelle « modernes ». Un attardé. Son style a la saveur d'un vieux vin. Il y a la Bible et Bunyan, a-t-on dit, mais surtout Powys, sa distinction, son élocution paresseuse, sûre de soi, le charme de sa pureté. Il force la langue anglaise à des effets desquels elle semblait déshabituée, soit qu'elle fût devenue follement concrète, ou platement journalistique. Style sans éclat, tout en nuances subtiles, qui chemine posément et peut tout se permettre — le seul qui puisse, sans sortir du naturel, entrer tranquillement dans le royaume désaffecté de l'allégorie.

HENRI FLUCHÈRE

*
* *

LES ARTS

EXPOSITION CHIRICO, à la galerie du Niveau.

J'ai trop aimé les admirables paysages mentaux de Chirico pour ne pas demeurer perplexe devant ses récents ouvrages. Peut-être l'artiste a-t-il senti que les diverses inventions qui avaient marqué chacune de ses périodes — celle des arcades, celle des mannequins, celle des chevaux — étaient le signe d'obsessions successives, ainsi, d'ailleurs, qu'en semblait témoigner l'accent automatique, somnambulique d'*Hebdomeros*, un maître livre et qu'on ne se lasse pas de relire. Alors, pour secouer cette sorte de possession, il s'est jeté à corps perdu dans ce qui lui apparaît comme le réalisme, ou la peinture-peinture, ou la peinture bien faite, ou la bonne peinture... Le mot ne fait rien à la chose, de même que les termes de peinture métaphysique, ou idéaliste, ou poétique n'épuisent pas l'art auquel Chirico s'était livré jusqu'ici. Le fait seul importe, qui est qu'il y a rupture, rupture consciente et voulue ; et le résultat en est un certain nombre d'ouvrages qui nous étonnent, non seulement parce qu'ils sont de Chirico, mais aussi en eux-mêmes. Il semble que leur auteur y a voulu manifester une attention exclusivement tournée vers la perfection technique, en écartant systématiquement tout ce qui peut être esprit. Or quand un Renoir peignait, ne pensant qu'à cela : peindre et bien peindre, ni le style ni l'esprit ne restaient absents de son ouvrage, car le style et l'esprit de Renoir consistaient justement dans la matérialité de sa peinture. Et si Renoir s'est trompé, ce fut au contraire pendant sa période pompéienne et ingriste, alors qu'il avait cessé de peindre pour chercher le style. La crise opposée se produit en ce moment en Chirico : il se divise lui-même pour parvenir à la pure matérialité de l'acte de peindre, et dès lors il peint moins bien, car son esprit ne le soutient plus, son style ne l'exalte plus. Il est sorti de son univers. Il s'est exilé de lui-même. On pourra découvrir des qualités techniques dans ses toiles : celles-ci n'en gardent pas moins un air égaré, absent, dépossédé. Les meilleures sont sans doute les natures-mortes. Des paysages, aussi, on peut dire qu'avec le relief de leurs maisons blanches et les rousseurs de leurs feuillages, ils ont

encore conservé un souvenir de l'excessif et saugrenu monde chiricien. Mais les sujets vivants, les femmes nues sur des plages, s'offrent à nous commes de criardes et insoutenables énigmes.

Qu'un grand artiste se rompe pour se reconstituer sous un aspect nouveau, c'est là un spectacle qu'il faut toujours considérer avec respect. Un respect dans lequel on ne voudrait pas mettre trop d'impatience ni d'inquiétude. Toute expérience est sans doute nécessaire. Et puis Chirico s'est toujours passionné pour les questions de métier : il leur a consacré un petit traité en italien. D'autre part il a toujours professé une grande admiration pour Böcklin. Ces natures-mortes cotonneuses, ces nus aux attitudes raides et aux blancheurs minutieusement travaillées, ces chevelures blondes, ces mers acides, tout cela, qui me choque aujourd'hui, marque peut-être dans l'histoire de Chirico une étape que je comprendrai demain. Et pourtant on ne peut s'empêcher d'un sentiment de regret anxieux devant cette liquidation de toute la part d'imagination, de fantaisie, de création qui constituait la raison même de Chirico. Qu'on m'entende bien : je ne tombe pas ici dans l'hérésie qui consiste à séparer le fond de la forme. C'est Chirico qui y tombe. Tempérament essentiellement lyrique, poète avant tout et grand poète, Chirico se sentait entraîné, disons le mot, vers certains sujets. Oui, des sujets à lui et à lui seul, figures de ses obsessions, formes de ses secrets propos. Et son instinct de peintre trouvait — sans la chercher — la forme adéquate à ces sujets. Le grand peintre se fondait en lui avec le grand poète pour une seule et même opération. A présent il analyse l'opération et semble ne prétendre qu'à peindre n'importe quoi, ce qui se présente, ou tel sujet académique et général comme pour montrer seulement la force de sa virtuosité. Et cette virtuosité tourne aussitôt à vide et retombe flasquement. Il ne peut en être autrement... Pour le moment du moins — et en attendant le démenti que m'apportera Chirico et que je souhaite de tout mon cœur, car il m'assurera que cet homme pour qui le terme de génie n'est pas déplacé aura fini, sur un autre plan, par se réconcilier avec lui-même. Chirico aura dépassé, puis retrouvé Chirico.

JEAN CASSOU

*
* *

REVUE DES LIVRES

INVASION 14, par *Maxence van der Meersch* (Albin Michel).

Il manquait aux derniers romans de M. van der Meersch une action simple, qui réunît les détails curieux, les événements complexes, que cet auteur excelle à présenter (plutôt qu'à conter). Cette action est ici donnée du dehors : c'est l'invasion allemande dans la Flandre française. La guerre n'a pas fini d'être un sujet. Du moins M. van der Meersch traite-t-il ce sujet avec une grande, et placide honnêteté.

JEAN GUÉRIN

■

PASSAGE A NIVEAU, par *Georges David* (Editions Sociales Internationales).

Une famille misérable. Pour la faire vivre, la grand'mère s'engage comme servante, à la ville, dans une brasserie de soldats. Elle y meurt ; où trouver l'argent pour ramener le cadavre ? Les heures passent. Après tout, la ville st loin ; personne n'a vu apporter la dépêche. On n'a qu'à se taire.

Expulsés, ils se réfugient en pleins champs, dans une masure, sans travail, presque sans pain. Une brave femme vient les voir, les traite en gens comme les autres, les invite même. Les voilà dans sa maison, devant des biscuits, du vin blanc, une table propre. C'est d'abord un long silence. « Soudain, sa main maigre d'ouvrier sans travail serrant son demi-verre de vin blanc, d'une voix cassée, ridicule, mon père se mit à chanter : « *Pour que ma charmante voisine...* » Cinq mots... Il s'arrêta court, regarda ma mère tournée vers lui. Nous n'avions jamais entendu chanter mon père. »

De tels traits ne sont pas rares dans *Passage à Niveau* (ni d'ailleurs dans les autres livres de M. Georges David). Tout n'est pas de cette veine pourtant ; et l'on regrette, dans la seconde partie du livre, des effets un peu trop faciles, un peu trop prévus, un peu trop complaisants.

MARCEL ARLAND

■

LA MIVOIE, par *Clarisse Francillon* (N. R. F.)

Le premier roman de Mlle Clarisse Francillon nous avait révélé une force singulière à pénétrer la souffrance des destins manqués, des désirs qu'aucun achèvement ne peut jamais exalter.

Le personnage de *La Mivoie* rejoint ceux de *Chronique locale*. Pas plus qu'eux, il ne parvient à sortir de l'isolement où tout le confine, à redresser l'injustice qui fait dévier sa vie.

Pourtant cette Jeannette Montanet possédait tous les éléments du bonheur, la beauté, la joie, l'audace ; il lui eût suffi de vouloir se reconnaître supérieure à ceux qui l'entouraient pour obtenir de la vie tout ce qu'elle était en droit d'espérer. Mais elle trébuche en une heure d'irrésolution, et l'étouffement commence. Dès lors tout est faussé. La maison de son père, pasteur d'une petite ville du Midi, ne lui apporte aucun appui, sans même exciter chez elle le désir de se libérer. Et le hasard veut que la force d'amour qu'elle portait en elle vienne se perdre dans les marécages d'une passion

absurde, pour un homme usé, sans talent et sans caractère, qui n'y répond que par une affection insignifiante.

Ce drame du refoulement est écrit avec un sens précis et sobre de l'émotion, et cet art du récit navrant sans noirceur qui est désormais attaché au nom de Mlle Francillon.

LOUIS FRANCIS

*
* *

REVUE DES REVUES

VICTOR HUGO ET LA MUSIQUE

Le numéro spécial que la *Revue Musicale* a publié dernièrement sous le titre *Victor Hugo et la Musique*, modifiera-t-il l'image que nous nous faisons d'ordinaire d'un Hugo indifférent ou même hostile à l'art sonore ? J'en doute.

M. J. Tiersot nous montre Hugo en relations suivies avec Berlioz et Liszt, soutenant avec ses amis le *Freischütz* de Weber considéré alors comme une œuvre révolutionnaire, admirant la musique ancienne que lui avaient révélée les premiers concerts historiques organisés par Fetis. Hugo, d'ailleurs, n'a-t-il pas dit : « La musique est en tout : un hymne sort du monde » ? En vers et en prose, n'a-t-il pas chanté éloquemment la musique ? Mais on peut objecter à cela que si le poète se montrait sensible à la vie sonore de la nature, cela ne prouve nullement qu'il ait goûté la musique que font les hommes, la musique en tant qu'art. Et puis, Victor Hugo n'est certes pas le premier qui ait parlé abondamment de choses qui par elles-mêmes ne le touchaient guère. Hugo a écrit, il est vrai : « Le grand Allemand moderne, ce n'est pas Gœthe, c'est Beethoven ». Et encore : « Les plus grands poètes de l'Allemagne sont ses musiciens, merveilleuse famille dont Beethoven est le chef ». D'où l'on conclut qu'il connaissait Beethoven et était à même de l'apprécier ; et cela en un temps où l'art beethovenien, tombé aujourd'hui dans le domaine public, paraissait encore abrupt, bizarre...

Mais c'est ici précisément qu'apparaît le manque de contact direct entre Hugo et la musique. En effet, le poète ne connaissait certainement des symphonies de Beethoven que la *Pastorale*. Or ce qu'il dit avec sa virtuosité verbale coutumière dans les pages demeurées inédites jusqu'en 1914 qu'il consacre à Beethoven, ne s'applique ni à la *Pastorale*, ni à aucune des œuvres du maître de Bonn. Il n'y a rien de commun entre celles-ci et les magnifiques périodes d'Hugo. Mais alors, à quoi tient l'attirance indéniable que le musicien ne cessa

d'exercer sur le poète ? Ainsi que le reconnaît M. J. Sergent Beethoven est pour Hugo le symbole de la victoire de l'esprit humain sur la chair ; ce qui frappe Hugo et le séduit, c'est le destin tragique du compositeur, sa surdité, le contraste monstrueux entre l'être physiquement diminué et la force, la liberté splendide de son génie. L'attitude d'Hugo à l'égard de la musique est littéraire, philosophique, sentimentale ; elle n'est pas musicale.

Je serais donc de l'avis de Julien Benda qui dans son article de la *Revue Musicale* répond à la question « Hugo aimait-il la musique ? » par un « non » catégorique. Car qu'est-ce qu'aimer la musique si ce n'est en avoir besoin, vivre en elle, être avec elle en contact intime, profond ?

Mais M. Benda va plus loin encore, et me voici obligé de me tourner contre lui et de prendre la défense de la musique. Victor Hugo ne pouvait même pas aimer la musique, déclare-t-il. Et pourquoi ? Parmi plusieurs raisons plus ou moins acceptables, J. Benda donne celle-ci : Hugo était trop attaché à sa personnalité, à l'action de son moi, or la musique décentre le moi et tend à le dissoudre dans le sentiment de l'infini. Et les interprètes, les compositeurs ? se demande-t-on aussitôt (Wagner était certes non moins égocentrique qu'Hugo)... Logique, J. Benda se voit forcé de dénier l'amour de la musique à nombre d'entre eux, et des plus grands. Quand la logique aboutit à de tels résultats, c'est que le point de départ est faux. Pour J. Benda (qui en ce cas exprime une idée du reste fort répandue), la musique « enivre », la musique est quelque chose d'essentiellement indéfini, de vague. Mais un musicien qui réfléchit sur son art ne l'accordera jamais : il sait par expérience que l'une des fonctions de la musique est de composer, de former, qu'elle possède une vertu en quelque sorte salvatrice ; il sait que l'œuvre musicale n'est pas indéfinie : elle est indéfinissable, ce qui est tout différent.

B. DE SCHLOEZER

*
* *

PONTIGNY

Après les Entretiens d'Été qui ont eu lieu, comme chaque année, sous la direction de M. Paul Desjardins et qui ont réuni plus d'une centaine d'auditeurs, la vieille abbaye cistercienne n'a pas fermé ses portes. On n'a pas voulu que sa riche bibliothèque, que ses locaux pratiquement aménagés, fussent inaccessibles à ceux qui cherchent un lieu favorable au travail et au recueillement. Pour un prix de pension modeste, sept ou huit hôtes peuvent y être accueillis, même pendant l'hiver, soit pour un séjour de convalescence, soit pour y travailler loin du bruit. Il suffit d'écrire au secrétaire du Foyer d'Etude et de Repos, Pontigny (Yonne), pour s'enquérir si des places restent disponibles.

J. S.

L'AIR DU MOIS

CONFUSION DIRIGÉE

Ayant pris parti dans le conflit italo-éthiopien, me voilà une fois de plus accusé de trahir ma fonction de clerc et de « faire de la politique. »

Je ne redirai pas que la flétrissure de l'injustice fait éminemment partie de la fonction du clerc et n'a rien de commun avec les basses besognes qu'on appelle « faire de la politique ».

Ce que je veux signaler, c'est l'application de certaines gens à faire semblant de confondre ces deux choses afin d'empêcher le clerc d'apporter à la cause du droit la force de son appui.

JULIEN BENDA

CARACTÈRE OU DRAME DE CONSCIENCE?

Tel signataire du manifeste des 64, répudiant une grande partie du texte qu'il a signé, a, depuis, avoué ce retour « avec une admirable franchise. » (*Etudes*, 5 novembre 1935).

Peut-être eût-ce été plus « admirable » de ne point signer un texte dont on désapprouve tant d'articles, quelque tentation qu'on en eût.

D'où sortez-vous, *Probus?* Ne savez-vous que, dans le dogme, ce qui est agréable à Dieu, ce n'est pas de résister au péché, c'est de le commettre puis de se repentir. Ce n'est pas le caractère, c'est le drame de conscience.

J. B.

LOGIQUE INFAILLIBLE

La bourgeoisie française est contre les sanctions, comme elle fut contre la révision du procès Dreyfus, comme elle sera contre tout ce qui tentera de porter quelque justice dans le monde.

En quoi elle est servie par un instinct très sûr, tous ses pouvoirs étant fondés sur l'injustice.

La logique de l'intérêt est infaillible.

J. B.

LECTURES D'ÉLEUTHÈRE

Popularité de l'administration sous l'Ancien Régime :

« L'intendant d'une des provinces les plus pauvres du royaume ayant le dessein d'y encourager l'éducation des abeilles, fit demander le nombre des ruches qui existaient dans chaque paroisse. Dès que cette curiosité fut connue, les habitants, fortement persuadés qu'un intendant ne pouvait avoir que des intentions malfaisantes, détruisirent tous leurs essaims. » (Lémontey, *Essai sur l'établissement monarchique de Louis XIV et sur les altérations qu'il éprouva pendant la vie de ce prince*, 1818, p. 400).

*

« Cavoye, se trouvant gêné dans son jardin de Lucienne par des voisins qui refusent de lui vendre leurs terres, Louis XIV les achète d'autorité et lui en fait présent. » (Dangeau, 24 janvier 1700). Ce mot suffit, observe Lemontey, pour me donner la mesure du droit de propriété à cette époque et m'explique l'attachement des favoris au pouvoir absolu.

*

Explication pour notre temps (1789-1935) :

« Le roi François soulait dire qu'il n'y avait animal si furieux et dangereux qu'un gentilhomme français dédaigné, despité et mal-content. » (Brantôme, *Vie du Connétable de Bourbon).*

Ajoutons : un bourgeois.

*

Pour les amis de la « poigne » :

« Il est impossible d'ôter au public la liberté de parler ; il se l'est attribuée dans tous les temps, en tout pays, et en France plus qu'ailleurs. » (Lettre de Louis XIV à Philippe V, 6 sept. 1705).

J. B.

AUTORITÉ, DONC INQUISITION FISCALE

Vous voulez un régime d'autorité contre un envahisseur armé, contre des brigands qui infesteraient Paris et barreraient les rues ?

— Non : il nous faut un gouvernement qui puisse juguler la crise économique et le chômage.

— Donc un gouvernement qui sache employer toutes les

ressources disponibles, et fasse faire à chacun tout ce qu'il doit ? Qui connaisse à fond la réalité pour la transformer ? Qui soit sévère et juste ?

— Fort bien ! vous nous comprenez.

— Parbleu ! la méthode est simple, d'ailleurs : contrôler ce que chacun dit de ses ressources, faire rentrer ces trente pour cent de fraude dont les contribuables volent l'Etat. Le niveau des taxes baissera, le budget sera en équilibre, la confiance rétablie. Il faut que les partisans d'un régime d'autorité déshonorent ces hypocrites qui combattent l'inquisition fiscale.

— Mais *ce sont les mêmes :* vous voyez bien que la logique ne tient pas debout ! Utopiste que vous êtes ! Croyez-moi : on supprimera la guerre et le chômage en donnant des revolvers aux Français qui se disent plus français que les autres.

— Bon ! défiler devant X ; Se défiler devant l'impôt.

Cela se comprend mieux, en effet, que la logique.

JEAN PRÉVOST

FORCE ET FAIBLESSE DE L'ARGENT

L'argent se défend lui-même et non des principes. La grande Banque subventionne en temps d'élection les partis de droite et ceux de gauche. C'est sa police d'assurances tous risques politiques. Chez les grands logiciens du Conservatisme la prime payée à gauche est plus élevée que celle payée à droite, car ils estiment plus utiles de se concilier les gens de qui ils ont à craindre que d'avantager ceux dont ils n'ont rien à redouter. Le Budget des Subventions de l'Industrie, du Commerce et de la Banque, les bordereaux des Caisses noires des Distributeurs montrent combien l'argent n'a ni Idées ni Religion. Il veut de la Sécurité, et n'a pas tant à payer ceux qui lui en accordent par Principe que ceux capables de lui en ôter.

Dans beaucoup d'entreprises le budget de « Publicité » est plus élevé que la feuille de solde des chefs de service. Une affaire bien menée paie le travail le moins cher possible, comme la houille ou le coton. Un axiome industriel est que le premier bénéfice est d'acheter bon marché. L'économie est calculée à la fraction de centime sur l'approvisionnement en matières et l'emploi de main-d'œuvre, mais 500.000 francs sont inscrits à la Précaution.

On n'attaque pas l'argent par les idées et il ne se défend pas par elles. Il se défend par l'argent. Des gens pauvres « amis de

l'Ordre » n'accorderaient pas leur sympathie aux personnages à qui la Banque et l'Industrie distribuent des fonds. Ces « amis de l'ordre » s'ébranlent pour une Idée. Ils donnent une spiritualité au capitalisme. Ils veulent le respect de la tradition qui contient la propriété individuelle à laquelle ils ont si peu de part, mais tout de même une part : un livret de Caisse d'Épargne, une obligation de la ville de Paris. C'est le démocratisme de l'Épargne qui défend le Capital par des vertus que le Capital n'a pas car il détruit la valeur des individus par la richesse même. La fortune est beaucoup plus ennemie de l'homme que son amie. Tant qu'elle n'est pas atteinte elle crée des énergies ; quand on la possède elle les détruit.

Dans une famille où deux frères ont eu des réussites très différentes, l'un devenant grand financier, l'autre fonctionnaire ; les fils du premier qui avaient beaucoup d'argent à vingt ans se sont trouvés pauvres à quarante pendant que leurs cousins élevés à la dure prenaient beau rang de fortune et d'honneur.

La suppression de la Rente et de l'Héritage est une valorisation des caractères. L'Argent qui n'a pas su créer d'Idées est capable de détruire des volontés. Il y a plus de fortune possible chez celui qui n'en a pas que de sécurité d'opulence pour celui qui la possède. On dit « nouveau riche ». Combien y en a t-il d'anciens ? La guerre n'a fait qu'accélérer tous les phénomènes, y compris celui de l'enrichissement, mais elle n'en a créé aucun. Le capitalisme est plus dans le sang de l'homme que dans son héritage. La science d'argent est un don comme les mathématiques ou l'oreille musicale. Il y a des races de finance comme des races musiciennes.

Les Gênois, les Arméniens, les Juifs sont la Banque ce que les Italiens et les Allemands sont à l'Harmonie. Même pour les doués il est plus facile de devenir riche que de le rester. La richesse n'est pas ce qu'on gagne, c'est ce qu'on garde. Or l'argent détruit l'homme par la jouissance encore plus qu'il ne détruit la Société en créant l'opposition révolutionnaire. Il n'y a pas de fortune chimiquement pure et qui soit à l'abri des contaminations de l'humain. L'argent est pourri par les hommes autant qu'il les pourrit. Le Capitalisme examiné dans les individus montre la valeur éminente de la Pauvreté et que la force d'une société ou d'une religion vient de ce qu'elle a toujours des pauvres. Ils sont le réservoir d'énergie aussi bien du Conservatisme que de la Religion. La parole du Christ : « Vous aurez toujours des pauvres parmi vous » est une garantie de perpétuelle rénovation. Ce n'est pas la fortune qui fait la force de

l'homme, c'est la Misère. Tout sort d'elle : force de révolution, force de capitalisme.

Ce ne sont pas les fils des plus vieilles familles possédantes de France qui donnent vigueur au régime d'argent, ce sont les enrichis récents : les noms qu'on trouve dans les Annuaires de sociétés anonymes, ceux des hommes qui hier n'étaient rien et dont les fils ne seront plus rien demain.

PIERRE HAMP

DRANEM

Ce n'est pas moi qui devrais parler ici de Dranem. C'est Fargue ou Larbaud. Fargue, qui sait par cœur et qui chante, en y ajoutant beaucoup d'inspiration personnelle, les meilleures chansons du répertoire Dranem. Larbaud qui, à dix-neuf ans, adorait le grand comique, alors dans la fine fleur de son génie. Oui, notre ami nous a raconté qu'il allait chaque soir prendre l'apéritif au café où Dranem avait ses habitudes ; il s'installait à une table juste en face de lui pour s'en repaître la vue ; quand il était en voyage, il lui envoyait souvent des cartes postales ; et naturellement, jamais il n'eût osé lui adresser la parole.

Moi, j'ai connu Dranem beaucoup plus tard, mais pas trop tard. J'ai eu le bonheur de l'entendre plusieurs fois, avant la guerre, à la Scala, dans son tour de chant. — Je me souviens d'un soir à la Scala : il y avait Montel, qui ressemblait à un sexe de cheval, et une des dernières gommeuses, une brune aux seins profonds et chagrinés qui chantait une ânerie indélébile dont le refrain était : « Qui soit jeune ou qui soit vieux, ça m'est égal pourvu qui soit vicieux. »

J'ai entendu Dranem, aussi, ces dernières années, dans diverses opérettes, parfois affligeantes, mais où il avait toujours une ou deux chansons qui valaient le dérangement.

Il était certainement notre plus grand comique. J'aime tendrement Fernandel, Noël-Noël, Bach, Georgius, Boucot et même Chevalier. J'aimais Fortugé, Nibor, Montel. — Oh que j'ai aimé Fortugé — Mais j'ai toujours senti que Dranem venait en tête.

Nous avions, nous poètes et amis de la poésie, de grandes raisons pour le chérir. Il était le contemporain de certains symbolistes, alchimistes du langage : Laforgue, Rimbaud, Lautréamont, Ghil, Jarry ; il avait leur ivresse verbale ; comme eux, il travaillait sur la matière des mots.

Un grand comique, d'ailleurs, est toujours un poète, mais un poète d'en-bas. L'en-bas qui est l'instantané, les choses sans

histoire, le fond des mers, l'enfer. L'enfer... par le moyen du comique on est du côté des démons, on ne souffre plus, on rit. Le fond des mers... où toute forme est plongée dans un élément presque aussi épais qu'elle, qui la pétrit, l'étire, la tord, la détend. Pensez un peu aux comiques, aux vrais bons comiques de caf'conc'. Comme ils ressemblent aux monstres des profondeurs sous-marines : disproportionnés, insensés, hétéroclites, terriblement drôles. Etres d'un milieu totalement obscur, vivant sous la pression du reste du monde qui s'étage tout entier au-dessus d'eux. Etres qui ne connaissent pas la lumière, mais qui en fabriquent tant bien que mal, pas parce qu'ils en ont besoin, mais pour de petits besoins, pour se distraire, pour la gloriole, ou par ordonnance de leur police : lampes de poche, phares de route, feux de position, rubis de bicyclette, ampoules de cadran, enseignes lumineuses.

Et c'est bien dans la mer qu'ils nous plongent. Nous aussi, voilà que nous nous tortillons, la bouche ouverte comme des poissons, rendus pour un moment à la liberté, à l'impur originel où n'importe quoi s'accouple avec n'importe quoi n'importe comment.

Le génie de Dranem, c'était la gouaillerie abyssale.

ADRIENNE MONNIER

L'ART FLAMAND

A l'heure où l'ombre de Mars menace de couvrir la terre, il n'est pas mal que *Dulle Griet*, que les Flamands ont identifiée avec le canon ; il n'est pas mal que Margot l'Enragée, pourvoyeuse de l'enfer et Muse des hauts fourneaux, soit venue nous faire une petite visite, traînant après elle ses sanglants trophées. Les peintres encore amoureux du compotier et de la guitare connaîtront peut-être devant elle le petit frisson de l'inquiétude, sinon de mécontentement. Et ceux que de généreux mouvements incitent à exprimer plastiquement leur courroux apprendront, pour peu qu'ils aient des yeux de peintres, que la réprobation et l'anathème, cela s'ordonne et se dessine, que plus une composition est compliquée, plus les éléments qui la constituent doivent être reliés par le rythme, le clair obscur et la couleur.

Que n'a-t-on pas à apprendre à cette merveilleuse exposition, où des peintres incomparables comme Van Eyck, le plus grand praticien de tous les temps et la tête la plus solide de toute la peinture, Roger Van der Weyden, Memling, Jérôme Bosch

et Breughel le vieux sont représentés par des œuvres de tout premier ordre.

L'impatience de l'artiste soi-disant inspiré, qui se rue sur la toile tête vide et mains pleines de couleurs, le joli talent de la mondaine, qui croit que la peinture est un art d'agrément, la funèbre conscience du pompier diplômé, qui léchotte paisiblement son petit détail, la superbe du peintre arrivé qui torche royalement son morceau de musée, les vaniteuses découvertes des novateurs professionnels ; le goût délicat du peintre abstrait, qui échantillonne des tons agréables ; toutes ces brillantes qualités s'évaporent devant la profonde, l'émouvante perfection de ces tableaux, longuement médités, sévèrement dessinés, rigoureusement composés, précautionneusement peints, où la passion la plus authentique, qu'elle soit ardeur amoureuse ou ironie vengeresse, s'exprime sans tremblement et avec les politesses les plus exquises pour les plus humbles objets, où, enfin, la personnalité ne cherche à s'imposer que par la qualité.

Il convient donc de regarder longuement et religieusement cette exposition prestigieuse.

Le public, sans détourner son regard des artistes modernes, pourra apprendre devant ces chefs-d'œuvre de science et de bonhomie, à exiger de ses peintres à la fois plus de rigueur et de naturel. Les peintres, eux, pourront apprendre à être moins facilement contents d'eux-mêmes, à retarder un peu plus leur plaisir d'étaler leur couleur. Essayant de faire pour le mieux en ces temps où triomphe non plus l'expérience, mais l'expédient, ils graviront avec ferveur et mélancolie les degrés de ce provisoire temple de la perfection abolie, image désespérante du vrai Paradis perdu.

ANDRÉ LHOTE

LA BANDERA

La Bandera, roman honnête et adroit, n'est pas ce que Pierre Mac Orlan a écrit de mieux. *La Bandera*, le meilleur film parlant que Julien Duvivier ait réalisé, a été saluée avec enthousiasme par les critiques les plus honnêtes comme une œuvre qui réhabilitait le cinéma français et ne manquera pas de faire une belle carrière. Il ne peut pourtant être mis en doute que le film est loin de valoir le roman. On aurait tort de tirer de ce fait des conclusions définitives sur l'infériorité du cinéma par rapport à la littérature ; au moins, il conviendrait de limiter ces déductions à la France. Ce n'est certes pas la faute du public : l'enthousiasme avec lequel il a accueilli des bandes comme

Je suis un évadé ou *La divorcée joyeuse*, en dépit de la version anglaise ou du doublage, montre assez qu'il aime le bon cinéma. Quelque méfiance que j'éprouve pour les généralisations, force m'est de constater qu'à peu d'exceptions près, les réalisateurs français se sont bornés, depuis le parlant, à transporter à l'écran des scènes de théâtre et des personnages de roman ou bien à imiter ce que font les Américains.

Puisque j'en suis à parler de *la Bandera*, comme ce film n'offre certes rien de remarquable ni par la réalisation, ni par l'interprétation, je me bornerai à l'examen du scénario qui constitue un bon exemple du résultat auquel on arrive par l'étude des modèles d'Hollywood. Le choix du roman pour une adaptation à l'écran était heureux. Le milieu de la légion espagnole est pittoresque à souhait, l'intrigue du meurtrier et du mouchard vivant côte à côte et s'épiant pendant plusieurs mois est suffisamment dramatique. En même temps, un talent original y trouvait le champ libre pour se manifester. Car la narration de Mac Orlan (les événements capitaux évoqués par allusion, le mépris de la couleur locale, l'accent mis sur les réactions psychologiques) constitue l'antithèse même de ce dont le film peut s'accommoder. Rien du texte n'avait à être retenu, il s'agissait de tout transposer dans ce langage cinégraphique dont nous commençons à avoir la notion : séquences courtes, où chaque image présente une valeur propre et sert la progression de l'intrigue à la fois. Les scénaristes de *la Bandera* n'ont pas éludé cette tâche, ce qui justifie dans une certaine mesure l'enthousiasme des critiques. Il est dépassé, ce stade où l'on croyait avoir assez fait en intercalant entre deux scènes d'une pièce quelques vues d'un port, le départ d'une chasse à courre ou une poursuite en automobile.

L'histoire de Gilieth et de Lucas se trouve donc racontée par les moyens propres à la technique de l'écran sonore. Tous les épisodes qui sont empruntés au roman de Pierre Mac Orlan sont d'ailleurs rendus avec beaucoup de bonheur. Le mal est que les scénaristes ne s'en soient pas tenus là. Ils n'ont pas résisté à la dangereuse association d'idées : légion étrangère-héroïsme, et sont tombés dans l'enflure. Les imageries à la d'Esparbès doivent être un vice latin, car je ne vois rien de semblable dans les films anglo-américains ou allemands les plus cocardiers. Toujours est-il que transformer en Cyranos de pauvres bougres de légionnaires cafardeux est une mauvaise gageure, comme de changer la prostituée du roman en je ne sais quelle poétique danseuse arabe. C'est très bien d'emprunter aux

Américains leur technique, mais pourquoi s'embarrasser de leurs préjugés ? Ou, s'il est vraiment impossible dans la France de 1935 de représenter à l'écran de véritables soldats ou un véritable bordel, pourquoi tourner sans cesse autour de ces deux sujets ?

DENIS MARION

LES PROPOS DE M. POLYPHÈME DURAND

DE QUELQUES SIGNES TYPOGRAPHIQUES

L'une de ces dernières semaines, comme nous regardions passer, fort haut dans le ciel, des triangles de canards sauvages qui glissaient par les airs glacés vers les pays heureux où le soleil, comme dit l'autre, a coutume de passer l'hiver, M. Polyphème Durand, qui se souvenait, je pense, d'une phrase fameuse où les rivières se trouvent comparées à des chemins, s'écria :
— Ces vols d'oiseaux, dont la forme ne change point, sont des constellations qui marchent.

Nous ne perdîmes pas notre temps à discuter de cette remarque, encore que M. Cyprien Larbalète eût commencé de faire entendre que le propre de ces nouveaux astres emplumés était de n'être point lumineux et que les étoiles obscures n'ont point accoutumé d'être vues. Il n'importe guère au demeurant, et l'on sait bien que pour qu'une image puisse être acceptée, il suffit qu'elle offre un certain air de vérité, sans qu'on entreprenne d'exiger d'elle évidemment qu'elle nous montre en toute ses parties les mêmes qualités que nous connaissons dans l'objet qu'il s'agit en l'espèce d'évoquer. — Si un vol d'oiseaux était vraiment une constellation, où serait la comparaison ? s'écria M. Théodore Decalandre ; et puisqu'il est donc de toute nécessité, dans cette figure de l'esprit, que les deux objets ne soient point pareils, il faut que nous puissions rencontrer en eux des points où ils cessent de se ressembler ; et c'est dire que vos oiseaux, qui sont astres sans lumière, ne me gênent point du tout, au contraire, et déjà d'ailleurs Gérard de Nerval avait su nous montrer un soleil noir : « ... Et mon luth constellé — Porte *le soleil noir* de la mélancolie. »

— C'est un grand mystère, dit Mme Baramel, de trouver aisément des comparaisons surprenantes ou, s'il vous plaît mieux, des images. — Les poètes ont assez bien l'habitude de leur donner une chasse furieuse et l'on sait des auteurs qui en rencontrent jusqu'aux signes d'une page imprimée ou manus-

crite, comme fit Jules Renard dont vous connaissez le mot : « *L'accent circonflexe est l'hirondelle de l'écriture.* » C'était en 1901, et le 8 mai. — Quelle précision ! — Elle est facile. C'est une note de son journal. Mais plus tard, en 1904, je pense, et je ne l'ai pas revu dans son recueil, il écrivait au seuil d'un exemplaire des *Histoires Naturelles*, pour Marcel Boulenger : « *Histoire naturelle inédite :* LE CORBEAU : *L'accent grave sur le sillon.* » — Vous me faites songer aux vers que, selon Gautier, répandait tristement l'obélisque de Louqsor : « L'hyène rit, le chacal miaule, — Et, traçant des cercles dans l'air, — L'épervier affamé piaule, — Noire virgule du ciel clair. »

Il nous prit alors une coupable envie de rechercher les signes typographiques qui avaient connu le bonheur d'être nommés par les poètes. Mme Baramel ne manqua pas de rappeler Rostand : « Mais je compte en un livre écrire tout ceci, — Et les étoiles d'or qu'en mon manteau roussi — Je viens de rapporter à mes périls et risques, — Quand on l'imprimera, serviront d'*astérisques*... — Et le tout petit *point d'interrogation* — Qui naquit de son doute et qui grandit avecque — A bientôt la grandeur d'une crosse d'évêque. » — *Avecque !* — On le peut bien passer à une précieuse ! Mais si cet *avecque* vous étonne, que direz-vous de ce quatrain où sont peints les transports de la sœur du joaillier après l'assassinat de celui qu'elle aimait : « Oh ! qu'elle eût bien voulu le prendre et fuir *avecque !* — Oh ! qu'elle l'eût bientôt porté contre son cœur, — Jusqu'en la cathédrale et couché, dans le chœur, — Au tombeau qu'a pour soi fait dresser l'archevêque ! » Mais vous saviez ces vers d'Anatole France... Revenons donc à nos moutons qui sont virgules, accents, *etc*... On rappela le baiser qui est, comme l'on sait, « un point rose qu'on met sur l'*i* du verbe aimer » et qui devient le petit *o* de *love*, me dit-on, quand on traduit cette gentillesse en anglais. Nous commençâmes tous d'improviser. — Poète, dit M. Larbalète... *Poète et vain pêcheur, laisse en paix le poisson. — Voici déjà le crépuscule ; — Et pour ta prochaine chanson, — Le plomb tout rond et l'hameçon — Te feront un point-et-virgule.* — *La parenthèse noire est assez ordinaire — Deux parenthèses d'or bornent le mois lunaire*, laissa tomber Mme Baramel ; mais on lui fit remarquer que si la nouvelle et la vieille lune ressemblent en effet à des parenthèses, elles sont tournées du mauvais côté. — *Laïs n'est plus, hélas ! L'étoile qu'elle aima — Sur l'*i *d'un peuplier pose un demi-tréma*... Il se fit un assez grand brouhaha sur ce demi-tréma qui fut jugé ridicule et, comme l'on parlait du point d'exclamation, M. Polyphème Durand se prit

à soupirer qu'il faudrait regarder les choses à l'envers : — *Que ne puis-je marcher, Madame, sur les mains !*

— *Formerez-vous toujours de ces vœux inhumains — Qui ne sont point du tout en votre destinée !*

— *A le tenter pourtant je ne tarderai point, — Et l'exclamation reconnaîtra son point — Au peuplier tombant sur l'étoile étonnée.*

— Ah ! Monsieur, s'écria M. Théodore Decalandre, où nous entraînez-vous ! Je ne saurais chérir pour ma part les auteurs qui, pour découvrir une comparaison nouvelle, se contentent de lever leurs pieds vers l'azur et qui ne voient jamais que notre vieux monde à l'envers, quand le secret des belles images est précisément de nous surprendre et de nous toucher par tout ce qui est en elles de simple et de naturel.

TRISTAN DERÈME

CHANTS D'HIVER

Les roseaux sont décolorés sur les bords des rivières et les hautes graminées des terres tourbeuses ont perdu leur teinte fauve pour prendre celle du mastic. C'est qu'à présent le « front polaire » multiplie ses attaques capricieuses et finit de ruiner la végétation. Il fait souffler la bise du nord qui racornit les mousses ou répand les premières neiges sur l'ocre des feuilles tombées et sur le vert encore intense de l'herbe ; par les matinées ensoleillées, il couvre la campagne de gelées blanches puis il bat en retraite et laisse pour quelque temps le champ libre à la douceur des vents d'ouest.

Il y a toujours, même en Décembre, des voix d'oiseaux pour marquer ces jours de détente. Dès l'aube, le troglodyte, pygmée brun à queue drôlement relevée sur le dos, débite son couplet vif et bruyant, puis se glisse comme une souris dans les tas de fagots. Un mâle bouvreuil s'arrête un instant de déchiqueter les baies rouges de l'aubépine, bombe sa poitrine couleur de brique rose et entrecoupe de longs appels sifflés son babillage fredonné en fausset. Perché sur son fil télégraphique favori, le bruant proyer égrène sa petite chanson claire comme le tintement d'un trousseau de clés qu'on agite. Une fauvette à tête noire, trop casanière pour avoir suivi ses pareilles sous le ciel méditerranéen, bavarde, comme pour elle seule, dans une touffe de troène. Le pic vert rit une ou deux fois, avec fracas, en traversant un coin de forêt, tandis que le pic épeiche, celui dont le vol onduleux passe, noir et blanc, entre les troncs gris des chênes, lance à plusieurs reprises son cri bref suivi parfois d'un roulement enroué.

A partir du milieu du mois, les jours ne se raccourcissent plus le soir. Sur la fin de l'après-midi, quand il fait humide, le rouge-gorge aime à improviser ses trilles ; le bruant zizi se contente de striluder sur un même ton, parmi les genévriers aux reflets glauques. Le traîne-buisson, avant de gagner sa retraite nocturne parmi les fougères affaissées, redit avec entrain sa chansonnette, aiguë comme le vent du nord-ouest qui annonce le retour du froid pour demain.

Les chouettes sont bruyantes quand le gel sur le sol ne retient pas campagnols et mulots au fond de leurs terriers. La chevêche n'attend jamais la tombée de la nuit pour sortir de sa cachette, mais à présent ses « ou » d'appel à sa compagne prennent plus d'insistance. Le bruit de toile déchirée que fait l'effraie lorsqu'elle survole les champs, et les vociférations de la hulotte en plein bois, portent au loin dans l'air tranquille et glacé.

Vers Noël, la mésange grande charbonnière reprendra ses notes de printemps « ti-ti-pu » et, à la même époque, quand le brouillard bleuté des soirées douces encercle le taillis de chêne qui lui sert de gîte, le merle, qui avait oublié depuis des mois sa belle phrase sifflée, au rythme nonchalant, s'exerce à la répéter. Le grand froid, la neige persistante pourront leur imposer un silence momentané, mais les oiseaux qui ont retrouvé leur voix avant que l'hiver ne s'installe ne la perdront plus jusqu'à l'été prochain et d'autres chanteurs se joindront à eux à mesure que le soleil allongera un peu plus sa course au-dessus de l'horizon.

JACQUES DELAMAIN

ALMANACH DES CHAMPS

DÉCEMBRE. — Tu peux encore semer des pois Michaud et des fèves hâtives. Si le temps est doux, — on voit les montagnes en écrans de brume, les unes devant les autres, et de ces échelonnements humides leurs crêtes, plus bleues, se dégagent, se dessinant sur la nue comme d'un fil d'air, — si le temps est doux, taille tes pommiers, tes poiriers, en commençant par les plus faibles. Tu éviteras ainsi que la sève monte dans les branches à supprimer et tu t'avances pour le printemps ; mais ne touche pas à ceux qui ont trop de vigueur. Emousse, émonde, bêche le pied et mets-y du fumier ; plante, — tu as tout l'avent pour planter ; tonds la haie d'épine, tu la retondras au mois de juin. Et découvre les artichauts.

Il se peut qu'il gèle fort, au contraire ; que les lauriers-cerise aient leurs larges feuilles vernissées rousses comme du cuir,

et qu'il n'y ait plus çà et là dans les arbres dénudés qu'un nid en boule grise dans le branchage, avec tout en haut du pommier une pomme noire racornie. Si l'hiver est dur, charge le pied des artichauts de paille, de fumier et de feuilles mortes. Surveille les choux mis en jauge, les légumes rentrés dans la serre, les cardons, les salades plantés dans le sable des caves. Mais en dehors des froidures, donne-leur de l'air de temps en temps.

Si le temps n'est pas à la pluie, ce qui nuit aux cultures et morfond la glèbe, comme disent les paysans, bêche, défonce, transporte les engrais, étends-les sur le sol. Avant les gros froids, tâche de bêcher à grosses mottes les carrés vides, où ne verdoient plus que quelques plants de doucette, parmi les laiterons desséchés et les bourraches en peluche grise. Les gelées en pénétrant la terre, la rendront plus friable, mieux disposée à recevoir les semences et à se laisser réchauffer par les premiers rayons, aux beaux jours.

Si le temps est incommode, répare les paillassons, les châssis, les coffres, remets des manches aux outils, et remplace, des bouts que tu tailleras dans une branche de saule, les dents qui manquent aux râteaux.

Au jardin des fleurs, recharger les allées, faire les changements de distribution qui sont décidés, défoncer les gazons en vue de les renouveler, élaguer les arbres qui bouchent trop la vue.

Dans les bonnes années, on trouve quelques violettes parmi leurs grosses feuilles, au pied des murs ; et leur parfum est plus fin que celui des violettes de printemps, comme celui des orangers en caisse, difficilement fleuris, l'est plus que celui des orangers poussés en pleine terre. Les roses de Noël doivent être en pleine floraison. Trop souvent ces fleurs d'un rose maladif de nacre, sont salies, déchirées, brûlées de roux, mais il en est de quasi vertes, au cœur noir, d'un chiffre assez maléfique, qui résistent mieux et sont belles. Tu dois avoir aussi quelques fraîches pensées et du jasmin d'or. Tel surgeon de rosier garde ses feuilles vives, et deux, trois baies amollies, qui donnent, si on les presse, une petite confiture couleur de soleil couchant.

HENRI POURRAT

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS

LE TOME XLV (JUILLET-DÉCEMBRE) 1935

ALAIN

Propos	90	(CCLXII)
Propos	245	(CCLXIII)
Propos	398	(CCLXIV)
Propos	564	(CCLXV)
Propos	740	(CCLXVI)
Propos	903	(CCLXVII)

FRANÇOIS-PAUL ALIBERT

Cygnes	813	(CCLXVII)

MARCEL ARLAND

Chronique des romans : A propos du *Temps du Mépris*, par A. Malraux ; *Destin allemand*, par K. Edschmid ; *La partdu feu*, par R. Laporte ; *L'amour n'est qu'un plaisir*, par G. Blond	106	(CCLXII)
Chronique des romans : *Les violents*, par Ramon Fernandez ; *Lucie-Paulette*, par Jean Prévost ; *La Roue tourne*, par Charles Silvestre ; *Sept sorts*, par Edith Thomas	262	(CCLXIII)
Chronique des romans : *Lumière d'Août*, par W. Faulkner ; *Un crime*, par G Bernanos ; *La Meute*, par A. de Chateaubriant	584	(CCLXV)
Chronique des romans : *Histoire de quatre potiers*, par Jean Schlumberger ; *La monnaie de plomb*, par Jacques de Lacretelle ; *Le bonheur des tristes*, par Luc Dietrich ; *Jugement dernier*, par Marius Richard	759	(CCLXVI)
Chronique des romans : *Le Sang noir*, par Louis Guilloux ; *Augusta*, par Roger Breuil ; *Le bouquet de roses rouges*, par Isabelle Rivière ; *D'une baleine*, par Claire Sainte-Soline ; *Bénédiction*, par Claude Silve	919	(CCLXVII)
Passage à niveau, par G. David	934	(CCLXVII)

ANTONIN ARTAUD

Autour d'une mère, de J. L. Barrault	137	(CCLXII)
L'église de Naumburg, par Walter Hege	456	(CCLXIV)

AUDIBERTI

V. H.	23	(CCLXII)

AURIANT

Introduction aux *Lettres* de Prax	390	(CCLXIV)

JULIEN BENDA

L'anonymat des écrits. . . . . 146 (CCLXII)
A un jeune communiste. . . . . . 148 (CCLXII)
Sporades (I). . . . . 161 (CCLXIII)
Réponse à Pierre Herbart. . . . . 303 (CCLXIII)
Les Goujats de l'humanité. . . . . 304 (CCLXIII)
Vive la liberté de l'esprit. . . . . 304 (CCLXIII)
Le Congrès international des écrivains. 304 (CCLXIII)
Sporades (II) . . . . 345 (CCLXIV)
Regards sur le monde passé. . . . . . 413 (CCLXIV)
Tous les mêmes. . . . . 462 (CCLXIV)
Leur probité . . . . 462 (CCLXIV)
Rapprochements . . . . 462 (CCLXIV)
Sporades (fin). . . . . 495 (CCLXV)
Messimy, Dreyfus, Barrès. . . . . 629 (CCLXV)
A côté ou en face ?. . . . . 630 (CCLXV)
Donc, Polémarque . . . . 630 (CCLXV)
Eleutheriana . . . . 630 (CCLXV)
Le Pas à franchir. . . . . 790 (CCLXVI)
Conseils à la jeunesse. . . . . . . 791 (CCLXVI)
Confusion dirigée. . . . . 947 (CCLXVII)
Caractère ou drame de conscience. . 947 (CCLXVII)
Logique infaillible . . . . 947 (CCLXVII)
Lectures d'Eleuthère. . . . . 948 (CCLXVII)

MARC BERNARD

Les damnés de la terre, par Henri Poulaille. . . . . 141 (CCLXII)

FÉLIX BERTAUX

Die Jugend des Königs Henri quatre, par Heinrich Mann. . . . . 780 (CCLXVI)

RACHEL BESPALOFF

Notes sur André Malraux.. . . . . 576 (CCLXV)

GABRIEL BOUNOURE

Paris, par Jean Follain. . . . . . . 609 (CCLXV)
André Suarès et « le paradoxe de la gloire » . . . . 622 (CCLXV)

ANDRÉ BRETON

Sur la mort de René Crevel. . . . 291 (CCLXIII)

SAMUEL BUTLER

Devant Doctor's Commons. Des œufs du jour. La traversée de la Manche. Des cochons. A Montreuil-sur-Mer. 143 (CCLXII)

HENRI CALET

La Belle Lurette . . . . 332 (CCLXIV)

LEWIS CARROLL

Lettres à des enfants. . . . . 208 (CCLXIII)

JEAN CASSOU
Exposition Chirico . . . . 942 (CCLXVII)

MARCEL CASTER
La Cité perdue, par Henri Pourrat. . 457 (CCLXIV)
Contrée de l'espoir, par Noël-Jeandet. . 458 (CCLXIV)

ANDRÉ CHAMSON
Le pouvoir des mots. . . . . 669 (CCLXVI)

CHARLES-ALBERT CINGRIA
Conversations dans le Loir-et-Cher, par Paul Claudel . . . . 124 (CCLXII)
Le Recueil Trepperel, par Eugénie Droz. 427 (CCLXIV)
Anachronisme. . . . . 791 (CCLXVI)

PAUL CLAUDEL
Le livre d'Esther. . . . . 641 (CCLXVI)

M. E. COINDREAU
Psychologie de la littérature américaine, par Ludwig Lewisohn . . . . . . 436 (CCLXIV)

BENJAMIN CRÉMIEUX
Evasions Littéraires, par M. Thiébaut. 275 (CCLXIII)
Henri Barbusse . . . . 590 (CCLXV)
Au hasard des soirées, par Pierre Brisson. 613 (CCLXV)
Le Ambizioni Sbagliate, par A. Moravia. 782 (CCLXVI)
Sang et Lumières, par Joseph Peyré. . 932 (CCLXVII)

DRIEU LA ROCHELLE
L'agent double. . . . . 26 (CCLXII)
Saint-Denis. . . . . 627 (CCLXV)

EUGÈNE DABIT
Un homme et un chien. . . . . 168 (CCLXIII)

RENÉ DAUMAL
Les Broderies de Marie Monnier. . . 154 (CCLXII)
Linguistique Générale et Linguistique française, par Ch. Bally. . . . . 434 (CCLXIV)
L'évolution du sens des mots, par Edmond Huguet . . . . 458 (CCLXIV)

LÉON DEFFOUX
Journal des Goncourt (T. I et II). . . 431 (CCLXIV)

JACQUES DELAMAIN
Oiseaux d'Août . . . . 317 (CCLXIII)
Rassemblements ailés . . . . 477 (CCLXIV)
Visiteurs nordiques . . . . 638 (CCLXV)
Attente de l'hiver. . . . . 798 (CCLXVI)
Chants d'hiver . . . . 957 (CCLXVII)

TRISTAN DERÊME
« Peut-être, avant que l'heure ». . . 157 (CCLXII)
L'heure qui rime et l'écureuil. . . . 315 (CCLXIII)
L'Impromptu du Métro. . . . . . . 475 (CCLXIV)

Des Siècles brefs. . . . . 635 (CCLXV)
D'un sonnet sans tête. . . . . 796 (CCLXVI)
De quelques signes typographiques. . 955 (CCLXVII)

ETIEMBLE

Nietzsche et la volonté de Puissance, par H. L. Miéville. . . . . 295 (CCLXIII)
La Chine secrète, par E. E. Kisch. . . 295 (CCLXIII)
Sylvain Lévi . . . . 927 (CCLXVII)

LÉON-PAUL FARGUE

Introduction à quelques poèmes. . . . . 321 (CCLXIV)

RAMON FERNANDEZ

La Renaissance de l'idéalisme. . . . . . . 99 (CCLXII)
Le Péché du Monde, par Maxence Van der Meersch. . . . . 141 (CCLXII)
Connaissance et science de l'homme. . . . 254 (CCLXIII)
Remarques sur le conflit italo-éthiopien. . 753 (CCLXVI)
La Pensée, par Maurice Blondel. . . 772 (CCLXVI)
Service inutile, par H. de Montherlant. 937 (CCLXVII)

HENRI FLUCHÈRE

La vie de D. H. Lawrence, par A. Fabre-Luce . . . . 293 (CCLXIII)
Captain Patch, par T. F. Powys. . . 940 (CCLXVII)

HENRI FONTENOY

Présentation de Lewis Carroll. . . . . . 202 (CCLXIII)

LOUIS FRANCIS

Fièvre blanche, par O. P. Gilbert. . . 272 (CCLXIII)
Jours sans gloire, par François de Roux. 930 (CCLXVII)
La Mivoie, par Clarisse Francillon. . 944 (CCLXVII)

ANDRÉ GIDE

Pages de Journal. . . . . 38 (CCLXII)
Pages de Journal. . . . . 181 (CCLXIII)
Feuillets Retrouvés . . . . 715 (CCLXVI)
A propos de Tocqueville. . . . . . . 788 (CCLXVI)
Pages de Journal. . . . . 801 (CCLXVII)

BERNARD GRASSET

Valeur et prix de l'homme. . . . . 818 (CCLXVII)

JEAN GRENIER

Le vieux port, par Emile Sicard ; *Le Pilote*, par Louis Brauquier. . . . 130 (CCLXII)
Il y a encore des paradis, par H. de Montherlant. . . . . 295 (CCLXIII)
L'ordre nouveau. . . . . 297 (CCLXIII)
Spirituel et Temporel. . . . . 300 (CCLXIII)
La Rose sans épines. . . . . 409 (CCLXIV)
La Porte fermée . . . . 573 (CCLXV)
Le sphinx, et autres contes bizarres, par Edgar Poë . . . . 601 (CCLXV)

Essai sur la formation de la pensée grecque, par P. M. Schuhl ; *L'idéal religieux des Grecs et l'Evangile*, par A. J. Festugière . . . . 604 (CCLXV)
Question d'âge . . . . 631 (CCLXV)
Les deux cortèges. . . . . 629 (CCLXV)
La question d'argent. . . . . 632 (CCLXV)
Critique d'art. . . . . 635 (CCLXV)

BERNARD GROETHUYSEN

Lettres et Fragments inédits, de Leibniz. 296 (CCLXIII)
Erasme, par A. Maison, Th. Quoniam, Stefan Zweig ; *Œuvres* d'Erasme. . 429 (CCLXIV)

JEAN GUÉRIN

Fontaines de Mémoire, par Yvonne Fernand-Weyher . . . . 131 (CCLXII)
La Treizième heure, par Elisabeth de Gramont. . . . . 142 (CCLXII)
Cinquantenaire de V. H. . . . . . . 145 (CCLXII)
L'Arc chez les Botocudos, par G. Bergmann. . . . . 295 (CCLXIII)
Invasion 14, par M. Van der Meersch. 944 (CCLXVII)

PIERRE HAMP

Il faut que vous naissiez de nouveau (II). . . 51 (CCLXII)
La Société Bourgeoise-Socialiste. . . 147 (CCLXII)
Il faut que vous naissiez de nouveau (III). . 221 (CCLXIII)
Présentation de la marchandise. . . 306 (CCLXIII)
Il faut que vous naissiez de nouveau (IV). . 365 (CCLXIV)
Le Mégot et le crouton. . . . . . . 465 (CCLXIV)
Il faut que vous naissiez de nouveau (*fin*). . 540 (CCLXV)
Chômage et paradis. . . . . 793 (CCLXVI)
Force et faiblesse de l'argent. . . . 949 (CCLXVII)

PIERRE HERBART

Lettre à Julien Benda. . . . . 301 (CCLXIII)

MARCEL JOUHANDEAU

René Crevel . . . . 121 (CCLXII)

GEORGES LAFOURCADE

The Naked Lady, par Bernard Falk. . . . 441 (CCLXIV)
Baker Street Studies, présenté par H. W. Bell . . . . 444 (CCLXIV)
Barbara S . . . . 635 (CCLXV)

MARIE LAURENCIN

Le Carnet des nuits. . . . . 515 (CCLXV)

PAUL LÉAUTAUD

Rémy de Gourmont. . . . . 856 (CCLXVII)

HENRI LEFEBVRE

Qu'est-ce que la dialectique? . . . . 351 (CCLXIV)
Qu'est-ce que la dialectique ? (fin). . . . . 527 (CCLXIV)

FERNAND LÉGER

Londres (fin) . . . . 470 (CCLXIV)

PIERRE LEYRIS

La nuit remue, par Henri Michaux. . 127 (CCLXII)

ANDRÉ LHOTE

L'Art italien et les artistes français. . . . . 113 (CCLXII)
Le Prix Paul Guillaume. . . . . . . 312 (CCLXIII)
Henri Martin au Petit Palais. . . . 453 (CCLXIV)
Paul Signac . . . . 616 (CCLXV)
Crise du tourisme . . . . 794 (CCLXVI)
Lettre à Jacques-Emile Blanche. . . . . 913 (CCLXVII)
L'Art Flamand . . . . 952 (CCLXVII)

GEORGES LIMBOUR

Le Panorama . . . . 831 (CCLXVII)

ANDRÉ MALRAUX

Sans reprendre haleine, par Ilya Ehrenbourg. . . . . 770 (CCLXVI)
Les Nouvelles Nourritures, par André Gide . . . . 935 (CCLXVII)

DENIS MARION

Histoire d'une dévaluation. . . . . . 151 (CCLXII)
Kangourou, par D. H. Lawrence. . . 776 (CCLXVI)
La Bandera . . . . 953 (CCLXVII)

PIERRE MAROIS

« Milanese ». . . . . 474 (CCLXIV)

RENÉ MAUBLANC

Karl Marx, par Auguste Cornu. . . 608 (CCLXV)

HENRI MICHAUX

Mœurs des Emanglons. . . . . 518 (CCLXV)

ADRIENNE MONNIER

Les chiens de la Samar . . . . . . 156 (CCLXII)
A Luna-Park . . . . 310 (CCLXIII)
Esquisse des déserts. . . . . 469 (CCLXIV)
Un Souvenir d'Alfred Valette. . . . 787 (CCLXVI)
Dranem. . . . . 951 (CCLXVII)

E. NOULET

De tout temps à jamais, par Francis Jammes . . . . 425 (CCLXIV)
L'Anneau des Löwensköld, par Selma Lagerlöf . . . . 451 (CCLXIV)
La dernière chance, par Francis Carco. 591 (CCLXV)
La Maison Camille, par Henri Duvernois . . . . 594 (CCLXV)

Le jugement des ténèbres, par André Demaison	768	(CCLXVI)
La Nuit de la Saint-Jean, par Georges Duhamel	929	(CCLXVII)

GEORGES PELORSON

L'Année poétique	459	(CCLXIV)

BRICE PARAIN

Révolution personnaliste et communautaire, par E. Monnier	282	(CCLXIII)

HENRI POURRAT

Almanach des Champs : Juillet	159	(CCLXII)
Frédéric ; La mort dans l'âme, par Franz Hellens	270	(CCLXIII)
Almanach des Champs : Août	318	(CCLXIII)
Le Poème de la Sainte Liturgie, par Maurice Zundel	457	(CCLXIV)
Almanach des Champs : Septembre	479	(CCLXV)
Almanach des Champs : Octobre	639	(CCLXV)
Un Français en Europe, par Maurice Martin du Gard	774	(CCLXVI)
A l'amie dormante, par Mélot du Dy	785	(CCLXVI)
Almanach des Champs : Novembre	799	(CCLXVI)
Almanach des Champs : Décembre	958	(CCLXVII)

T. F. POWYS

Que me manque-t-il encore ?	502	(CCLXV)
Le bon vin de M. Weston (I)	876	(CCLXVII)

PRAX

Lettres d'Haïti	390	(CCLXIV)

JEAN PRÉVOST

Correspondance de Sainte-Beuve ; *Correspondance* de Stendhal ; *Correspondance* de l'Impératrice Eugénie	133	(CCLXII)
Stendhal ; En lisant Balzac, par Alain	273	(CCLXIII)
Les inédits de Nietzche	448	(CCLXIV)
Les traitements des fonctionnaires	465	(CCLXIV)
Le Mémorial de Sainte-Hélène et nous	750	(CCLXVI)
Autorité, donc inquisition fiscale	948	(CCLXVII)

PAUL RECHT

Renaissance de la Palme	313	(CCLXIII)

ELIE RICHARD

Les Belges ont écrit le nom d'Apollinaire sur un rocher	308	(CCLXIII)

L. RIVIER

Encore des décrets-lois	464	(CCLXIV)

A. ROLLAND DE RENÉVILLE

Brhad-Aranyaka Upanisad, traduit par Emile Senart . . . . 284 (CCLXIV)
Du temps que les surréalistes avaient raison. . . . . 610 (CCLXV)

JULES ROMAINS

Univers d'Edmond Maillecottin . . . . . . 694 (CCLXVI)

DENIS DE ROUGEMONT

Ni droite ni gauche. . . . . 305 (CCLXIII)
Paracelse, par Frédéric Gundolf. . . 445 (CCLXIV)
Recherches Philosophiques. . . . . . . 460 (CCLXIV)
Lawrence et Brett, par Dorothy Brett ; *Matinées mexicaines*, par D. H. Lawrence. . . . . 596 (CCLXV)
Les mystiques allemands du XIII[e] siècle au XIX[e] siècle, par Jean Chuzeville. 599 (CCLXV)
« Le plus beau pays du monde ». . . 633 (CCLXV)

ANDRÉ SALMON

Tous les huis sont clos. . . . . . . 309 (CCLXIII)

BORIS DE SCHLOEZER

Musique et Cinéma . . . . 138 (CCLXII)
La Norma de Bellini. . . . . 153 (CCLXII)
Jacques Copeau à Florence. . . . . 290 (CCLXIII)
Histoire de la Littérature russe, par M. V. Hofmann. . . . . 294 (CCLXIII)
Les Carnets de « Crime et châtiment ». . . 731 (CCLXVI)
Victor-Hugo et la musique. . . . . 945 (CCLXVII)

RAYMOND SCHWAB

Nemrod . . . . 194 (CCLXVII)

PAUL SOUFFRON

Chômage dans la marine. . . . . . 467 (CCLXIV)

ANDRÉ SUARÈS

Deux portraits. . . . . 5 (CCLXII)

ALBERT THIBAUDET

Réflexions : Candide ? . . . . 93 (CCLXII)
Réflexions : De l'examen du Répertoire. . . 248 (CCLXIII)
Réflexions : Un Tricentenaire. . . . . . . 401 (CCLXIV)
Réflexions : De l'Explication dans les Lettres. 567 (CCLXV)
Réflexions : Une Volée. . . . . 743 (CCLXVI)
Réflexions : Sur Zola. . . . . 906 (CCLXVII)

PAUL VALÉRY

A propos de Degas. . . . . 481 (CCLXV)
Notion générale de l'Art. . . . . . . 683 (CCLXVI)

JEAN VAUDAL

La Vigie, par Marcel Arland. . . . . . 122 (CCLXII)
Modernes, par Denis Saurat. . . . . 278 (CCLXIII)
Falk, par Joseph Conrad. . . . . . 779 (CCLXVI)
Le Vivier, par Henri Troyat. . . . 934 (CCLXVII)

ELISABETH DE VAUTIBAULT

Matines . . . . 326 (CCLXIV)

EDMOND VERMEIL

Idoles allemandes, par Max Hermant. . 280 (CCLXIII)

ALFRED DE VIGNY

Journal d'un poète . . . . 72 (CCLXII)

JEAN WAHL

Esthétique et philosophie de la présence, par Maurice Boucher. . . . . . . 289 (CCLXIII)
Examen de Valéry, par Jean de Latour. 433 (CCLXIV)
Poèmes d'Aldo Capasso. . . . . . . 450 (CCLXIV)
Xavier Léon . . . . 928 (CCLXVII)

DIVERS

Lettre ouverte d'André Gide à Albert Thibaudet . . . . 142 (CCLXII)
Memento des Revues. . . . . . . 298 (CCLXIII)
Lettre d'Alex Emmanuel. . . . . . 299 (CCLXIII)
Memento . . . . 462 (CCLXIV)
Revue des Revues : Voyage en Suisse de Ch.-A. Cingria. . . . . 618 (CCLXV)
Des lettres de Rimbaud. . . . . . . 619 (CCLXV)
Lettre de Georges Roditi. . . . . . 621 (CCLXV)
Rectification à propos d'un livre de Kisch. 622 (CCLXV)
Les Amis de Ch.-L. Philippe. . . . 786 (CCLXVI)
Pour rendre un théâtre à Copeau. . 786 (CCLXVI)

LE GÉRANT : GASTON GALLIMARD.
ABBEVILLE. IMPRIMERIE F. PAILLART.